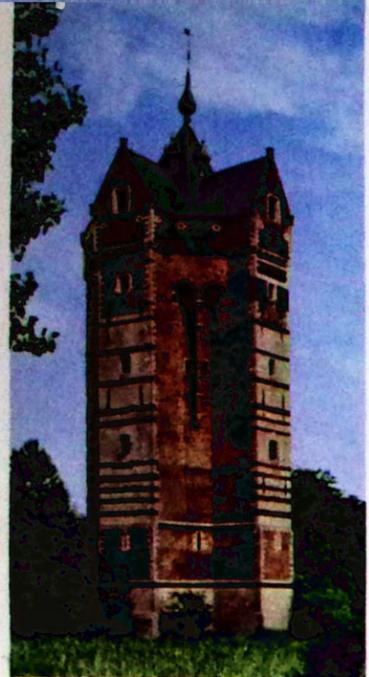


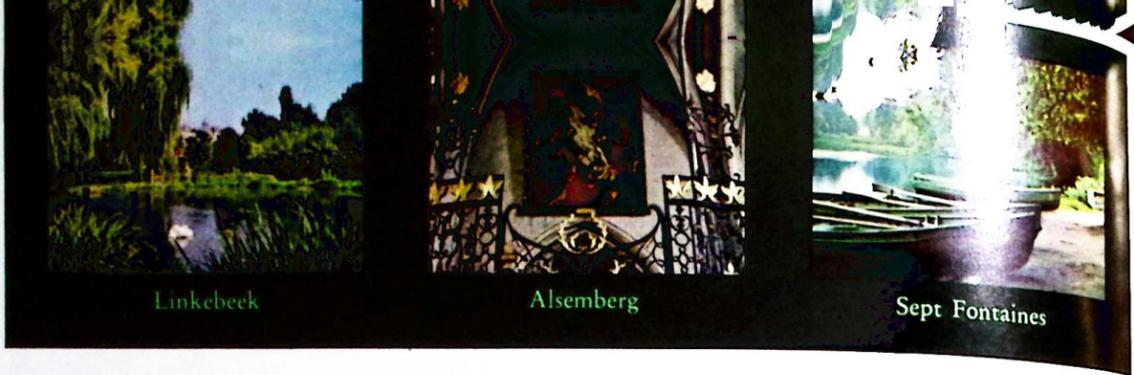


BEAUBANT
tourisme

no 12 DECEMBRE 1963



LE
CHARME
EMANE
DU
BRABANT



à gauche :
Rotselaar : le donjon Terheyden



Genval



Pede-Ste-Anne (Itterbeek)



Hoeilaart



Léau (Zoutleeuw)



Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 20 F

COTISATION : 80 F

ETRANGER : 100 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

DECEMBRE 1963

N° 12

MENSUEL

SOMMAIRE

- 15 ans... déjà !
par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Message d'Arthur Haulot ... p. 4
- Quinze ans d'humanisme « agissant », par D. Van Damme p. 5
- Les artistes brabançons rendent hommage à Charles Gheude, Edgard Spaelant et Brabant, par M.-A. Duwaerts ... p. 8
- Saint Michel, par le Cte J. de Borchgrave d'Altena ... p. 10
- La restauration de la tour sud de la Cathédrale Saint-Michel, par Pierre Giraud ... p. 22
- Leçons d'Art dans les parcs de Bruxelles, par Jean Clette ... p. 24
- A Court-Saint-Etienne et aux alentours, par Emile Poumon ... p. 30
- De Beigem à Rhode-Saint-Brice, par Joseph Delmelle ... p. 34
- Beersel et son château, par C. Derie du Bruncquez ... p. 37
- Le retable de Lombeek-Notre-Dame, par M. de V. ... p. 40
- La céramique et le tissage, par Robert Goffaux ... p. 42
- Folklore provençal, par Armand Bernier ... p. 54
- Noël : le cognou et le « Patacon », par Geneviève C. Hemeleers. p. 56
- Vos Réveillons, par Françoise Alain ... p. 63

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Le magnifique retable de Lombeek-Notre-Dame.

(Copyright : Ets le Berrurier.)

ASSL BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE
DU BRABANT WALLON
(Aix de Nivelle)
Place Albert
1400 NIVELLES
Tel. 037/22.77.55 - 26.51.48
037/22.35.21

EDITORIAL

15 ans... déjà !

EH, oui, amis lecteurs ! 15 ans déjà ! C'est, en effet, en mars 1949 que parut le premier bulletin d'informations de la Fédération touristique du Brabant. Il comportait quatre feuillets ronéotypés d'un seul côté !

J'ai, devant moi, la collection complète des deux éditions française et néerlandaise de « Brabant ».

La comparaison avec le passé s'impose, inéluctable. Que de chemin parcouru en ce court laps de temps de quinze ans ! Qui pourra jamais dire la somme de dur labeur, de persévérance, de lourdes peines, qu'il a fallu déployer jusqu'ici pour aboutir à un modeste résultat ! On reste ébahi devant le grand nombre d'articles dignes d'intérêt publiés par nos soins. Ebahi et fier aussi car, en les retrouvant, en les compulsant, on se rend compte que le Brabant est, en vérité, une province comblée sous tous les aspects mais dont le riche patrimoine s'avère hélas trop mal connu de ses deux millions d'habitants.

Pour vous, amis lecteurs, je vais retracer à grands traits l'histoire de « Brabant », car on peut à bon droit utiliser le mot « histoire ».

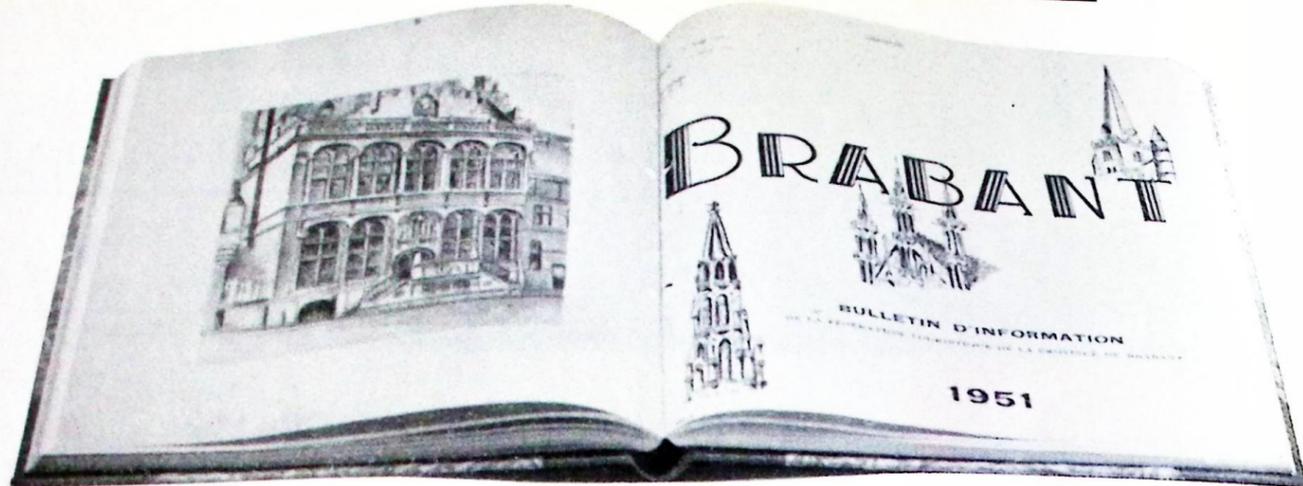
Mars 1949 : premier bulletin d'informations.

Deux ans plus tard, en janvier 1951, Albert Marinus, vice-président de la Fédération, peut écrire un « Message » dans « Brabant », qui se présente sous une couverture plus épaisse et de couleur, sur laquelle se profilent les tours rappelant les trois chefs-lieux d'arrondissement de notre province : Bruxelles, Louvain, Nivelles. Le nombre de pages s'est accru. Le bulletin est toujours ronéo-typé mais les feuilles sont couvertes de texte recto, verso.

Grâce aux initiatives heureuses et persévérantes de la Fédération, écrit Albert Marinus, la population brabançonne a eu son attention attirée sur bien des beautés peu connues du Brabant. Oui, notre province est riche d'un patrimoine artistique et pittoresque digne d'être mis en valeur, méritant d'être mieux apprécié ».

« Brabant » poursuit le combat; encore bien modeste, ses bulletins comptent une vingtaine de pages.

Mars 1954, n° 60, Léopold Pousset, alors secrétaire de rédaction, écrit un émouvant éditorial « Adieu à celui qui s'en va ». Pourquoi ? Tout simplement pour annoncer une nouvelle et fructueuse modification du bulletin.



La couverture du bulletin d'information de « Brabant 1951 » sur laquelle se profilent les tours rappelant les trois chefs-lieux d'arrondissement de notre province : Bruxelles, Louvain, Nivelles.

Après en avoir retracé les débuts, Léopold Pousset enchaîne ainsi : « On nous excusera si nous nous appesantissons sur tout cela, mais nous ressentons un peu ce qu'éprouve une mère qui, après avoir vu grandir son enfant, sent qu'il lui échappe. Oui, c'est bien cela. Jusqu'à présent, il n'avait pas quitté la maison. Tout se faisait ici au local, grâce à un travail d'équipe qui se tient les coudes : obtenir les informations, les grouper, rédiger les articles, taper les stencils, les corriger, les voir revenir en gros paquets de feuilles séparées, réunir celles-ci, les mettre sous couverture, les agraffer, coller les bandes d'envoi, c'était la besogne revenant régulièrement chaque mois, c'était là un travail pour lequel le peu nombreux personnel de la Fédération devait suffire. Il y réussit et mit son point d'honneur à ce que le bulletin parût toujours à date voulue ».

« Brabant » va donc être imprimé ! Et Léopold Pousset est inquiet. « Ce que sera exactement ce bulletin imprimé, écrit-il, la physionomie qu'il aura et dont dépendra en premier lieu son succès, nous ne le savons pas plus que vous, Ami Lecteur. Ce que nous pouvons dire, c'est que nous aurons tout fait pour qu'il soit digne de l'objet qu'il poursuit et que nous continuerons à le faire pour qu'il rencontre toujours davantage l'approbation d'un nombre croissant de lecteurs. »

Avril 1954, n° 61. Léon Cantillon, député permanent, président de la Fédération, signe le premier éditorial de « Brabant » rénové :

« J'ai cru bien faire, dit-il, en attendant l'annonceur de la saison touristique « Le Printemps » pour dire au 61^e bulletin d'information : « Revêts l'habit neuf que ta bonne patronne la Province de Brabant a commandé pour toi. Va trouver dans l'espoir de les associer à une joie neuve aussi, les amis du tourisme brabançon, ceux que groupe la Fédération, ceux qui l'écoutent sympathiquement, ceux nombreux encore qu'elle doit initier à l'intérêt et à la beauté touristiques du Brabant ».

« Brabant » contient vingt pages imprimées. Mais dès lors, il lui est possible d'avoir recours à un élément capital de l'édition : l'illustration. Cela tient un peu du miracle, et le miracle n'est pas notre pain quotidien.

D'année en année, Jules Janson, mon prédécesseur, épaulé par son président Léon Cantillon, vont donner plus d'éclat à notre revue qui ira en s'améliorant au fil du temps. Que de soucis supplémentaires aussi car une imprimerie est une industrie et nos lecteurs ignoreront toujours les tours de force qu'il faut parfois effectuer pour que la revue puisse sortir de presse au jour escompté.

1958 : Année de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles. Année combien riche en événements pour le Brabant. C'est aussi en 1958 que Jules Janson prit la décision de se retirer comme secrétaire permanent de notre Fédération. A cette occasion un brillant hommage lui fut rendu.

1959 : A Léon Cantillon succède Edgard Spaelant, député permanent, à la présidence de notre groupement. Une nouvelle équipe préside aux destinées de « Brabant » et va poursuivre la tâche des pionniers. La revue augmente en volume. De 20 pages, elle passe progressivement à 24, 36 et 40 pages en moyenne, ce qui lui permet d'augmenter considérablement les articles d'information générale et surtout de mieux les illustrer encore.

1960, 1961 et 1962 : « Brabant » évolue avec les techniques nouvelles de l'imprimerie. Sa couverture se modernise, peu à peu la couleur est introduite dans les illustrations; de nouvelles rubriques sont créées.

1963 : « Brabant » célèbre son quinzième anniversaire et vous offre ce numéro spécial.

Si cette progression bénéfique a été possible, c'est en tout premier lieu — et il faut le dire et le répéter — à la sollicitude des autorités provinciales, au Conseil provincial du Brabant qui n'a pas hésité à

nous procurer les moyens financiers suffisants et nécessaires, à la Députation permanente du Brabant qui a compris le rôle important qu'avait à jouer notre revue, enfin à notre nouveau président Philippe Van Bever, qui succéda à notre regretté Edgard Spaelant voici un an à peine, et qui a tenu à poursuivre avec vigueur l'œuvre inachevée de ses prédécesseurs.

Sommes-nous satisfaits de « Brabant » ? Bien sûr que non. Qui n'avance pas recule et bien des rubriques manquent encore pour que soit parfaite la documentation à fournir. Mais c'est aussi à vous, Amis lecteurs, que la question doit être posée. Nous n'attendons que vos suggestions, vos remarques, vos critiques, pour parfaire l'œuvre à laquelle nous nous sommes attaché avec foi et améliorer encore et toujours la qualité et le volume de notre meilleur moyen de contacts avec vous.

Cependant, n'oubliez pas que le succès dépend de vous, Amis lecteurs, et de vos amis. Renouvez votre abonnement à notre revue. Le montant n'en est pas tellement élevé : 80 francs pour onze numéros par an, à verser au C.C.P. 3857.76.

Collaborez avec nous, aidez-nous, parlez de notre revue à vos amis, à vos relations. Encouragez-les à s'abonner à leur tour. Plus nombreux vous serez, et moins lourd sera le prix de revient au numéro, ce qui nous permettra précisément de répondre à votre désir : augmenter encore le volume de Brabant ainsi que sa qualité d'impression.

En cette fin d'année il est d'usage de présenter des vœux; vœux de bonheur, de prospérité, de bonne santé, de succès.

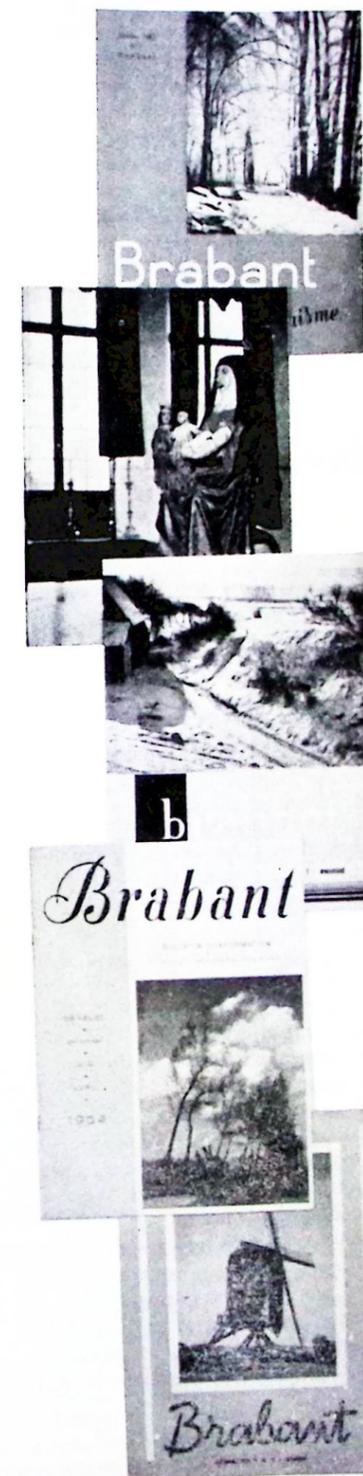
Chaque année, nous ne manquons jamais à cette tradition qui donne chaud au cœur.

Que 1964 soit pour vous une année brillante entre toutes.

Mais, cette fois, permettez-moi de formuler un vœu supplémentaire : celui de vous voir se joindre à notre président et à moi-même, pour souhaiter à « Brabant » longue vie. Ce faisant vous vous enrichirez vous-même, « Brabant » devant être pour vous une source de richesses intellectuelles et culturelles inestimables, une source de joies pures. Ce faisant vous apprendrez à mieux connaître votre Brabant et dès lors à le mieux défendre aussi contre les innombrables attaques dont il est l'objet. Bruxelles et le Brabant sont aujourd'hui le cœur envié des institutions européennes. Cela n'a pas été sans mal bien sûr et, en de nombreuses circonstances, il a fallu vaincre bien des hostilités.

Le régionalisme est aujourd'hui plus que jamais la première dimension de la Patrie.

Tout récemment, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle salle de notre Office des Métiers d'Art, M. Jean de Néeff, notre gouverneur, rappelait fort opportunément à ses auditeurs attentifs : « Ce par-



Le visage change au fil des ans.

particularisme régional sera éternellement vivant, surtout en Europe, où chaque coin de terre possède son caractère propre, son visage particulier. C'est précisément à nous qu'il incombe non pas de le contrarier, mais bien au contraire de le mettre en évidence. Il est primordial que nous puissions mettre en valeur notre propre culture et ses œuvres d'art. Il est très important qu'à Bruxelles, dans la capitale de notre pays, les Flamands et les Wallons se sentent chez eux, mais il est non moins très important qu'à Bruxelles, dans la capitale du Brabant, les Bruxellois et les Brabançons éprouvent le même sentiment ».

Méditons ces sages paroles. Elles valent le pesant d'or.

Bruxellois, Brabançons, la revue « Brabant » apprécie à sa juste valeur le grand rôle qu'elle se doit de jouer auprès de vous. Elle sera votre Mentor. Lisez-la, diffusez-la. Elle vous guidera, vous et vos amis, jusqu'au bout de la route qui conduit à la connaissance parfaite de nos patrimoines culturels, artistiques, touristiques.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Un message

d'ARTHUR HAULOT

Le mouvement, l'activité, la vie si l'on veut, entraînent les hommes, au fil du temps. Et les années s'accumulent...

Je viens de reprendre en main la collection de « BRABANT ». Et je m'émerveille, avec à la fois de l'admiration et de la mélancolie.

Cette revue qui est aujourd'hui si riche, si brillante, l'une des mieux faites de la Belgique touristique, voici devant moi son prédécesseur : l'humble bulletin de la Fédération.

Le premier numéro est daté de mars 1949 : quatre feuillets stencillés, dont l'introduction rappelle d'ailleurs qu'en 1938 déjà, une première tentative de publication avait été lancée, coupée net un an plus tard par la deuxième guerre mondiale.

Pour moi qui ai connu ces trois étapes de « BRABANT », je les associe tout naturellement aux hommes qui en ont assumé l'exécution, qui lui ont donné vie, au prix de tant de foi, d'énergie, de travail, de persévérance : le secrétaire permanent DE SUTTER, en 1938, son successeur Jules JANSON, en 1949, et l'actuel maître des lieux, notre cher Maurice DUWAERTS. Sans oublier, bien entendu, les présidents successifs : les députés permanents Robert Rut-

teau, Léon Cantillon, Edgard Spaelant et Philippe Van Bever.

Passée la période des tâtonnements et des difficultés, gagnée la partie auprès des Pouvoirs publics, « BRABANT » a pris actuellement dans la vie de la Province et du Pays une place que personne ne songerait plus à lui contester.

Chaque numéro nous apporte à nous, lecteurs attentifs, une documentation extraordinairement riche, des suggestions intelligentes, des éléments de découverte.

Surtout, « BRABANT » a permis de mettre fin à une étrange attitude d'ignorance. Eclipsée par une trop belle et brillante capitale, la province n'avait que peu ou pas de place dans les pensées touristiques de nos compatriotes. « BRABANT » a remis les choses au point, a rendu à chacune des villes et régions du vieux duché sa fierté et ses ambitions, et sa place auprès des visiteurs émerveillés.

Bravo donc à « BRABANT », et bon anniversaire !

Puisse-t-elle encore diffuser, en paroles et en images, la connaissance plus intime et plus exaltante de la vieille terre brabançonne, ad multos annos !

Arthur HAULOT,
Commissaire général au Tourisme.

En marge d'un anniversaire

Quinze ans d'humanisme « agissant »

Le mot humanisme est certes l'un des plus beaux de la langue française. En lui se résument les qualités intellectuelles et les valeurs morales par lesquelles se caractérisent toute culture authentique et toute civilisation véritable.

Dans les conflits qui opposent les intérêts particuliers à l'intérêt général, dans la prédominance que connaissent pour l'instant les progrès matériels et techniques, dans la suprématie qu'exercent les sciences exactes sur les sciences dites humaines, le terme humanisme apparaît de plus en plus comme le signe précurseur d'une nouvelle espérance.

L'humanisme s'attache, en effet, à rechercher non les différences qui éloignent et opposent les individus et les peuples, mais les ressemblances et les similitudes qui les rapprochent et les unissent.

Par la compréhension et par la tolérance, il tend à promouvoir l'idéal de vérité, de justice et de paix que tous les hommes de bonne volonté ont en commun.

Mais, hélas ! il est peu de vocabulaire dont on ait autant abusé. On parle à présent d'humanisme ancien et moderne, scientifique et littéraire, religieux et athée, voire même d'humanisme technique.

Il existe certes une culture scientifique et une culture littéraire, mais le propre de l'humanisme est d'embrasser tout cela et, selon le vœu de Térérence, de s'étendre à tout ce qui est humain, supérieurement humain.

La confusion qui règne actuellement dans l'esprit de bon nombre de nos contemporains tient à ce qu'ils semblent ignorer que l'humanisme a évolué au cours des âges.

Basé à l'origine sur l'étude des langues mortes et notamment du grec et du latin, il était essentiellement philologique. Ce furent ensuite les Humanistes de la Renaissance qui, par le truchement des littératures helléniques et latines, découvrirent les éternels préceptes de la Sagesse Antique.

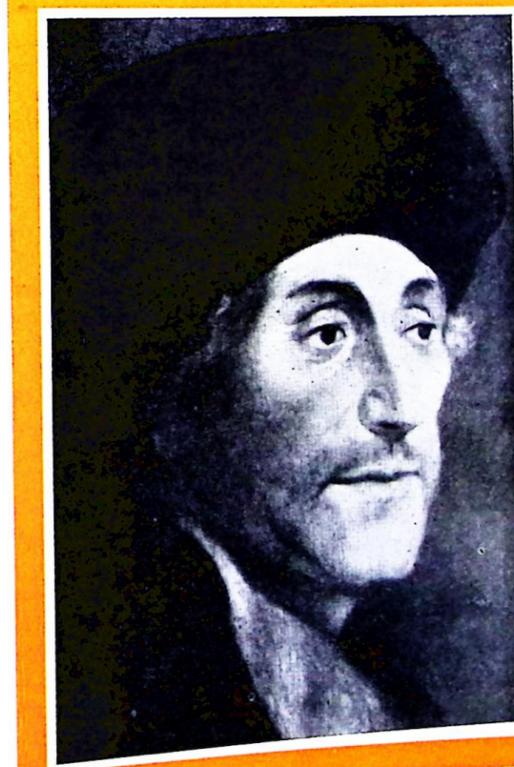
Ainsi, dès l'aurore du XVI^e siècle, ces philologues qui étaient de surcroît des philosophes, des moralistes et des psychologues, constatèrent que les sciences qui nous apportent tant d'avantages et de facilités, peuvent être nuisibles à l'homme dans la mesure où elles le détournent de la connaissance de lui-même et de son destin ainsi que de son propre perfectionnement.

A partir de ce moment, l'étude de l'antiquité classique devint un moyen et non plus un but. Enfin, sous l'impulsion d'Erasmus (notre portrait), l'humanisme se transforma en un « mouvement d'idées », il devint « agissant » et entreprit de faire l'éducation morale, religieuse, politique et intellectuelle de l'Humanité, opposant sans cesse l'intelligence à la violence, fille de l'ignorance.

Restituer à l'homme la place qui lui revient au centre de l'univers, situer l'idéal humain sur cette terre et faire renaitre parmi les individus, à la lumière de la raison et de l'expérience, l'antique désir de vérité totale, telle est la conception qu'Erasmus fait des « Lettres d'Humanité ».

A l'exemple des Grecs et des Romains, les Humanistes, renonçant à toute vaine scolastique, se mettent dès lors résolument à l'école des faits, découvrent la nature en l'observant dans ses multiples manifestations et explorent objectivement le monde.

Bientôt la lecture des textes anciens incite de hardis



navigateurs à entreprendre d'audacieuses explorations et reculent prodigieusement les bornes du monde tout en jetant les bases de la géographie dans l'acception scientifique du terme.

On peut donc dire que si le Nouvel Humanisme a pour cause première le retour au passé et aux sources pures de l'Antiquité et s'il est redevable de son essor aux rapides progrès de l'imprimerie, c'est au voyage qu'il doit d'être né.

Par les voyages qu'ils effectuent d'un bout à l'autre de l'Europe, les philologues, les archéologues et les numismates retrouvent les précieux manuscrits grecs et les monuments qui leur apportent la preuve tangible de cet idéal humaniste dont de Moyen Age avait quasi perdu le souvenir, et qui tend à éclairer les esprits pour pacifier les cœurs et à faire de la vie une œuvre d'art et de raison.

Et c'est encore au prix de longs et périlleux déplacements qu'il effectue tantôt à pied, tantôt à cheval ou en barque, qu'Erasmus, ce génial Pèlerin de la Pensée, établit des contacts amicaux avec les clercs qui, comme lui, se montrent soucieux de ne point trahir la cause de la culture.

Erasmus est, à cet égard, le premier représentant de cette grande famille d'esprits cosmopolites dont les préoccupations ne sont pas étroitement limitées aux intérêts d'un pays, d'une cause, d'une langue.

Puis, avec le temps, l'humanisme s'adapte aux progrès de la science et des mœurs, il s'élargit, se généralise, se démocratise. Il n'est plus l'apanage d'une caste d'érudits en sorte que tous ceux qui par la pensée ou par l'action contribuent à promouvoir le mouvement d'idées qui repose sur le respect de la personne humaine et sur la liberté de conscience, pratiquent effectivement cet humanisme dont Léonard de Vinci résuma le principe en un raccourci saisissant : « Plus on aime, mieux on comprend ».

A présent, c'est-à-dire au seuil de « l'ère imminente des loisirs », alors que se pose le problème de l'utilisation agréable et féconde de ce temps libre que l'on ne doit plus consacrer exclusivement à compenser par le repos les fatigues d'un labeur souvent fébrile et harassant, il nous a paru intéressant de souligner les attaches nombreuses et les corrélations qui associent étroitement l'Humanisme au voyage en général et au voyage d'agrément en particulier.

Le tourisme intelligent qui consiste à voyager non seulement pour se délasser et se divertir, mais encore, pour voir et pour connaître, apparaît de plus en plus comme le moyen par excellence qui permet aux hommes d'aujourd'hui d'établir entre eux, par les liens de la sympathie, des « contacts humains ». Par le voyage ils décèlent dans la façon de vivre et de se divertir de tous les peuples du monde un identique désir de perfectionnement, une commune aspiration à un avenir meilleur, tant il est vrai que la joie et la souffrance sont toujours identiques et que le cœur humain demeure partout semblable à lui-même.

Quant au touriste, il lui est certes loisible de par-

tir à la découverte du monde, d'admirer les beautés de la nature et de l'art mais son principal objectif doit être de découvrir l'homme, car « reconnaître » l'homme sous toutes les latitudes et ce qui est humain c'est-à-dire vrai, bon, juste et véritable, est le but essentiel vers lequel s'orientent les déplacements inspirés par l'esprit humaniste.

Or, parmi les promoteurs des formes humanistes du voyage d'agrément, la Fédération Touristique du Brabant fait figure de pionnier.

Par la publication, depuis quinze ans déjà de sa revue *Brabant*, elle œuvre d'une manière exemplaire en faveur d'un tourisme qui enrichit à la fois le cœur et l'esprit.

Des causes lointaines et profondes veulent que le Brabant, situé au cœur de la Belgique et au centre de l'Europe, en un lieu géographique où deux civilisations opèrent leur jonction, soit une terre d'humanisme particulièrement privilégiée.

Erasmus, le Prince des Humanistes, qui avait observé tant de nations diverses a d'ailleurs toujours témoigné une prédilection touchante envers le Brabant.

Il aimait les Brabançons pour leur cordiale hospitalité et pour la jovialité et la bienveillance de leur humeur enjouée. C'est à Anderlecht, dans la campagne brabançonne, qu'il vécut les heures les plus tranquilles de son existence si laborieuse et si tourmentée.

Erasmus conserva de son séjour à Anderlecht le plus radieux souvenir.

Dans les derniers jours de sa vie, il écrivit : « Je suis souvent appelé en Brabant par les lettres de mes amis. Je voudrais y vieillir. C'est ma patrie. »

Et même à la veille de sa mort, il soupirait parfois, disant : « Ah ! si le Brabant était plus proche. »

Bref, c'est parce qu'ils sont conscients des circonstances ethniques, historiques et géographiques exceptionnelles qui font du Brabant le point de rencontre et de confrontation des diverses cultures qui s'épanouissent dans le monde, que les humanistes « agissants » qui président aux destinées de la revue *Brabant*, militent sans désespérer afin de promouvoir « l'humanisme itinérant ».

S'inspirant de la pure tradition socratique qui toujours passe de la constatation à l'explication et s'élève du particulier au général, c'est en apprenant aux amateurs de voyages et principalement aux jeunes, ces touristes de demain, à connaître et à admirer leur province, qu'ils leur enseignent l'art de comprendre et d'aimer tous les peuples qui se partagent la terre.

Ainsi, par le moyen du tourisme intellectuel que préconise la revue *Brabant*, l'humanisme étend ses bienfaits et ses lumières aux hommes de tout âge et de toutes conditions et, selon l'heureuse expression du poète, il sèmera sans cesse davantage sur le profil du temple austère de la connaissance « quelque chose de beau comme un sourire humain. »

Daniel VAN DAMME
de la Libre Académie de Belgique.

Midis du Tourisme

BUFFET : 12 heures — CONFERENCE : 12 h 30 à 13 h 30

- 2 DECEMBRE 1963 « Château d'Ex et la Réserve de la Pierreuse », par V.T. VANACHTER, (diapositives en couleurs).
- 6 JANVIER 1964 « De quelques grands moments de l'histoire de l'architecture au travers des monuments brabançons », par Victor-Gaston MARTINY, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant (projections).
- 3 FEVRIER 1964 « Kasteel van Gaasbeek, zijn groots verleden en zijn toekomst, par Dr G. RENSON, conservateur du château (diapositives en couleurs).
- 2 MARS 1964 « La Chaussée Brunehaut », par Marc MARIEN, conservateur-adjoint aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (diapositives en couleurs).
- 6 AVRIL 1964 « Promenade à Waterloo », par Théo FLEISCHMAN, président fondateur de la Société d'Etudes Napoléoniennes.

Soirées du Tourisme

CONFERENCE : 20 à 21 heures

- 19 DECEMBRE 1963 « Vier eeuwen Brusselse Marionetten » avec la participation de joueurs de marionnettes, par Antoine DEMOL, journaliste.
- 16 JANVIER 1964 « Léau », par Claude FRANÇOIS (film en couleurs).
- 13 FEVRIER 1964 « Mon bon Pays Gaumais », par René BRIADE, rédacteur en chef de la revue « Partir ».
- 12 MARS 1964 « Op verkenning naar de Elzas en de Vogezen », par V.T. VANACHTER (diapositives en couleurs).
- 9 AVRIL 1964 « Les Châteaux de Bruxelles », conférence dialoguée par Yvonne du JACQUIER, archiviste-conservateur du Musée Charlier, et Marcel BALOT, président de la Commission du tourisme du R.A.C.B. (projections).

LES ARTISTES BRABANÇONS

par la voix d'Armand BERNIER

rendent un émouvant hommage

à **Charles GHEUDE, Edgard SPAELANT** et au **BRABANT**

ANNUELLEMENT, la Commission des Beaux-Arts de la Province de Brabant réunit en une exposition d'ensemble, au Palais des Congrès à Bruxelles, des œuvres de nos peintres, sculpteurs, architectes et artisans de nos métiers d'art.

Modeste en ses débuts, cette manifestation constitue aujourd'hui un véritable événement.

Cette année, tout particulièrement, la séance académique prit un tour solennel émouvant. C'est que l'on y rendait un suprême hommage à feu notre président Edgard Spaelant, ancien président de la Commission provinciale des Beaux-Arts, décédé tragiquement, voici un an déjà. De très nombreuses personnalités avaient tenu à être présentes dont le comte de Meëus d'Argenteuil, grand maître de la Maison de la reine Elisabeth; les représentants des ministres de l'Éducation nationale et de la Culture; M. Hanse, président du Conseil provincial entouré des membres de son bureau; Courdent, député permanent; les membres de la Commission des Beaux-Arts; de très nombreux conseillers provinciaux; et bien sûr d'innombrables artistes qu'ils soient peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, architectes ou tenants des disciplines de nos métiers d'art.

Devant cette assemblée particulièrement éclectique, M. Maurice Malherbe, député permanent, et nouveau président de la Commission des Beaux-Arts ouvrit la séance et rendit un hommage ému à Edgard Spaelant. Il le fit en présence de M^{me} Spaelant avec des mots émouvants tout comme notre grand poète brabançon Armand Bernier dont il nous plaît de donner de larges extraits de son discours, tant il reflète les efforts de notre Province en faveur des arts, depuis plus de quarante ans.

RÉUNIS AU PALAIS DU CONGRÈS
A L'OCCASION DE L'EXPOSITION
ANNUELLE D'ART DU BRABANT

« Je fus, dit-il, comme fonctionnaire, le collaborateur de cet homme d'action pendant les dix dernières années de ma carrière administrative, ce qui me vaut d'avoir été choisi, pour parler ici au nom des artistes, et m'associant à ceux qui ont tenu à honorer sa mémoire, lui dire merci pour tout ce qu'il a fait en vue de propager les arts dans la Province de Brabant. Car Edgard Spaelant s'est beaucoup dépensé pendant les quelques dix années où il géra le Département provincial des Beaux-Arts. Je dois, pour être équitable, rendre d'abord hommage à l'homme qui l'avait précédé dans cette voie, à Charles Gheude, député permanent et écrivain, membre de la Libre Académie Picard, citoyen du Monde.

Le sillon que Charles Gheude avait ébauché dans le domaine des interventions provinciales en vue de l'épanouissement des arts dans le Brabant, Edgard Spaelant l'a puissamment élargi. Il sut obtenir du Conseil provincial d'importants accroissements des crédits déjà existants. Il en obtint beaucoup d'autres en vue d'initiatives judicieuses à prendre. L'ensemble fait aujourd'hui, en considérant les nombreux crédits affectés à la peinture, la sculpture, la littérature, la musique, le théâtre, les métiers d'art, le folklore et le tourisme et qui sont répartis sous forme de concours, de subventions, ou d'acquisitions d'œuvres, un très bel éventail dont la Province peut être fière. Elles sont si nombreuses, ces interventions, que je ne puis songer à les énumérer toutes et moins encore à les évaluer en argent, tant ce serait fastidieux. Mais il fallait que quelqu'un, en cette circonstance pathétique soulignât le fait et rappelât combien la part prise par Edgard Spaelant dans toutes ces réalisations a été grande. Je suis heureux et fier d'avoir été choisi par les autorités provinciales pour être ce quelqu'un. Je les en remercie.

Je voudrais rappeler brièvement quelques traits du caractère d'Edgard Spaelant. Il était jovial. C'était un homme d'esprit, aux réparties promptes, aux pointes acérées mais jamais méchantes. C'était un homme juste.

Il était généreux. Certaines acquisitions d'œuvres d'art faites à son intervention ne se justifiaient pas uniquement par leur valeur, mais aussi par le souci du président d'aider sans l'humilier, un artiste vieilli ou malade. Je considère que de telles concessions, non point politiques, mais inspirées par des considérations purement humanitaires, étaient tout à l'honneur d'Edgard Spaelant.

La Mort ne lui a pas permis de réaliser un de ses projets qui aurait été le couronnement de tous les autres en ce domaine : la création d'un Musée provincial des Beaux-Arts. C'est une tâche de longue haleine que ses successeurs réaliseront peut-être un jour, en souvenir de lui.

Edgard Spaelant tenait, et il n'en était pas peu fier, à donner chaque année un aperçu synthétique des multiples activités de la Province dans le domaine des Arts, en organisant une manifestation comme celle de ce jour, où sous le couvert d'un vernissage, les représentants de divers genres artistiques sont rassemblés dans un cadre imposant, pour applaudir les lauréats des concours d'art de la Province. L'an passé, à pareille époque, il était encore parmi nous, tantôt sur le podium, tantôt au premier rang de l'assemblée. Comment ne m'en souviendrais-je pas avec une émotion toute particulière ? J'avais dû, pour des raisons de santé, abandonner mes fonctions administratives et Edgard Spaelant avait tenu, à cette occasion, à ce qu'un hommage solennel fût rendu au poète qu'il appréciait en son collaborateur. Edgard Spaelant était hélas à peu de jours de sa disparition



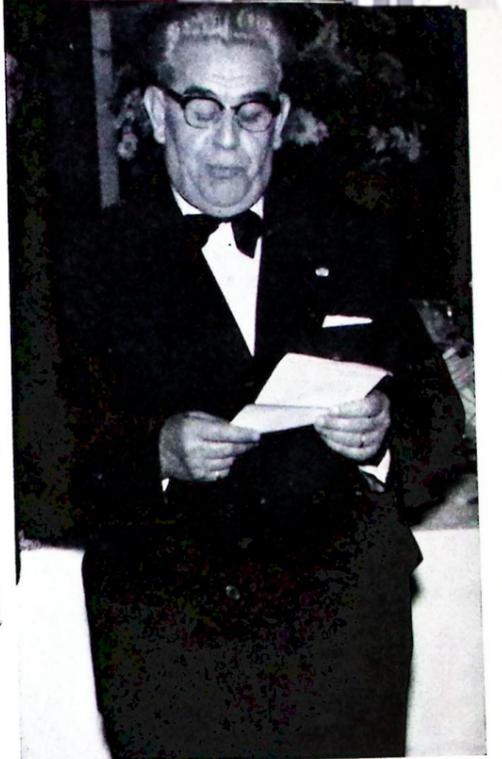
LE PASSE

Charles
Gheude

Edgard
Spaelant

L'AVENIR

Maurice
Malherbe

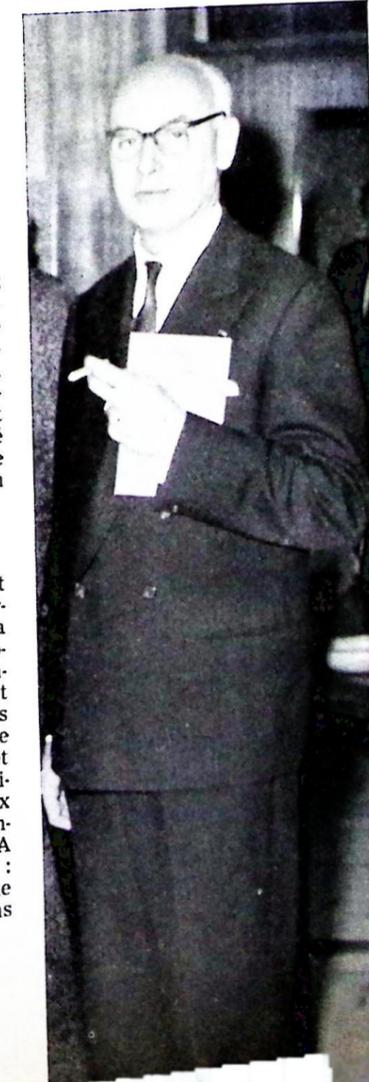


inopinée. Sans doute le présentait-il obscurément, puisqu'il déclara ici, publiquement, qu'il n'était déjà plus en état de prendre part à la manifestation, mais qu'il considérait qu'il avait l'obligation de s'associer à l'hommage qui allait être rendu à un artiste qui avait été l'un de ses plus fidèles adjoints.

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, si je prends aujourd'hui la parole au nom de tous les artistes brabançons, vous comprendrez aisément que c'est avec une émotion très vive que j'ai accepté de saluer la mémoire d'un homme courageux, éclairé et de bonne volonté. Sa disparition brutale a fort impressionné tous ceux qui le tenaient en amitié ou en estime. Il a laissé autour de lui un large vide et je citerais à ce propos le vers d'un grand poète romantique :

*Un seul être vous manque
et tout est dépeuplé*

si je ne savais déjà, ce qui doit nous rassurer, que le Député permanent Maurice Malherbe, qui a pris en main le Département provincial des Beaux-Arts est un homme consciencieux et plein de tact qui parachèvera dans la mesure des possibilités, la grande mission que Charles Gheude avait poursuivie de manière fort brillante. Aux deux disparus, les artistes brabançons, par ma voix, disent merci. A leur successeur, ils disent enfin : « Vous serez digne d'eux. Vous ne nous décevrez pas. Nous en avons déjà l'intime conviction. »



L'Adagio de la Sonate de Guillaume Lekeu exécuté avec une infinie délicatesse par MM. Carlo Van Neste, violoniste, et Naum Slusznzy, pianiste, porta l'émotion des assistants à son comble.

M. Malherbe remit alors la Médaille provinciale à M^{me} Hélène Beer, lauréate du concours de littérature française de la Province pour 1962; à M. Daniel Robberechts, lauréat du concours de littérature néerlandaise de la Province pour 1962 et à M. Jean Absil, lauréat du concours de Composition musicale de la Province pour 1962. Puis on entendit la présentation de ces œuvres primées, par MM. Pierre Demeuse, l'académicien Raymond Brulez, et le compositeur René Bernier.

Il appartenait à MM. Maurice Raskin, violoniste, et Arie Vande Moortel, altiste, d'exécuter la sonate en duo, l'œuvre primée de Jean Absil. Ils le firent avec éclat.

L'assemblée parcourut enfin les salles d'exposition des œuvres sélectionnées de nos artistes où peintres et sculpteurs notamment manifestent, par une noblesse de facture et d'inspiration incontestables, la vitalité de l'art brabançon qui a su garder un sens profond de l'humanisme.

M.-A. D.

Saint Michel

COMBAT DES BONS ET DES MAUVAIS ANGES

ALORS il se donna une grande bataille dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui.

Mais ceux-ci furent les plus faibles : et depuis ce moment ils ne parurent plus dans le ciel.

Et ce grand dragon, cet ancien serpent, qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui. Et j'entendis une grande voix dans le ciel.

APOCALYPSE de saint Jean.



Angers. — Saint Michel et les anges terrassent le dragon. Détail de la tenture de l'apocalypse (carton de Jean de Bruges. Atelier parisien de Nicolas Bataille, vers 1370). Tapisserie.

NOTES

ICONOGRAPHIQUES

Ces notes pour servir à l'étude de l'iconographie de l'Archange, patron de Bruxelles, sont une contribution à un travail d'ensemble, qui demande une équipe pour être complet.

Il est en effet impossible, aujourd'hui, pour un seul chercheur, à moins qu'il n'y consacre sa vie, de prospecter tous les pays où est honoré le saint dont il s'occupe si celui-ci est aussi populaire et aussi vénéré que le chef des milices célestes.

Innombrables sont les images de saint Michel, sculptées, peintes, repoussées et gravées dans le métal ou reproduites par les verriers, les brodeurs et les céramistes.

Innombrables sont également les publications où saint Michel est cité ou figure; nous nous rendons parfaitement compte des lacunes de notre information, mais nous savons aussi que la documentation réunie peut être un point de départ ou un complément pour d'autres travaux. C'est pourquoi nous la considérons comme pouvant être utile.

SAINTE Michel est célébré le 29 septembre, il a une autre fête en mai. On rappelle, à ce propos, son apparition au Mont Gargan près de Sipon en 492 sous le Pontificat du Pape Gélase.

Ce récit est résumé comme suit par Charles Ponsouaille dans son livre « Les Saints par les Grands-Maitres » — Tours Mame & Fils, ouvrage dont le titre est illustré précisément d'un vigoureux saint Michel écrasant le dragon.

« Un homme riche avait de grands troupeaux de bœufs, desquels un taureau se sépara. On le chercha pendant quelques jours, après lesquels on le trouva dans une caverne. Les bouviers lui tirèrent une flèche, qui se retourna contre celui qui l'avait lancée et le blessa. Étonnés de ce prodige, ils allèrent trouver l'évêque de Sipont, qui prescrivit un jeûne de trois jours et des prières. Au bout de ce temps, saint Michel lui apparut et lui fit connaître que ce lieu était sous la protection de Dieu, qui voulait que l'on y bâtît une église en son honneur et celui de tous les Anges. Plus tard, saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, enjoignit à l'empereur Othon de s'y rendre en pèlerinage, pieds nus, depuis Rome, pour couler d'avoir fait tuer Crescence, auquel il avait promis vie sauve, et l'empereur accomplit cette pénitence, comme le rapporte le cardinal Pierre Damien. »

DANS les églises et les chapelles qui lui sont dédiées, saint Michel a son autel généralement dans les tribunes et les tours, on veut par là montrer que les anges occupent une situation au-dessus de la terre.

Saint Michel fut honoré ainsi dans nombreux mo-



Hissé sur la flèche de l'Hôtel de Ville, à Bruxelles saint Michel est entre ciel et terre. A cent mètres de hauteur l'archange s'y profile, magnifiquement. Diptyque.

nastères et entr'autres à Fulda dès l'époque carolingienne il en fut de même au Dom de Constance.

Les oratoires dédiés à l'Archange furent placés sur des élévations et ceux-ci pour évoquer précisément l'apparition de saint Michel au Mont Gargan et tout indique que si notre cathédrale est sur une colline, c'est que l'endroit a été choisi en fonction de ce souvenir. A Brauweiler fut placée la chapelle de saint Michel dans la plus haute tour de l'Abbatiale « im maiori turri » ceci se passa en 1141.

A la « Porta nigra » de Trèves eut un autel dédié à l'Archange, un fait semblable se constate à la Reichenau. Saint Michel fut honoré plus particulièrement à Essen dans les tribunes d'une église célèbre, à Hildesheim dans une église, sous son vocable, et à St-Godehard où le chœur occidental était voué aux anges et où une fondation avait été faite pour une messe de saint Michel, ce dernier est à l'honneur également à Halberstadt et au Dom de Brauweiler.

UNE des plus anciennes représentations de saint Michel se trouve sur un feuillet de diptyque en ivoire, conservé au British Museum, à Londres, et provenant d'Alexandrie.

L'Archange ailé tient une sphère impériale et une haste crucifère, le prototype de cette image se

retrouve dans l'art antique en étudiant les figures de « Victoire ».

L'art chrétien d'Occident adopta ce type qui s'enrichit sous l'influence de l'Orient dans le domaine du vêtement. On peut s'en rendre compte dans la cathédrale du Puy où saint Michel nous apparaît portant une tunique largement brodée à la manière byzantine.

P ARMI les représentations les plus somptueuses de l'Archange on compte un plat de reliures conservé au Trésor de Saint-Marc à Venise, saint Michel y est représenté en buste, vu de face, nimbé et tenant un sceptre. Il s'agit d'une plaque d'or en partie repoussée, en faible relief, et rehaussée d'émaux cloisonnés, de pierreries et de filigranes. Les émaux cloisonnés figurent, en médaillon, le Christ et saint Siméon puis des décors géométriques, des lettres et quelques ornements floraux. Saint Michel porte une dalmatique particulièrement riche.

David Talbot Rice a donné une reproduction très fidèle de cette œuvre extraordinaire dans son livre « Kunst Aus Byzanz » (planche XV), on se rend compte ici que des orfèvreries de ce genre ont inspiré les peintres primitifs italiens pour leurs tableaux à fond d'or où les draperies sont fines comme les cloisons des émaux.

Saint Michel escorte la Vierge devant le Christ de la célèbre Staurothèque de Limburg sur Lahn. Là encore l'Archange a une tunique resplendissante. Les peintres d'icônes figureront le chef des milices célestes qui sera représenté partout où l'art byzantin rayonna, en Russie en particulier.

A Venise encore et toujours au Trésor de Saint-Marc nous trouvons une deuxième représentation de saint Michel cette fois-ci debout et armé d'un glaive de justice dans la main droite, dans la gauche se trouve une sphère crucifère. Cette figure obéit à la loi de frontalité, elle est aussi resplendissante d'ors

A Moscou (Musée Tretiakov) un Saint-Michel de Andréï Rublev, début du XV^e siècle, œuvre qui rappelle le style néo-alexandrin.



et d'émaux. Une troisième image de l'Archange orne la célèbre « Pala d'oro ».

L' EGLISE d'Orient souligne la suprématie de saint Michel, le dragon figuré sous les pieds de l'archange résume les forces du Mal, il est emprunté aux visions apocalyptiques.

Les figures monstrueuses et anormales qui peuplent les compositions de Jérôme Bosch, d'un Pierre Bruegel, d'un Provost et des peintres, élèves ou imitateurs de ces maîtres, sont des représentations des forces infernales symbolisées par des nuées de mouches infectes, des oiseaux de nuit ou des reptiles, ou encore par des êtres composites ayant des corps humains et des têtes d'animaux ou le contraire; des êtres hybrides faits de chair, de métal ou de poterie, monstrueux par les formes et les gestes, constituant, en réalité, un monde disparate dont la beauté classique est chassée.

Des tableaux de ce genre devraient faire éprouver des sentiments de malaise et d'horreur à ceux qui les regardaient; on se demande aujourd'hui, jusqu'à quel point ils ont atteint leur but.

Il nous semble que l'Art roman et l'art gothique à ses débuts, exposaient les vérités premières avec plus de clarté et partant avec plus de force.

La mère de Villon « pauvre et ancienne » regardait le porche de son église où le Paradis la ravissait et où l'enfer la remplissait de tristesse et de crainte, car tout y était expliqué simplement.

Dom d'Aix-la-Chapelle : Saint-Michel, détail de la « Pala d'oro », XI^e siècle.

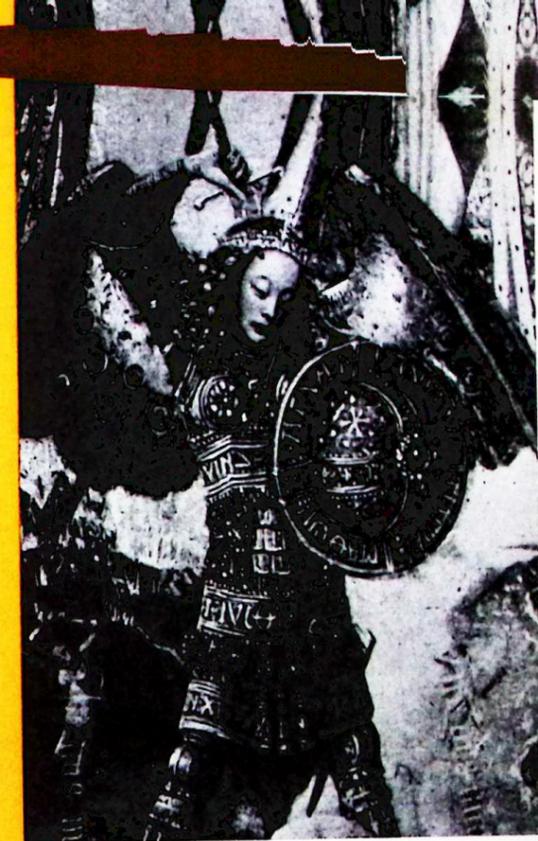


D ANS son livre intitulé « une école Preeyckienne inconnue » Louis Maeterlinck étudia plus particulièrement le *Jugement Dernier* du Musée de St-Petersbourg attribué à Liévin van den Clite en en soulignant des caractères qu'il tenait pour français. En réalité, malgré certains détails d'armement de type occidental, l'ensemble de la figure de l'Archange y procède d'un modèle byzantin par la richesse de son harnois, rehaussé d'émaux et de pierreries puis de mots ou de lettres grecques.

En réalité, on retrouve ici bien des éléments des œuvres que nous avons signalées dans le Trésor de Saint-Marc, à Venise.

Louis Maeterlinck nous présente ensuite le saint Michel du volet dextre de « la Madone dans l'église » attribuée à Jean van Eyck et conservée à Vienne. Nous avons affaire à un Chevalier ressemblant au saint Georges accompagnant, à Bruges, le chanoine van der Pael; plusieurs détails de l'armure sont représentés avec une précision remarquable et en particulier en ce qui concerne la cotte de mailles, les cuissards, les genouillères, les grèves et les solelets. Il en est de même pour les brassards et les épaulières; la cotte d'arme et le casque sont peut-être d'une réalité moins rigoureuse.

« Saint Michel au Donateur » du musée de Dresde. Œuvre de Jean. Van Eyck.



Le saint Michel du « Jugement dernier » de St-Petersbourg. XV^e siècle.

E N Belgique, saint Michel est à l'honneur à Bruxelles plus spécialement dans la cathédrale et à l'Hôtel de Ville. Il a ses églises à Louvain et à Sint-Michiels en Flandre Occidentale. Il est honoré dans de nombreux sanctuaires, on y vénère son image, peinte ou sculptée.

Les représentations de l'Archange sont nombreuses dans notre capitale, mais il en a dans le pays de Liège, comme en Hainaut et en Flandre; l'inventaire en est incomplet.

Saint Michel a son porche à Nivelles en pendant à celui dit « de Samson »; l'Archange aile déployée y orne un tympan roman admirable par son style.

Citons le grand saint Michel de la cathédrale de Tournai, celui en pierre et du XV^e siècle de Sainte-Waudru à Mons et des tableaux comme il en est au Trésor de la cathédrale de Liège et dans les musées. A Bruxelles la victoire de l'Archange sur les forces du Mal est évoquée par une œuvre célèbre de Pierre Bruegel, à Anvers par un combat peint par Floris où s'annonce l'art baroque et où sont rappelées les diableries de Jérôme Bosch.

Nous avons retrouvé des statues de saint Michel dans les couvents de Bruges et dans plusieurs collections particulières.

Saint Michel fut un des sujets cher aux artistes brabançons et aux imagiers Malinois. On peut s'en rendre compte aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, au Louvre à Paris et au musée Suermondt à Aix-la-Chapelle.



Saint Michel, messenger légendaire et infailible du destin de Bruxelles, par Léo Felhen.

L'ICONOGRAPHIE de saint Michel comporte un chapitre bruxellois, nous l'avons déjà indiqué, l'Archange vu de face ailes déployées orne le premier sceau de la Ville; c'est une figure surgissant d'un fond uni, en relief atténué et selon une technique que les orfèvres pratiquèrent dès les temps carolingiens.

Nous sommes ici vers 1200. Dans cette œuvre on peut déceler l'influence de l'art mosan.

Au XV^e siècle le deuxième sceau de la cité nous présente saint Michel frappant le dragon d'un geste qui ne manque pas de grâce; tout est encore ici dans l'esprit maniéré du XIV^e siècle avant le renouvellement sluterien; puis viennent des figures réalistes ici com-

Premier sceau de la ville de Bruxelles gravé vers 1200.

(Clichés : Présence de Bruxelles.)

Deuxième sceau en usage dès 1430.

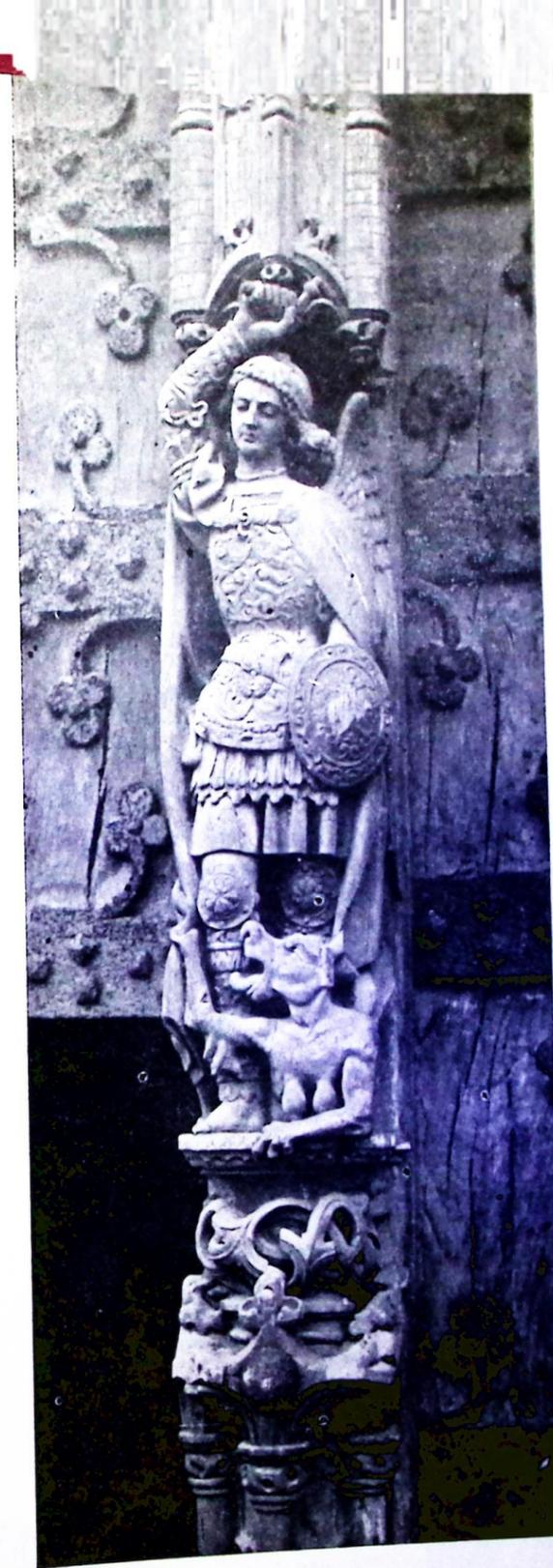


L'entrée de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

me ailleurs dans les anciens Pays-Bas saint Michel chevalier portant une armure, comme en avaient Charles le Hardi et ses compagnons, se voient à la Maison du Roi dans un relief en pierre blanche qui malgré ses mutilations a encore beaucoup d'élégance.

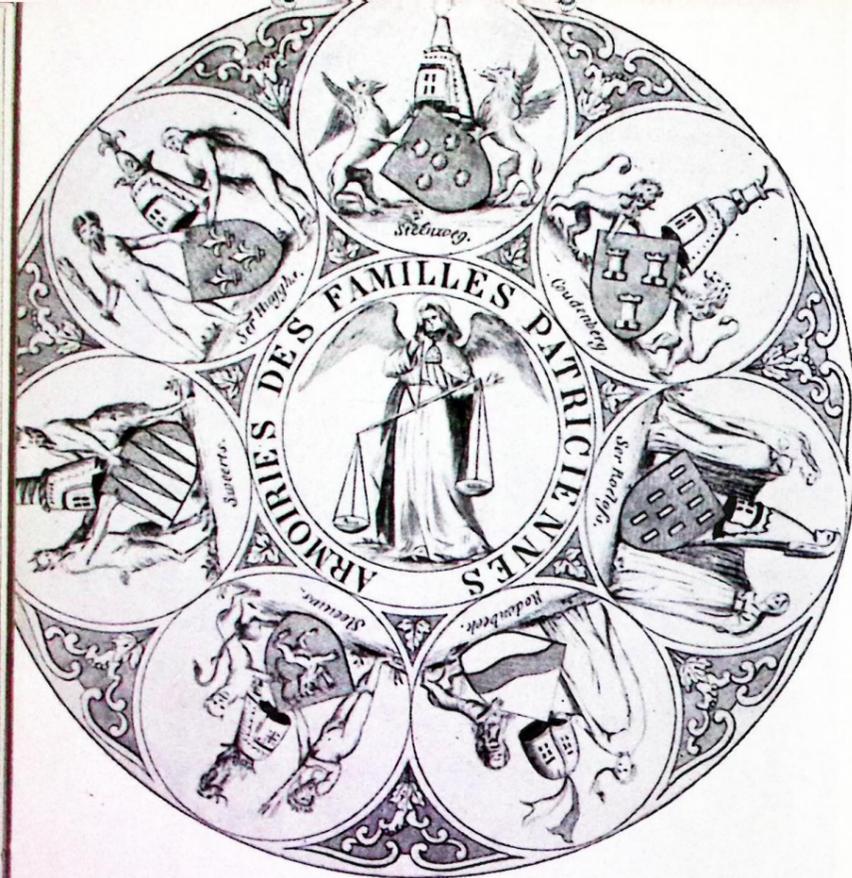
Le patron de la cité se retrouvera sur les plans, dans des œuvres d'orfèvres, sur des céramiques, dans des vitraux, c'est ce qu'a fort bien montré Mlle Andrée Brunard, conservateur du Musée Communal dans un article paru dans la revue « Présence de Bruxelles » (n° 16, 1954). Ce numéro dédié à l'Archange contient en outre des notes de Maurice Bots, de Berthe Delépine et de Hubert Colleye que nous avons lues avec intérêt, comme nous l'avons fait d'autres articles ou d'autres pages littéraires signées Jacques Biebuyck et Michel de Ghelderode.

Présence de Bruxelles nous donne ainsi une documentation graphique concernant les œuvres citées, mais encore le couvre-joint de la grande porte de l'Hôtel de Ville, le saint Michel, « peseur d'âmes », figuré au centre d'un disque réunissant les armoiries des sept lignages, le saint Michel fondu et ciselé ornant le manche de la louche en argent mesure étalon conservée au musée communal; le saint Michel ornant une assiette en faïence de 1705; celui, d'un mouvement baroque, placé jadis au croisillon Sud de notre Cathédrale et celui encore de la salle des corporations relief Renaissance d'une grande élé-



Détail du couvre-joint de la grande porte de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

(Cliché : Présence de Bruxelles.)



Armoiries des sept lignages.
Bruxella Septenaria
Erycius Puteanus.

Un Saint-Michel de Gabriel Grupello,
un des plus grands sculpteurs de son temps.

Grammont, en
Flandre, s'énorgueillit de lui
avoir donné le
jour (1644).
Il était issu d'une
ancienne famille
milanaise fixée
dans nos provin-
ces.

Cette statue est
conservée en l'Hô-
tel de Ville.

(Clichés : Pré-
sence de Bruxel-
les.

Article de
Mlle A. Brunard.)

gance. Quand on est à Bruxelles c'est évidemment surtout l'Archange de Martin Van Rode qui doit retenir notre attention. Il fut hissé à près de cent mètres du sol il y a un peu plus d'un demi-millénaire. Maurice Bots nous dit qu'il pèse 407,5 kg; qu'il mesure 2 m 80 de la tête aux pieds; 4 m 25 de la pointe de son épée au démon. En 1896, il fut restauré et consolidé, il avait été réparé d'ailleurs en 1589, 1608, 1617, 1698, 1770, 1825, 1841, 1865.

L'artiste qui créa cette image, la traita par grand plan car elle devait être vue de loin et il tint également note du fait que cette vision se faisait de bas en haut; Martin Van Rode nous donne des détails sur l'armement de son temps : saint Michel brandit une épée de justice et son armure est caractérisée par des accolades. A la fin du siècle passé déjà, le regretté Joseph Destree en avait souligné les qualités plastiques.

Le plus renommé des génies célestes, personnification du bien luttant contre le mal qu'il foule aux pieds et dont il triomphe, symbole de Justice et de Force — saint Michel fut, durant le Moyen Age, le prototype de la chevalerie.



On ne manquera pas au Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers, de s'arrêter devant le tableau où saint Michel, accompagné des milices célestes, combat les anges rebelles, transformés en monstres ayant des corps humains et des têtes de loups, de félins, ou d'animaux fantastiques comme aimait les figurer Jérôme Bosch et Pierre Bruegel, en s'inspirant de compositions plus anciennes connues des sculpteurs des cathédrales, des peintres de manuscrits et de nos primitifs, Roger de la Pasture entr'autres.

L'ART allemand a célébré saint Michel par la peinture et la sculpture dans des compositions murales à Essen entr'autres pour la chapelle tribune où se dressait l'autel de l'Archange et à Schwarzhreindorf, en médaillon dans l'église haute.

Les sculpteurs du bois ont figuré le prince des milices célestes brandissant l'épée et vêtu à la manière des anges ou en chevalier. Hubert Wilm nous a fait connaître plusieurs de ses représentations, conservées dans des collections particulières ou à Berlin au Keizer Friederich Museum (Hubert Wilm. *Die Gotische Holzfigur*) planches 93, 128, 137. Le même auteur nous fait connaître l'étonnant saint Michel du musée diocésain d'Osnabrück où l'Archange, ailes déployées, sauve un âme du dragon (planche 31).

SAINT Michel est populaire en France, un ordre fameux fut fondé sous son patronage.

Saint Michel est patron de localités dans l'Aisne, en Savoie, en Seine et Oise et dans les Vosges; des Saint Michel, originaire de Zug (Suisse).
Vers 1500.



Saint-Michel du parvis de l'église à Schwaebisch-Hall
(Wurtemberg - Allemagne).
Statue de pierre, ailes de bronze. Environs 1300.

Loreto (Italie). — L'Archange saint Michel
d'après G. Reni.





Eglise de Neerepen.
Saint Michel (XV^e siècle).
(Photo : Cte J. de B.)

abbayes comme celles de Cuxa, de Grand-Mont et d'Entraigues vécutent sous sa protection. Le Mont Saint-Michel est l'exemple le plus parlant d'un haut lieu réservé à l'Archange.

NON loin de Luchon se trouve l'ancienne abbaye de Saint-Michel en l'Herm ruinée par les protestants, reconstruite à la fin du XVII^e siècle et sécularisée par la Révolution. Michel Colombe y aurait sculpté l'image du patron du monastère. Cette œuvre remarquable se trouve à l'église paroissiale nous dit Georges Pillement dans ses beaux livres consacrés à la « France Inconnue ». Le même auteur nous parle de Saint-Michel d'Entraigues, au nord de Bordeaux, où il y a une église romane en forme d'octogone. On trouve là-bas au portail un bas-relief étonnant montrant l'Archange terrassant le dragon, un des chefs-d'œuvres de la sculpture dans le Sud-Ouest de la France.

Saint-Michel de Cuxa possédait au X^e siècle une grande église que les contemporains vantaient pour



Léau. — Saint Michel (XIV^e siècle).
(Photo : Cte J. de B.)

ses vastes nefs, ses colatéraux, ses piliers puissants, son appareil fait de pierres de grandes dimensions et taillées avec soin.

Au Mont-Saint-Michel, tout est merveilleux, le site, l'église et le monastère, au cloître gracieux.

Aux environs de Vervins, non loin de Hirson, le Comte Herbert de Vermandois fonda une abbaye en l'honneur de l'Archange en 944.

Saint Michel patrona nombre de sanctuaires en Italie, il fut honoré spécialement, nous l'avons vu, au Mont Gargan, mais aussi à Rome au château Saint-Ange; comme à Pavie, où il garde, lui-même, trois des portails de la basilique qui lui est dédiée.

Un saint Michel, armé richement, à la byzantine, combat le dragon, au-dessus du portail dextre de la cathédrale à Orvieto, on le retrouve à Murano et dans bien d'autres villes de la Péninsule, par exemple à Florence, au baptistère, comme Archange et en chevalier à la Porte d'Or de Ghiberti.



Eglise de Saint-Sylvestre
(Haute-Vienne).
Saint Michel.
Vers 1170.

Le Saint-Michel
du
Mont-Saint-Michel.

Il en est de même en Espagne où nous avons admiré son image à Barcelone, à Madrid et à Valence, ou encore à Salamanque.

L'Archange nous apparaît là-bas portant un harnois aux larges plates, comme dans l'œuvre de Martin Van Rode.

Dans le domaine de la peinture saint Michel est connu

comme « peseur d'âmes », le sujet a été traité par nos primitifs, par Roger de la Pasture (Vander Weyden) ses émules et ses imitateurs comme Colin de Coter qu'étudia Madame Maquet-Tombu. Rappelons ici le « Jugement dernier » de Beaune et ceux qui figurent au Prado, au Louvre, à Londres, à la National Gallery.

Le saint Michel combattant Satan et les anges rebelles est un thème figuré dans l'école italienne par le Pérugin, Boticelli et Raphaël. En France par Charles Lebrun et Delacroix. Chez nous par Rubens et bien d'autres artistes de Bruegel à Wirtz.

Saint Michel « peseur d'âmes » apparaît là où est évoqué le Jugement dernier et en particulier au portail des églises réservé à ce thème qui sera évoqué dans une foule de villes de France.

Le sujet est parfois d'une réelle grandeur, parfois aussi agrémenté de drôleries quand on voit un diabolin tenter de faire pencher la balance de son côté et recueillir ainsi les âmes posées dans un plateau.

Parmi les « Jugement Dernier » où saint Michel nous apparaît balance à la main il convient de citer celui de la cathédrale de Bourges où ailes déployées et vêtu d'une ample robe il prend sous sa protection et un élu mains jointes, figure rassurante statique et belle comme une image antique. Saint Michel pèse des âmes à Amiens, tandis que deux anges sonnent de la trompette. Là encore il marque sa préférence pour le Bien.

Comte J. de Borchgrave d'Altena

Dans une prochaine note, nous tenterons de montrer avec plus de précisions comment évolue, au cours du siècle, l'image de l'archange, sorte de « Nikè » céleste au début, en longue tunique, garde-corps du Christ et de la Vierge dans les mosaïques et les peintures de l'Art chrétien

d'Orient ou en Occident, sous l'influence de Byzance.

Nous tenterons également de montrer comment notre Art et celui des régions voisines maintient aux époques pré-romanes et romanes le type de l'archange comme nous le montre le retable d'Or dit de Bâle du Musée de l'Hôtel de Cluny à Paris ou le sceau le plus ancien de Bruxelles, tandis que se développe parallèlement l'image de saint Michel, vainqueur du dragon.

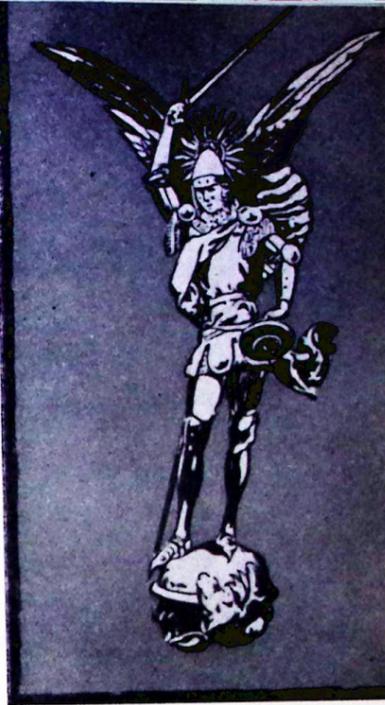
Cette figure guerrière, elle-même évolue, montrant tout d'abord le vainqueur de Satan en ange sans armure, pour se transformer en traban, au riche harnois, à la manière des guerriers et des saints militaires, qui ornaient les églises du rite grec.

Dans notre pays, comme en France, comme en Allemagne, comme en Angleterre et d'autres pays de l'Ouest européen, saint Michel est figuré comme un Chevalier à la fin des temps gothiques, si bien que sans ailes, il peut être confondu avec saint Georges.

La Renaissance et les temps baroques nous rendront un archange toujours ailé et beaucoup plus conventionnel, revêtu d'une armure à l'antique et foudroyant l'esprit du mal.

Nous précisons également la bibliographie du sujet en rendant ainsi hommage aux auteurs qui comme Paul Clamen, Emile Mâle, Charles Diehl, Louis Bréhier ont enrichi nos connaissances dans le domaine de l'iconographie.

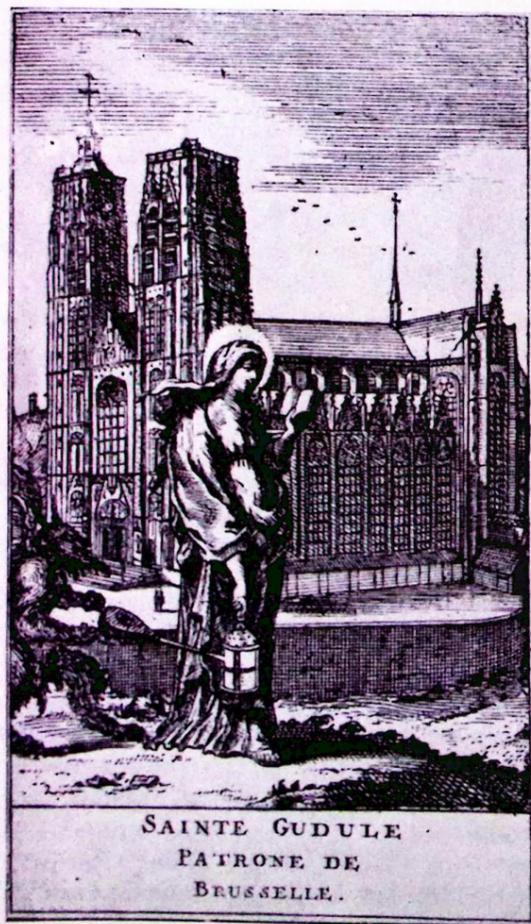
(A suivre.)



La Restauration de la tour sud de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles

EN 1955, fut entreprise la restauration de la tour nord de la cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles. Cette restauration exigea 600 mètres cubes de pierres nouvelles et coûta une trentaine de millions. Il y a peu de temps, les crédits nécessaires ont été votés, cette fois en faveur de la restauration de la tour sud.

Précisons tout d'abord que la tour sud est un peu plus âgée que la tour nord. Elle date des environs de 1450. C'est à cette époque que l'aile gauche de l'hôtel de ville était terminée et que, depuis 1444, la construction de l'aile droite était en cours. Jusqu'au début du siècle dernier, la tour nord était affublée d'un petit clocheton surmonté d'une croix. On supprima cet



Gravure d'Harrewyn (coll. Hippert).

La tour nord était affublée d'un petit clocheton surmonté d'une croix.

élément, afin d'établir les bras du télégraphe aérien, alors à la mode. Disons aussi que les deux tours sont — depuis leur édification — inachevées. Il leur manque, en effet, une flèche. (C'est le cas d'ailleurs pour les cathédrales de Paris, Reims, Lyon, Orléans, Amiens, Westminster notamment.) Il avait été question, en 1874, de bâtir des flèches. Puis, on y renonça, à la suite d'un avis défavorable émis par les experts consultés. Il convient de souligner que la base de la flèche octogonale de la tour nord existe encore.

Le sanctuaire fut construit en calcaire lédien, dénommé pierre de Baeleghem. Le temps à qui rien ne résiste, pas même la solidité des métaux, fit son œuvre, et surtout l'action des agents atmosphériques. C'est ce qu'on appelle « le drame de la pierre ». Dès les débuts du XIX^e siècle déjà, il fut nécessaire d'effectuer de nombreux travaux de restauration. Ceux-ci, réalisés suivant l'esprit romantique de l'époque, furent peu heureux. Sans doute avait-on préconisé de donner à la pierre une solidité nouvelle, par l'application silicatée, qui devait lui assurer une plus large longévité et une résistance accrue aux agents destructeurs. Mais la dépense eût été énorme. Aussi préféra-t-on remplacer les pierres avariées.

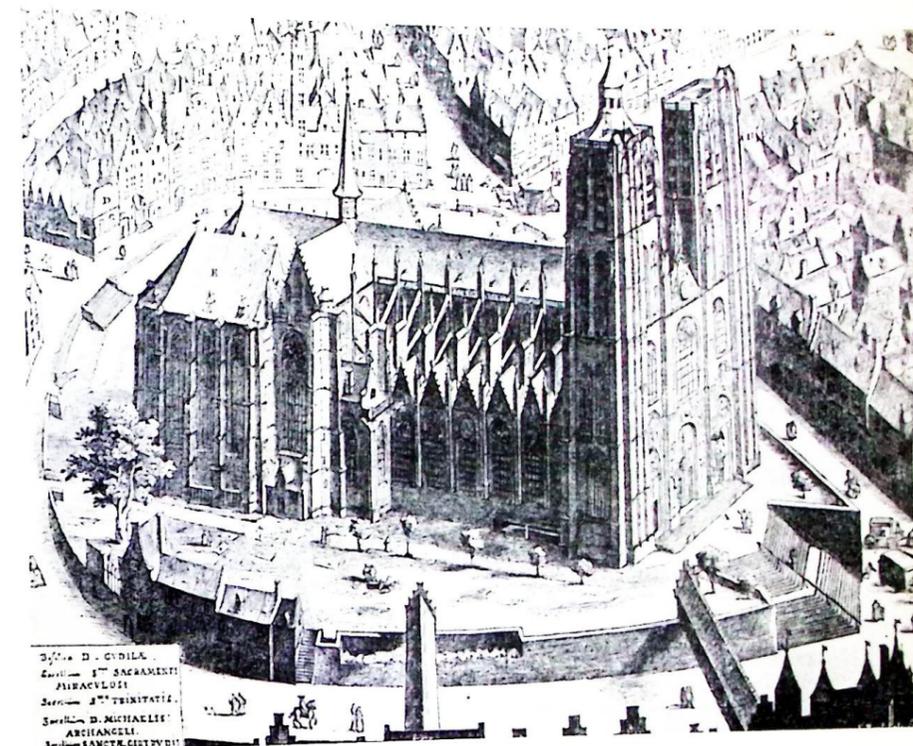
Par quels éléments la pierre de Baeleghem a-t-elle été attaquée avec tant de vigueur ? Il faut d'abord mentionner l'érosion et les gelées. De plus, la pierre a été endommagée par le soufre contenu dans les suies et fumées qui, au contact de l'humidité de l'air, forme un acide faible se déposant sur les roches carbonatées, calcaires ou dolomies, et transforme le carbonate de calcium des pierres en sulfate de calcium ou gypse. Les édifices historiques des grandes agglomérations souffrent beaucoup plus de cet état de choses que ceux de campagnes, par suite de l'accumulation des suies et fumées répandues dans l'atmosphère des villes.

Il a tout d'abord fallu résoudre le problème du choix de la pierre de remplacement. Cette pierre répondra à plusieurs conditions : résister aux éléments destructeurs; permettre de sauvegarder, par sa coloration, la teinte homogène de l'ensemble de la cathédrale.

Toutes les pierres défectueuses seront remplacées par de nouvelles qui auront obligatoirement les mêmes dimensions, ainsi que les mêmes motifs décoratifs. De cette manière, la physionomie d'antan ne

L'ÉGLISE
DE SAINTE-GUDULE AU
XVII^e SIÈCLE.

(D'après la Bruxella Septemaria de Puteanus.)



Légende :

Basilique.

Chapelle du Saint-Sacrement
de Miracle.

Chapelle de la Sainte-Trinité.

Chapelle de l'Archange-Michel.

Chapelle de Sainte-Geترude.

souffrira aucune altération. Ceci impose à l'architecte restaurateur — j'ai cité M. Jean Rombaux, architecte principal de la Ville de Bruxelles et membre correspondant de la Commission Royale des Monuments et des sites — de tenir scrupuleusement compte des lignes, des formes, du volume de l'ensemble. Il se penchera sur les vieux documents pour en tirer des renseignements précieux s'efforçant d'opérer une sorte de résurrection des formes, ces dernières étant souvent si amenuisées, qu'il se trouvera dans l'obligation de les recréer. C'est là un travail scientifique et artistique qui exigera beaucoup de recherches, de connaissances et de goût, puisqu'en général, les documents laissés par nos générations précédentes ne sont ni très nombreux, ni très précis. Lorsque les éléments manquent, il conviendra — et c'est ici principalement que s'exercera l'art de l'architecte restaurateur — de les rétablir. On sait, en effet, que la sculpture du Moyen Age procède de caractéristiques bien différentes d'une ville à l'autre et même parmi les monuments d'une seule agglomération.

Ajoutons qu'avant la restauration de la tour nord de la cathédrale, le Service photographique de la Ville avait pris un millier de photos. Ce travail important avait permis de se rendre compte si les opérations avaient été exécutées conformément aux normes admises. Il en sera vraisemblablement de même pour la tour sud.

La restauration exige la présence d'une cinquantaine d'ouvriers, dont vingt tailleurs de pierre, sculpteurs-ornemanistes, maçons et manœuvres. Précisons que les pierres sont taillées sur le chantier même, établi au pied de la tour.

Les carrières de Baeleghem sont épuisées. Il faudra rechercher une pierre de remplacement qui, par la solidité et la teinte, s'apparentera, comme pour la tour nord, à la pierre ancienne. Le dévolu sera probablement jeté sur la pierre de Massangis, roche jaune dure, dont les carrières se trouvent dans le département de l'Yonne. Une fois patinée, elle se confondra entièrement avec la pierre de Baeleghem.

Dans les frais de restauration de la tour sud, l'Etat, la Province et la Ville devront intervenir. La part de la Ville s'élèvera à 20 % de la dépense. Par ailleurs, une convention fixe à 1.200 jours ouvrables la durée des travaux, soit à peu près cinq ans. Ce temps sera consacré non seulement à la démolition de toutes les parties vétustes de la tour et au démontage des pierres mortes, descellées des parements, des éléments moulurés et des motifs sculptés, mais aussi la mise complète en état de l'intérieur de la tour, entr'autres l'établissement d'une plate-forme accessible au public, le dérochage et le déroillage de toutes les ferronneries et serrureries existantes et leur repeinture, le dérochage et le ponçage des menuiseries.

Ainsi, dans quelques années, notre cathédrale aura trouvé un visage nouveau, rajeuni, digne sanctuaire principal de la capitale de l'Europe.

Pierre GIRAUD.

LEÇONS D'ART DANS LES PARCS DE BRUXELLES

LES parcs et jardins ne jouent pas seulement un rôle décoratif important dans l'ornementation des villes. Ces espaces verts ont encore une autre fonction, celle de régénérer l'atmosphère, de débarrasser l'air de ses poussières et de ses miasmes, de neutraliser les aérosols nocifs ou microbrouillards provoqués par la combustion incomplète des carburants liquides utilisés par les engins motorisés.

Le développement de l'agglomération bruxelloise, l'édification de nouveaux quartiers et les exigences sans cesse croissantes de la circulation automobile ont amoné les espaces verts. Ceux-ci ont diminué, en nombre et en étendue. Jadis, à l'endroit où s'étend aujourd'hui la place de Brouckère, les jardins du couvent des Augustins — plein de violettes, de robiniers et d'arbres de diverses essences dont un magnifique saule pleureur — offraient une halte reposante aux promeneurs fatigués. Ces jardins ont disparu comme ceux des dames de Berlaymont, non loin de la Banque nationale, et de l'hospice de Sainte-Genève, rue du Marquis. Combien d'autres ont connu le même sort ?

En dépit de tout, Bruxelles a gardé, en regard d'autres capitales européennes, une situation privilégiée. La ville n'est-elle pas située dans le voisinage immédiat de la forêt de Soignes et ne possède-t-elle pas toujours de nombreux parcs et jardins ? C'est de ceux-ci qu'il sera question dans cet article.

Bruxelles s'organise et s'articule autour d'un certain nombre de pivots parmi lesquels se trouvent quelques espaces verts dont, au premier chef, le Parc royal.

Le Parc de Bruxelles avec le Parlement.

(Photo : M. Delmelle.)

Celui-ci forme un quadrilatère de 450 sur 320 mètres qu'encadrent le Palais du Roi, le Palais des Académies et les hôtels patriciens de la rue Ducale, le Parlement et les Ministères, les nobles immeubles — sièges d'importantes sociétés — de la rue Royale et le Palais des Beaux-Arts. Dessiné en 1776 par l'architecte Zinner, ses allées rectilignes ménagent quelques belles perspectives.

Le Parc royal ou Parc de Bruxelles est un coin de nature enjolivé par l'homme. Nombreux sont les artistes qu'il a inspirés : peintres, musiciens — dont le Debussy du *Promenoir des Deux Amants* — et poètes parmi lesquels Guy Fenaux :

*Les statues tout le long des chemins
Prédissent l'avenir dans leurs mains.
Sur l'étang, les bateaux des enfants
Reflètent les beautés du matin :
Les années briseront leur élan...*

Guy Fenaux évoquait les statues — œuvres du XVIII^e siècle remplacées, en partie, par des copies modernes — qui contribuent à l'ornementation du Parc de Bruxelles et sont l'un de ses attraits majeurs. Les meilleurs sculpteurs ont travaillé à cette mythologie de pierre : Jérôme Duquesnoy avec la *Madeleine repentante*, Ollivier de Marseille avec *La Vénus aux Colombes*, Puyenbroeck avec une *Vénus à la Toilette*, Pierre-François Lejeune avec son *Mélèagre*, Jean-Baptiste Van der Haeghen avec une *Léda et son Cygne*, Gabriel Grupello avec un *Narcisse* et une *Diane chasseresse*, Gilles-Lambert Godecharle avec un groupe symbolisant *Les Arts* et un autre représentant *Le Commerce*, Michel Van der Voort ou Vervoort avec son groupe de *La Charité*, Laurent Delvaux avec une *Flore* et une *Pomone*, A. de Tombay avec une délicieuse *Fillette à la Coquille*, etc. Toute cette décoration plastique nous propose en quelque sorte — ô Boylesve ! — une... leçon d'art dans un parc.



*Ça et là de blanches statues retiennent les regards.
Un groupe allégorique du Parc de Bruxelles.
(Photo : C.G.T.)*

Une leçon ayant, pour cadre, des architectures végétales conçues dans l'esprit de Le Nôtre !

La sculpture est aussi à l'honneur à deux pas de là.

Voici, tout proche, le Parc du Palais des Académies. On y voit plusieurs statues — celle de Quetelet par Fraikin, celle du chimiste Stas par Thomas Vinçotte — ainsi que le *Gladiateur vainqueur* de Geefs, le *Caïn* de Jehotte et le *Discobole* de Kessels.

A quelques centaines de mètres de là, négligeant les jardins précédant le Palais du Roi, le parc qui lui fait suite et l'esplanade gazonnée de la place du Trône, nous abordons le square du Petit Sablon, agréable petit jardin clos de grilles réunies par 48 colonnes, toutes de motifs ornementaux différents, supportant de jolies statues en bronze représentant chacune un membre d'une des corporations bruxelloises des métiers au XVI^e siècle. Les meilleurs artistes du siècle passé ont travaillé à ces statues qui confèrent une valeur singulière au jardin aménagé en 1888 par l'architecte Beyaert. De tracé géométrique, le square est fermé, du côté du Palais d'Egmont, par une fontaine surmontée du groupe en bronze des comtes d'Egmont et de Hornes, œuvre de Fraikin placée primitivement à la Grand-Place, et par dix statues d'hommes célèbres du XVI^e siècle parmi lesquels Mercator et Marnix de Sainte-Aldegonde, Ortelius et Van Orley. Ces dernières ont respectivement, comme auteurs, Louis Van Biesbroeck, Paul de Vigne, Jef Lambeaux et Julien Dillens.

Plus secrets, mieux défendus contre les bruits du dehors, les jardins qui succèdent au Palais d'Egmont,

ancienne demeure des ducs d'Arenberg, possèdent également plusieurs œuvres sculptées parmi lesquelles un Prince Charles-Joseph de Ligne assez grêle mais plein de noblesse et une réplique du *Peter Pan* de G. Frampton, qui se trouve dans les Kensington Gardens de Londres.

Toujours dans le même secteur de la ville, voici les jardins fort peu étoffés de l'Albertine gardés par une statue équestre du Roi Albert servant fréquemment de perchoir aux pigeons. En dépit des années, sa végétation éprouve quelque difficulté à prendre de la consistance et la vaste esplanade, avec ses parterres étriqués et indigents, avec son sol trop citadin qui ne rappelle pas le vieux parfum de la terre nourricière, garde une apparence de nudité. La plupart des gens traversent ces jardins sans s'arrêter, regrettant peut-être, en secret, le provincial et cascading Mont-des-Arts avec ses terrasses, ses fontaines, ses escaliers, ses statues de bronze. Le jardin du Mont-des-Arts avançait dans le paysage citadin comme la proue d'un beau navire. Où sont partis les antiquaires, les bouquinistes et les libraires dont les magasins ou les boutiques limitaient, de part et d'autres, ce square en décline dont les pierres portaient l'usure de tant de mains d'enfants ? Comme Armand Bernier avait raison de s'émouvoir sur ce jardin condamné :

*Que tout s'assombrira quand vous ne serez plus,
Beaux jardins menacés. Je vous avais élus
Pour vos lents escaliers vers le ciel de ma ville,
Pour vos bancs ombragés, pour le dôme fragile
De vos saules pleureurs étalant leurs rideaux
Près d'un bronze vert pâle appuyé sur les eaux...*

Les Jardins de l'Albertine, en mai 1959.

Depuis, ils ne se sont guère étoffés...

(Photo : M. Delmelle.)



Le Mont-les-Arts, ce petit bois en escalier, a disparu et le Jardin Botanique a été scindé et amputé. Malgré les épreuves qui lui ont été infligées, ce jardin — créé en 1826 par la Société royale d'Horticulture sur les terrains longeant les anciens fossés du Moyen Age — dispose, au long de ses allées, des statues signées par de grands artistes dont Constantin Meunier, Julien Dillens et, aussi, Rombaux, Geleyn, Devillez, Braecke, Jaspers, Le Roy, de Tombay, etc. Les grandes serres, qui gardent le souvenir de tant de prestigieuses expositions florales, subsistent encore mais son emplacement est visé par l'administration communale de Saint-Josse-ten-Noode qui envisage de l'incorporer, un jour, dans ce « Quartier du XX^e siècle » qui réunira la place Madou à la place Rogier par une série de buildings et d'immeubles-tours qui conféreront, à ce coin de l'agglomération, un profil new-yorkais.

Le Jardin Botanique est, hélas, l'un des seuls espaces verts de quelque importance situés sur le territoire de Saint-Josse-ten-Noode où l'air, pourrait-on prétendre, se raréfie de plus en plus. En dehors du Jardin Botanique, Saint-Josse n'entretient que quelques squares dont un, étroit mais charmant, porte le nom d'un ancien magistrat communal : Armand Steurs. Avant l'amputation de son territoire au profit de celui de la ville de Bruxelles, Ten-Noode disposait de cette agréable succession que constituent les squares Marguerite, Ambiorix et Marie-Louise. Le premier cache une plaine de jeux. Plus important, le deuxième est animé par un jet d'eau et décoré de statues ayant notamment, pour auteurs, Jacques de Lalaing et Constantin Meunier (*Le Cheval à l'Abreuvoir*). On verra là, d'autre part, le monument élevé à la mémoire de Max Waller, l'animateur de la *Jeune Bel-*

Le « Semeur » du Jardin Botanique (par Constantin Meunier) domine Bruxelles.

(Photo : M. Hombroeck.)



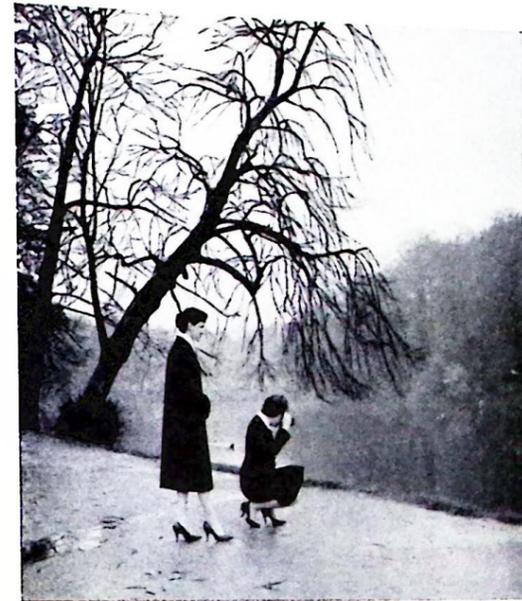
gique. Inauguré le 12 octobre 1919 par le bourgmestre Adolphe Max, ce mémorial est l'œuvre du regretté maître de Feluy, Victor Rousseau. Le square Ambiorix est relié, par un bel escalier de cascades — qui, privées d'eau, ne remplissent que très rarement leur fonction —, au square Marie-Louise qui cerne un grand étang dominé par une grotte artificielle. Quelques œuvres sculptées ornent la partie inférieure de ce troisième square.

De là, on atteint aisément le Parc Léopold, qui s'ouvre rue Belliard. Il couvre quelque 12 hectares et a été aménagé sur l'ancien domaine du chevalier de Bianco qui avait appartenu, précédemment, à la famille d'Esgevoord. Il subsiste, de l'ancien manoir, un curieux vestige, l'ancien pavillon de pêche, qui mérita d'être appelé, durant l'entre-deux-guerres, le « Chalet des Suicidés ». Plusieurs désespérés, en effet, vinrent y mettre fin à leur existence. Le parc, éclairé par un étang — maillon d'une chaîne formée, jadis, par le ruisseau du Maelbeek —, enferme, outre le Musée d'Histoire naturelle, plusieurs imposants édifices dont l'un abrite un Institut dentaire dont le hall a été décoré par le célèbre peintre luxembourgeois Camille Barthélemy.

Le Parc du Cinquantenaire s'étend à peu de distance du Parc Léopold. Il entoure les palais, formant hémicycle, des Musées royaux d'Art et d'Histoire et du Musée royal de l'Armée. Il est divisé

par une double allée centrale passant sous la pompe d'un arc de triomphe. Ce parc, dont une exposition fit la fortune, couvre une superficie d'environ 30 hectares et cache, dans son enceinte, un petit temple en pierre blanche abritant un haut-relief en marbre évoquant *Les Passions humaines*, œuvre de Jef Lambeaux; le *Monument au Congo* de Thomas Vinçotte; le monument réalisé par Franz Heygelen à la mémoire du Général Thys; un groupe en bronze de Van der Stappen; le *Faucheur* de Constantin Meunier; une mosquée abritant le *Panorama du Caire* d'Emile Wauters, etc. Combien de foires commerciales eurent lieu, jadis, dans ces allées où les retraités dialoguent, aujourd'hui, avec les moineaux ?

Le Corbusier, esprit cependant résolument novateur, préconisait « *Quatre-vingt-quinze pour cent d'espaces verts* ». Sans s'en douter, il faisait écho à un grand roi, Léopold II, qui aurait voulu transformer la vallée du Maelbeek en un vaste jardin vallonné et à l'initiative duquel fut créée cette avenue de Tervuren qui vient de subir une opération n'ayant rien de particulièrement esthétique. Cette avenue nous entraîne vers Tervuren et son noble parc. Pour atteindre Tervuren, il nous faut, avant de traverser un coin de la forêt de Soignes, longer le Parc de Woluwe-Saint-Pierre. Ce coin de nature civilisée, d'une étendue de 80 hectares, résulte de la volonté de Léopold II. Avec ses étangs encadrés de roches artificielles et de verdure, ses bosquets à la flore riche et variée, ses pelouses et



Brumes de novembre au Bois de la Cambre.

Le Jardin du Roi, square aristocratique, dominé par le groupe en bronze : « *Ompdrailles* ».



ses coins idylliques, il bénéficie de la faveur des promeneurs auxquels sont interdites les allées d'un autre parc, tout proche : Val-Duchesse. Ancienne propriété du financier Charles Dietrich, le Val-Duchesse est maintenant la résidence des « Européens ». Le château a été restauré et aménagé en vue de sa nouvelle destination. Le parc, à l'une des extrémités duquel s'élève la belle chapelle Sainte-Anne du XVI^e siècle, possède un étang de 7 hectares et se complète de superbes jardins français établis en terrasses.

Proche de la forêt de Soignes, vaste réserve chlorophyllienne, le Val-Duchesse n'est pas très éloigné de la cité-jardin de Boitsfort, réalisation particulièrement heureuse à laquelle ont contribué architectes paysagistes et autres, et des étangs de Boitsfort, cerclés de vert.

Avant-garde de la forêt de Soignes, le Bois de la Cambre, qui a été dessiné par Kellig, occupe une superficie de 124 hectares. Planté de superbes futaies, coupé de ravins dont il a été tiré un judicieux parti, il est centré sur un étang formant anneau autour d'une île portant le nom du célèbre héros de Daniel de Foë. Les deux pavillons gardant l'entrée de cet immense parc abritaient, jadis, les services de l'octroi.

Ce secteur de la ville est richement pourvu d'oasis de verdure, de calme et de repos. Voici encore les Jardins français de l'Abbaye de la Cambre, la succession des étangs d'Ixelles et les Jardins du Roi.



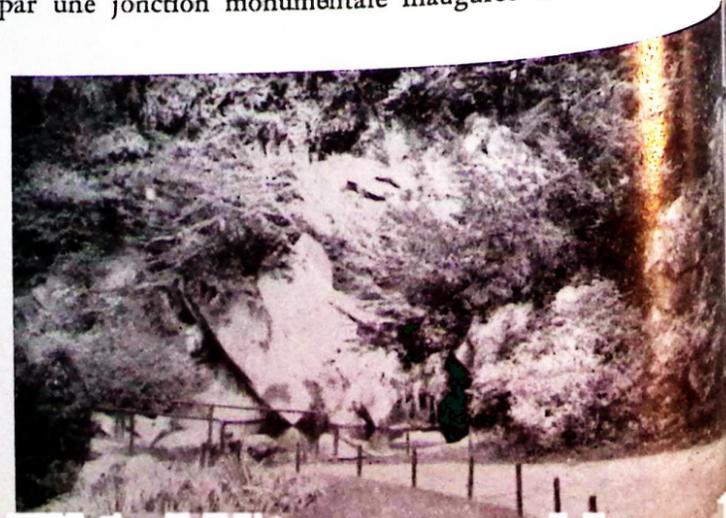
Le Parc Josaphat
ou le coin des oiseaux.

(Photo : M. Delmelle.)

Uccle, dont le territoire touche au Bois de la Cambre, garde quelques parcs ou jardins privés. Par ailleurs, cette commune, qui est l'une des plus aérées de toute l'agglomération bruxelloise, possède un parc très pittoresque : le Wolvendael, avec une Orangerie dont les locaux accueillirent de nombreuses expositions annuelles des artistes d'Uccle Centre d'Art, vivant groupement réunissant, en son sein, peintres, sculpteurs, céramistes et, aussi, littérateurs. Sur le côté du Wolvendael subsiste le vénérable

Crabbegat, chemin creux occupant le thalweg creusé, à longueur de siècles, par les eaux de l'Ukkelbeek dévalant du Wolvendael. On trouve, à l'entrée de ce caractéristique chemin, une ancienne auberge où Charles De Coster a situé l'une des scènes les plus truculentes de son chef-d'œuvre. Presque à côté du Cornet on peut voir la demeure du peintre et aquarelliste P.-A. Masui (dont nous avons naguère découvert une des œuvres au Musée Charlier) tandis qu'au sommet du Crabbegat se dresse le havre, précédé de ruches, d'un autre artiste, le peintre et graveur Henri Quittelier, Président toujours dynamique d'Uccle Centre d'Art.

La commune voisine de Forest dispose de deux vastes espaces verts : le Parc de Forest — souvent appelé, erronément, Parc de Saint-Gilles — et le Parc Duden. Le Parc de Forest, qui a été créé à l'initiative de Léopold II, est relié au Parc Duden par une jonction monumentale inaugurée le 29 mai



Parc Josaphat : La Source.

(Photo : M. Delmelle.)

1949, en même temps que le ravissant square Lainé. Alors que le Parc de Forest s'étend sur 13 hectares, le Parc Duden couvre une superficie de 22 hectares et constitue un vestige de la primitive Forêt de Soignes. Il doit son nom à son ancien propriétaire, Guillaume Duden, riche négociant d'origine allemande.

Anderlecht, quant à elle, dispose d'un vaste parc auquel on a donné le nom de la regrettée Reine Astrid. Ce Parc Astrid, qui est agrémenté d'un étang, entoure une belle demeure appelée, aujourd'hui, la Maison des Artistes. Les différents Cercles d'Art de la commune y organisent des expositions. D'autres expositions, uniquement de sculpture, ont lieu, de loin en loin, dans les agréables Jardins de la Maison d'Erasmus, situés à l'ombre de la haute demeure de 1515, à l'emblème du Cygne, où Erasme séjourna jadis. L'Art, ainsi, continue à faire alliance avec la verdure.

Après une visite au Parc Marie-José, situé sur le territoire de Molenbeek-Saint-Jean, nous gagnons le Parc Elisabeth qui sert de préface, en quelque sorte, à la Basilique nationale du Sacré-Cœur. De là, nous mettons le cap sur Jette et le Bois de Dieleghem, beau morceau de nature dont beaucoup de Bruxellois ignorent les charmes. Le Heysel n'est pas loin. Le Heysel avec son Méli-Parc, aménagé sur l'emplacement occupé, en 1958, par la Belgique Joyeuse, ses pavillons, son golf miniature, son embryon de jardin zoologique, ses jeux pour enfants, son Atomium, ses Grands Palais, son Parc Astrid, sa carte fleurie de Belgique surplombée par la flèche du Génie Civil, les Jardins du Belvédère et le Parc de Laeken non loin duquel s'élèvent le Pavillon Chinois et la Tour Japonaise... On trouve là, tout à côté, le Palais du Roi avec les serres royales et un vaste domaine boisé, dans lequel sont enchâssés plusieurs grands étangs et est entaillé un jardin fleuri dédié au souvenir de la Reine Astrid et orné d'une statue de celle-ci.

Négligeant nombre de petits jardins publics et de squares (dont le square Frère-Orban, le square de la place Jamblinne de Meux, le square Léopold à Laeken, le square de la Porte de Hal, etc... ainsi que certains autres endroits veillés par des arbres, comme la place du Nouveau Marché-aux-Grains), nous terminerons notre périple par cette merveille qu'est, à Schaerbeek, le Parc Josaphat.

Aménagé dans la vallée du Rodebeek, doté de son appellation par un pèlerin revenant de Palestine, ce parc — qui a une longue histoire et auquel se rattachent plusieurs légendes, dont celle de la Fontaine d'Amour — a été embelli sans cesse. Avec ses parterres fleuris, ses pelouses, ses eaux vives et ses eaux dormantes, son peuple de statues, son colombier et ses parcs à oiseaux, il constitue un véritable joyau astucieusement mis en valeur, durant la période estivale, par une illumination qui, le soir venu, le révèle et le recrée en l'embrasant.

Il y a là, nous l'avons dit, tout un peuple de sta-



La statue d'Emile Verhaeren.

tues dont certaines forment, dans leur succession, une sorte de Panthéon littéraire. Voici, statufiés, Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, Albert Giraud, Hubert Krains... Voici, par ailleurs, absorbé par sa recherche, L'Elagueur d'Albert Desenfans. Pleins de grâce, des enfants célèbrent les Joies du Printemps. L'œuvre est d'Eugène Canneel. Une Cendrillon, due à Emile Namur, se silhouette sur l'écran des verdure. Voici aussi Borée, qui nous fait songer aux vents glacés que l'Est nous envoie assez fréquemment. Une Maternité moderne stylise le geste serein de la mère. D'autres sculptures, d'autres monuments commémoratifs contribuent à faire, du Parc Josaphat, un attachant musée en plein air où l'on s'attarde volontiers et où l'on revient avec plaisir.

Bruxelles et son agglomération, ainsi, gardent de nombreux parcs et jardins où les prestiges de la nature servent avec bonheur la cause de l'Art. On y trouve de nombreuses œuvres de valeur, signées par quelques-uns des artistes les plus représentatifs des siècles passés. Aujourd'hui, hélas, on ne crée plus guère de nouveaux parcs et jardins et quand, par hasard, l'un ou l'autre est aménagé sur les vestiges de quelque grande propriété, il est rare que l'on y réserve une place à la statuaire. Il faut le regretter et regretter l'appauvrissement du décor quotidien de notre existence car les architectes paysagistes ne sont pas les seuls à pratiquer un dépouillement que l'excès fait pencher vers un lassant misérabilisme. Quoi qu'il en soit, formons le souhait que nos parcs et jardins ne subissent plus d'amputations. Nous avons besoin, plus que jamais, de ces oasis de fraîcheur et de ces havres de beauté.

Jean CETTE.

monument figurent les huit quartiers des deux conjoints avec indication des familles. Les armoiries des van der Gracht sont « d'argent à un chevron de gueules accompagné de trois merlettes de sable ».

L'église, qui occupe le rebord du plateau, a subi maints dommages au cours de son histoire. C'est ainsi que le 6 mars 1584 elle fut brûlée ainsi que les 23 personnes qui s'y trouvaient par des calvinistes venus de Villorde. Quatre autres fidèles se tuèrent en sautant de la tour. Cette tour carrée, romane, a reçu un nouveau parement vers 1830. Un chœur peu développé à chevet à trois pans se greffe sur une triple nef de cinq travées portées par des colonnes à chapiteaux toscans sur lesquels s'appuient des arcades plein-cintre en pierres bleues; tout cela atteste le XVIII^e siècle. Les autels, baroques, sont à colonnes; torses à l'autel latéral gauche. Des boiseries sculptées entourent le chœur. Quelques tableaux anciens retiennent l'attention : un triptyque (XVI^e siècle) évoque la vie du Christ, une Nativité date de 1565, une Vierge des sept douleurs remonte au XVI^e siècle. Une Lapidation de saint Etienne est une grande toile romantique signée Polydore Beaufaux, Rome 1862, œuvre d'un peintre local (1829-1904) formé à l'Académie d'Anvers dont le musée expose une autre de ses toiles. La châsse de saint Etienne, du XVI^e siècle et de plan rectangulaire, se termine par une toiture à double versant.

Le château seigneurial a, de tout temps, occupé le plateau. Rebâti en 1788, c'était une construction à toit mansardé qu'un incendie endommagea le 25 juin 1947. Il est la propriété des comtes Goblet d'Alviella depuis plus d'un siècle. Les Goblet d'Alviella, originaire du Tournaisis, ont reçu la grandesse et le titre de comte d'Alviella de la reine du Portugal le 2 avril 1838.

Un écrivain touristique

Les Goblet d'Alviella, très estimés de la population locale, ont joué un rôle important dans l'évolution des sciences et dans les affaires de notre pays. A Court un monument rappelle la mémoire d'Albert « Inspecteur général du Génie — Ministre de la Guerre — Ministre des Affaires étrangères — Minis-

A Court-Saint-Etienne, un monument, rappelle la mémoire de Goblet d'Alviella.

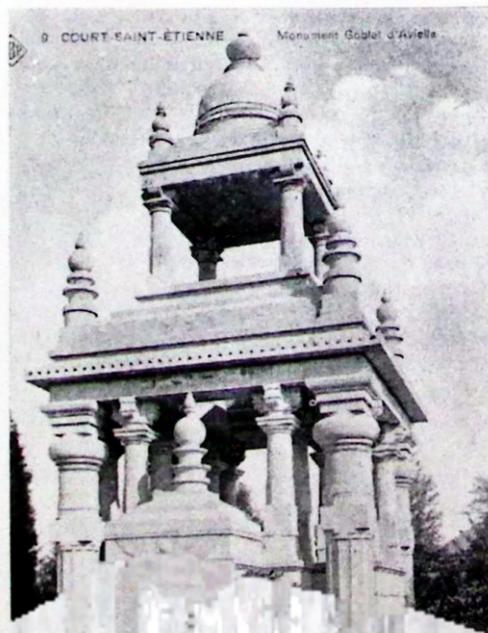


L'église de Court-Saint-Etienne avec sa tour carrée, romane.

tre Plénipotentiaire — Ministre d'Etat ». Formé à Saint-Cyr, affecté aux armées d'Espagne sous l'Empire, il fut admis ensuite à la cour des Pays-Bas et accompagna le Prince d'Orange au couronnement du tzar Nicolas en 1824. Il se rangea du côté des patriotes en 1830. Son fils, Eugène Goblet d'Alviella (1846-1925), ministre d'Etat également, fut un professeur éminent de l'Université Libre de Bruxelles dont il devint recteur en 1896. Il dirigea également la « Revue de Belgique » de 1874 à 1890. Il écrivit un « Petit guide pratique de Court-Saint-Etienne et des environs ». Grand voyageur il a publié le récit de ses pérégrinations : Sahara et Laponie (1873); Voyage dans l'Atlantique (1881); Anglais, Russes et Chinois sur le toit du monde (1894); Lacs et châteaux de Bavière (1904); A travers le Far-West (1906). En 1874 il avait consacré une monographie à Bruxelles et à ses faubourgs. Ses travaux relatifs à l'histoire des religions ont une audience internationale. C'est le cas de son grand ouvrage en trois volumes « Croyances, rites, institutions » publiés à Paris en 1911. De son livre consacré à « Migration des symboles » édité à Paris en 1891, publié en traduction anglaise à Westminster en 1894. Réédité à New York en 1956, avec une introduction de Georges Birdwood. Il publia également des études biographiques. Celle d'Emile de Laveleye parut chez Alcan en 1895. Son fils Félix est l'auteur, entre autres, d'un important ouvrage en quatre volumes consacré aux bois et forêts de notre pays.

Decus patriae, honor Brabantiae

Notre dernière étape sera Villers, l'un des endroits les plus attachants de notre Brabant. Ses sites enchanteurs séduisent, reposent et instruisent tout à la fois. Des sentes nombreuses vagabondent sous les abondantes frondaisons. Au bord de la Thyle le moulin d'Hollers, qui remonte au XIII^e siècle, se repose le plus souvent. Non loin de là l'église paroissiale (1925), bâtie en moellons du pays, comprend deux nefs et un chœur à chevet semi-circulaire. L'ancien clocher carré a été maintenu mais en dehors de l'édifice auquel il est cependant relié. L'église possède deux retables brabançons placés l'un au-dessus de l'autre. L'inférieur, le plus ancien, remonterait au milieu du XV^e siècle. L'autre, consacré à la vie de la Vierge, date de 1538. Sous le retable un Saint-Sépulcre exécuté en 1607. Au fond de l'église un tableau (1662), où se voient Notre-Dame du Rosaire entourée de ses quinze mystères.



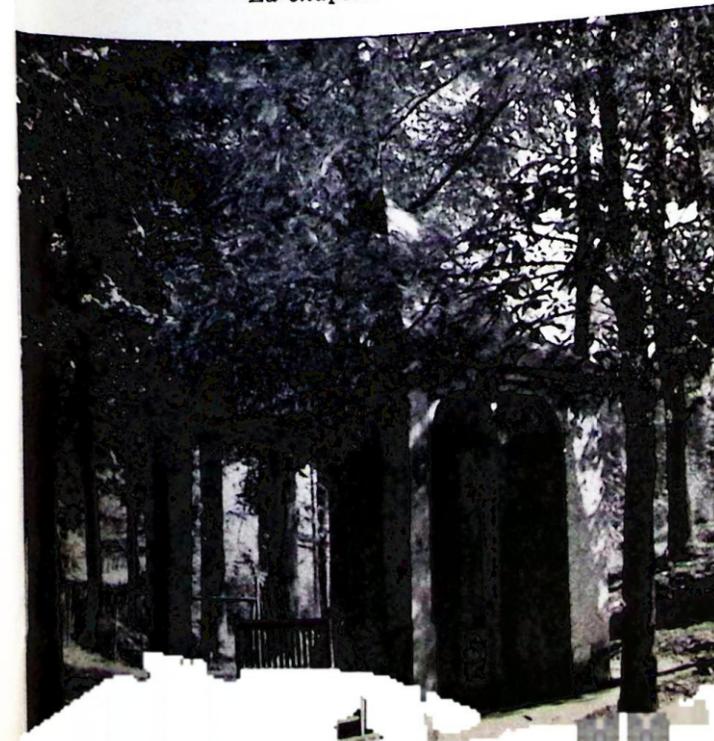
res, avoisine un intéressant monument funéraire armorié en pierre. On lit : « Ci gist Messire François de Marbais, chevalier († 1549) et Dame Heluyne de la Bricque sa compagne († 1559) comme aussi la Dame Jehenne de Marbais, leur fille, qui trépassa l'an 1610 ». La statue de Notre-Dame des Affligés, retirée du chêne de Montaigu en 1608, provient de l'abbaye.

Mais Villers c'est encore et surtout les ruines imposantes d'un moulier cistercien célèbre qui rayonna sur toutes les régions environnantes et bien au-delà. Nous ne redirons point ici les mérites architecturaux, qui sont grands, de l'abbatiale, imposante, ni des divers bâtiments monastiques. Notons cependant que si la Révolution avait chassé les moines (ils en étaient à leur dixième exode) elle n'aurait toutefois pas laissé les bâtiments à l'état de ruines. La négligence et la cupidité de nos ancêtres y sont aussi pour beaucoup. C'est ainsi que l'église ne fut privée de voûtes qu'en 1884 ! Il est vraiment dommage que les moines blancs ne soient pas encore revenus en ces lieux sanctifiés par saint Bernard. Il y vint en janvier 1147. Ceux qui les ont vus se souviendront avec émotion des cérémonies imposantes qui s'y déroulèrent en août 1947 à l'occasion de la célébration du septième centenaire de la fondation de l'abbaye.

La réputation de sainteté de Villers était grande et elle se maintint jusqu'à la Révolution. Sainte Julienne de Cornillon, la fondatrice de la Fête-Dieu, voulut, après sa mort, reposer au cloître de Villers. On fit droit à sa demande. De Villers relevaient treize abbayes de moniales. Une autre grande vertu de Villers était son amour des pauvres. Au XIII^e siècle, 2.100 pains étaient donnés chaque semaine à la porte du monastère. Cette tradition était encore maintenue à la fin du XVIII^e siècle.

Le riche passé de Villers on peut l'évoquer, non seulement devant les ruines émouvantes de ses bâtiments monastiques mais encore dans cet aimable musée qui vient d'être aménagé dans une ancienne demeure jouxtant la porte de Bruxelles. Une salle lui est consacrée. Une maquette nous restitue l'ab-

La chapelle Notre-Dame des affligés.



baye au temps de sa splendeur. L'autre pièce est réservée à l'histoire naturelle locale et régionale. Nous retrouvons ici les oiseaux, les insectes et les plantes que nous avons aperçus au cours de notre randonnée au Val de Dyle et, plus particulièrement, à Court-Saint-Etienne et à Villers-la-Ville.

Emile POUMON.

DÉCEMBRE, *clarté du cœur*

BRUME, brouillard, bruine. Grisaille continuelle, molle, malsaine dans une atmosphère pleine de buées et de courants d'air glauques. Dans les maisons on a besoin de la lumière artificielle pour parfaire l'ouvrage. Dehors les silhouettes sont confuses. Cet arbre est-il homme ou bête ? Les arbres ont l'air d'être beaucoup plus grands, maintenant qu'ils sont absolument nus. Leur domaine à musique est vide à pleurer. Ils ont été scalpés par le vent. Mais ils ont toujours fière allure et leur écorce est rude et bonne : moussue du côté de l'ouest d'où viennent les grosses pluies, et dure comme bouclier du côté de l'est d'où arrivent par intermittence les bourrasques de froidure. Les saules sont lamentables le long des berges de la rivière qui charrie des dentelles déteintes, des oripeaux d'arrière-saison.

Solstice d'hiver : jour morne et nuit insondable égalent nuit et jour de notre peine, et de notre espérance, malgré tout. A Noël fleurit l'ellébore noir : la Rose-de-Noël ! La journée est moins sombre, grâce à un brin de soleil pâle. Les campagnes sont violettes. Dans la soirée la pluie se met à tomber. Va-t-elle dégrasser les lentilles du cadran lunaire ? Le vent se met de la partie pour aérer les cages du zodiaque. Dans la semaine de la naissance de Jésus reparait le premier quartier de lune dans un ciel lavé et vaporeux.

Et puis voici les étoiles... Il gèle... Le lendemain tout est couvert de givre. Ça fait une beauté aux choses inanimées. Les flaques d'eau portent une feuille de mica. Il fait sain. La journée est lumineuse et fraîche. Les arbres, leurs branches, rameaux et ramilles se profilent ainsi que bois gravés, avec netteté, sur la crudité du ciel, ce fond du paysage simplifié jusqu'à l'extrême. Les nuits sont sèches, franches. La terre est tannée par le gel. Nous nous sentons moins étourdis qu'au printemps et qu'en été, plus isolés de la foule des gens, et de la terre aussi qui semble s'isoler dans cette torpeur hivernale. Nous pénétrons plus avant dans nos jardins les plus secrets. Nous goûtons mieux l'intimité familiale près du feu sacré. Nous approchons de la sérénité. Jésus allumera les semailles de lumière. Il est temps. Le Sagittaire poursuit le Capricorne. Le ciel va crever ses matelas de duvets.

Paul DEWALHENS.

De la Lanterne de Notre-Dame de Beigem au Dard de Rode-Saint-Brice

J'AI fait mes classes — en partie — à Molenbeek-Saint-Jean. Aux examens, la lanterne rouge revenait, presque invariablement, à un brave garçon, maigre, osseux, taïseux, doux comme un agneau et ayant l'air quelque peu dépaysé parmi les enfants de la ville. Tous les jours, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente ou que la température manifeste des tendances caniculaires, il était là, fidèle au poste. Il venait de Beigem. Mes compagnons et moi étions enclins à situer ce village au bout du monde. Pour nous, la « civilisation » s'arrêtait à Grimbergen où, grâce au tramway vicinal, nous nous étions rendus en groupe, certain jour, sous la conduite d'un professeur qui, particulièrement évolué, nous avait révélé les délices de la cigarette !

Pendant longtemps, les Bruxellois friands de plein air et de campagne n'ont pas dépassé Grimbergen. Aujourd'hui, l'auto a aboli les distances mais les petits villages qui vivent à l'écart des routes asphaltées ou bétonnées n'ont guère bénéficié de cette évolution. Et Beigem, bien que très proche de la capitale et aisément accessible, demeure encore et toujours « au bout du monde ». Il est vrai que les chemins qui y conduisent ne sont pas des meilleurs !

Au demeurant, pourquoi irait-on à Beigem ? Le plein air et la campagne, on peut les trouver en bon nombre d'autres endroits, plus pittoresques ou plus jolis. Ce qui, au premier chef, pouvait justifier une expédition jusque là n'existe plus depuis belle lurette :

Notre-Dame de Beigem.



près d'un demi-siècle. C'était un retable. Il datait du XVI^e siècle (premier quart selon les uns, seconde moitié selon les autres) et son auteur, appelé « le Maître de l'Autel de Beigem », appartenait vraisemblablement au milieu bruxellois.

Ce retable n'est plus à Beigem en dépit de ce qu'écrivaient, il y a quelques années, les auteurs d'un *Dictionnaire des Peintres*. Ces auteurs précisait que le retable en question, représentant des scènes de la Passion, « est composé selon la même formule qu'un Christ devant Pilate attribué à Bellegambe (*Collection Johnson, Philadelphie*) » et que son « maître, touché par le maniérisme, apparaît comme un suiveur de Van Orley ».

Composé de quatre parties, le retable provenait de l'église bruxelloise du Coudenberg. Il a été détruit dans l'incendie de l'église de Beigem, incendie allumé par les troupes allemandes ou par quelque obus tiré par l'artillerie belge lors de la première grande sortie d'Anvers, à la fin du mois d'août 1914. La région fut alors le lieu d'une intense activité guerrière. Plusieurs de nos historiens ou mémorialistes — dont le capitaine-commandant R. Danneels, en 1926, dans *Le Moral du Soldat* — ont évoqué cet épisode peu et mal connu (et, en grande partie, brabançon) de la première guerre.

Il semble que la littérature consacrée à Beigem soit fort mince. Dans son bel ouvrage sur *Un Joyau national, Grimbergen*, Louis Wilmet s'est borné à rappeler les « quatre primitifs des plus intéressants ». Avant lui, dans son *Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles*, Arthur Cosyn avait été moins avare de détails. Il avait écrit, au sujet de Beigem : « C'est un petit village, qu'il a été question d'annexer à Meise. Son église rustique, ses maisons éparses, ses coins de verdure, lui donnent un aspect séduisant. Le village, hélas ! a beaucoup souffert en 1914. Tout un groupe de maisons a été réduit en cendres (hameau de Coppindries, à la sortie du village, direction nord) De l'église, il ne restait que des ruines, de même que du château, que la famille Domis de Semerpont possède depuis longtemps. L'église était ornée de quatre superbes tableaux de l'époque des primitifs... ».

Les lignes d'Arthur Cosyn ont trente-cinq ou quarante ans d'âge. Mais, aujourd'hui encore, Beigem demeure un humble petit village accueillant qui épargne ses fermes et ses maisons, non sans désordre, autour et au large de son église. Certes, on a construit, ici et là, quelques villas modernes, relativement peu. Les citadins n'ont pas encore envahi, massivement, ce coin flamand du Brabant. Et celui-ci garde, presque intact, son charme d'antan.

Son charme, il le doit à sa belle campagne plane,

presque sans relief, qui permet au regard — comme au vent — de circuler à l'aise. On voit loin. Vers Bruxelles, on voit monter la tour de l'abbatiale de Grimbergen. Dans la direction opposée, celle de Malines, on découvre le fin clocher d'Humbeek et, sur la gauche, à quelque distance, celui, plus massif, de Nieuwenrode. Seuls, dans la campagne, quelques arbres — groupés en petits bois ou isolés —, des fermes et des maisons font obstacle à la vue. Sentiers et chemins tracent, sur l'étendue, des lignes sinueuses, qu'on devine plutôt qu'on ne les voit.

Voici l'église, vouée à Notre-Dame. Autour d'elle s'éparpillent quelques petites maisons, cafés ou estaminets, fermes, presbytère précédé d'un jardin et défendu d'un mur de clôture percé d'une grille. Des poules picorent, se promenant en liberté. L'opulence naturelle du sol nourrit des feuillages vernis et brillants sous la lumière caressante du ciel. Un sentier, passant entre le pignon aveugle d'une maison et un bâtiment de ferme, conduit au nouveau cimetière, carré de silence et d'éternité situé dans la campagne. Non loin, en bordure de la route qui relie Grimbergen à Humbeek ou Nieuwenrode, via le hameau de Coppindries, se dresse une vieille maison affichant, avec une fierté modeste, son millésime : 1716. De l'autre côté de la route s'élèvent, sur les terres de l'ancien château ten Doren — ou de l'Épine —, quelques villas parmi lesquelles une grosse demeure à pignons redentés. De l'ancien domaine de ten Doren, un petit chemin file vers la ferme de Poddegem à travers d'anciennes terres abbatiales. Il y eut là, jadis une voie militaire, tracée par les Romains, encore indiquée comme telle dans le *Cartboeck* de 1696.

L'église, partiellement reconstruite après la guerre de 1914-1918, est d'une architecture intéressante. L'ancien cimetière, où subsistent quelques tombes, l'entoure, cerné par un mur bas.

Cette église, aux toitures assez compliquées, fut desservie, au XVII^e siècle, par le célèbre écolâtre Jérôme Cools. Elle doit avoir été construite à la fin du XV^e siècle en style de transition romano-ogival. La tour a été bâtie, sans doute, postérieurement au reste de l'édifice qui, comme je l'ai dit, a été reconstruit en grande partie après la première guerre. Sur les consoles de l'arc cintré surmontant la porte d'entrée, on peut lire l'inscription suivante : « Ano 1653 ».

Comme pour les vieilles églises rhénanes dont l'architecture est d'inspiration romane, la tour de Notre-Dame de Beigem est placée en tête. Carrée, massive, faite de moellons réguliers, elle est à quatre étages séparés par des bandeaux de pierre. Une porte à deux vantaux s'ouvre dans l'étage inférieur. Cette porte est surmontée d'une haute fenêtre cintrée. L'étage suivant est percé, sur trois faces, de fenêtres rectangulaires, semblables à des meurtrières quelque peu élargies. Quant à l'étage supérieur, il est percé, des quatre côtés, de fenêtres voûtées en plein cintre, à arc en saillie, avec abat-son. La tour se termine par

Beigem. — Le charme rustique du château Lint.

un toit en pavillon coiffé d'un campanile en calotte, à quatre lucarnes, couronné d'une lanterne piriforme. Une tourelle, masquant un escalier, est adossée à la tour.

L'église a perdu les pièces les plus intéressantes de son mobilier. Sa décoration intérieure est assez pauvre et rien de bien spécial, hormis un obit, ne retient l'attention. Mais, dans le silence de la nef, on surprend, parfois, quelques pépiements d'oiseaux. Par où ceux-ci se sont-ils glissés à l'intérieur du sanctuaire ? Par quelque interstice, sans doute. Par quel que trou existant dans l'un ou l'autre des vitraux qui, pour la plupart, datent des années 1920 et ont été offerts, à l'église, par quelque riche fidèle ou par un groupe, à l'occasion de l'un ou l'autre événement mémorable...

Mais le temps passe et, là-bas, une autre agglomération, oubliée elle aussi au milieu de la terre grasse, mérite également quelque attention. Il s'agit de Rode-Saint-Brice — en flamand Sint-Brixius-Rode — à laquelle Louis Wilmet a fait allusion dans son livre sur Grimbergen : « ... le délicieux hameau de Beyghem, qui s'appelle Rhode-Saint-Brice avec sa vieille église aux toitures compliquées... »

Arrosée par le Billebeek, Rode-Saint-Brice est, en réalité, un hameau de Meise. De Beigem, c'est par Eversem, via Coppindries, qu'on l'atteint le plus aisément. Un gros effort a été accompli et continue à être accompli en vue d'améliorer l'état de la voirie.

Là aussi, à Rode-Saint-Brice, le pays est rustique et l'homme voué aux travaux de la terre. Les fermes s'entourent de champs et de pâtures. Au centre d'une de ces dernières se dresse un haut porche que l'on peut faire basculer. Les gens du lieu pratiquent égale-

ment, comme ceux d'Elewijt, de Neder-Over-Heembeek et d'autres villages brabançons, le tir à l'arc.

Champs, pâtures, bouquets de feuillages, chemins qui mènent vers de solides fermes généralement d'importance moyenne et dont quelques-unes sont pluri-séculaires, chapelles vénérables, maisons aux pignons en escaliers et aux meneaux de pierre blanche, calme reposant que l'on savoure avec plaisir après l'incessante agitation de la grande ville... Dominant le tout, il y a une vieille église. Si les toitures de Notre-Dame de Beigem sont assez compliquées, celles de la petite église de Rode-Saint-Brice le sont bien davantage. Tant et si bien que l'on a quelquefois comparé ce sanctuaire paysan à ces architectures extrême-orientales aux toits étagés et formant cascade, proposant aux regards des silhouettes très caractéristiques.

L'église de Rode-Saint-Brice unit le roman au gothique. Sa tour carrée est étagée par des contreforts ou pieds-droit à glacis peu saillants et dont la masse pénètre les murs. Puissante, cette tour est prolongée par une flèche en pyramide aiguë qui accuse son élan et contribue à l'alléger.

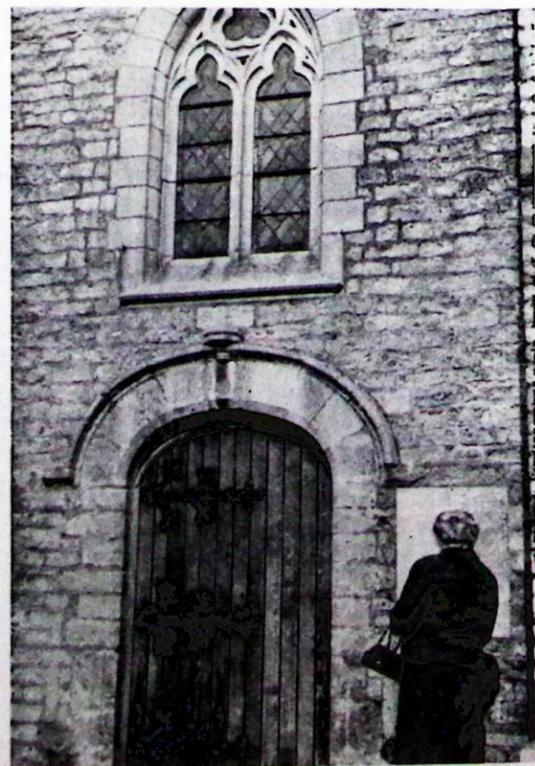
Cette tour précède le vaisseau sur lequel semblent greffées des chapelles latérales formant, dans leurs successions, les bas-côtés. Le pignon effilé de chacune de ces chapelles est percé d'une fenêtre ou deux oculi en trèfle ou quatre-feuilles.

L'église de Rode-Saint-Brice, si l'on en croit une inscription, a été édiflée en 1655. Mais s'agit-il bien de l'année de la construction? N'est-ce pas, plutôt, celle d'une addition, d'une restauration ou d'une reconstruction partielle? Quoi qu'il en soit,



La vieille petite église de Rode-Saint-Brice... aux toitures plutôt compliquées.

L'entrée du sanctuaire.
Photos : Michel Delmelle.



l'édifice paraît bien avoir été bâti par étapes, agrandi ou complété selon les nécessités du culte ou les possibilités pécuniaires. En 1908, le chœur a été reculé par l'adjonction d'une construction nouvelle, prolongeant la nef mais ne s'élevant pas à la même hauteur que cette dernière. Mieux que d'autres hypothèses, celle des constructions additives et complémentaires permet d'expliquer le mouvement, tout en brisures et saillies, des toitures.

Autour, cerclé d'un mur, le cimetière — établi en remblai — érige ses croix de pierre bleue. On y enterre toujours. On y découvre, derrière le chœur, le mausolée armorié de la famille Stuckens.

Voilà en ce qui concerne l'extérieur. L'intérieur, quant à lui, offre bien plus d'intérêt que celui de l'église de Notre-Dame de Beigem. Ce qui frappe, au premier abord, c'est l'exigüité de l'espace. Du dehors, le sanctuaire donne l'impression d'être assez spacieux, assez vaste. Il n'en n'est rien.

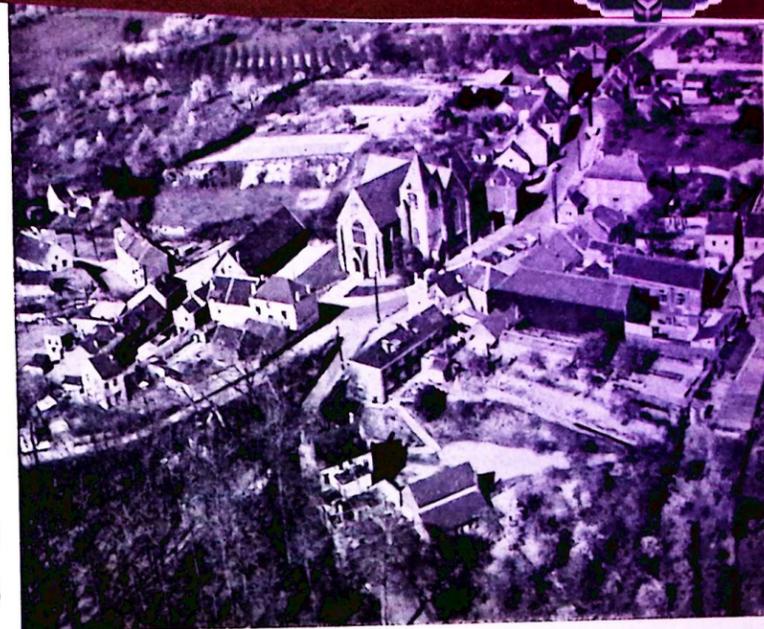
Cet intérieur étriqué, où la clarté est arrêtée par des colonnes et un jubé en avancée, contient un mobilier digne d'attention : boiseries à motifs sculptés, lambris à médaillons, banc de communion, stalles en chêne... Tout serait à détailler. Mais ne convient-il pas de laisser, au lecteur, le plaisir de la découverte?

Il y a beaucoup de joyaux ignorés ou méconnus dans les églises paysannes du Brabant. Même lorsque celles-ci ont été appauvries par les événements, on y découvre quelque chose d'infiniment précieux, le calme, le silence, la sérénité. Des générations de paysans sont venus y prier et y chercher une réponse à leurs questions, y retremper leur courage et y dialoguer avec l'invisible.

Joseph DELMELLE.

BEERSEL et son Château

vus en 1928
et 1958



UNE promenade que nous nous plaisons souvent à refaire — surtout au printemps — est celle qui nous mène à Beersel par un chemin qui n'est pas inconnu des réels « pédestriens », race devenue particulièrement rare à notre époque (1).

Différents moyens de communication permettent actuellement d'atteindre Droogenbos dont l'église

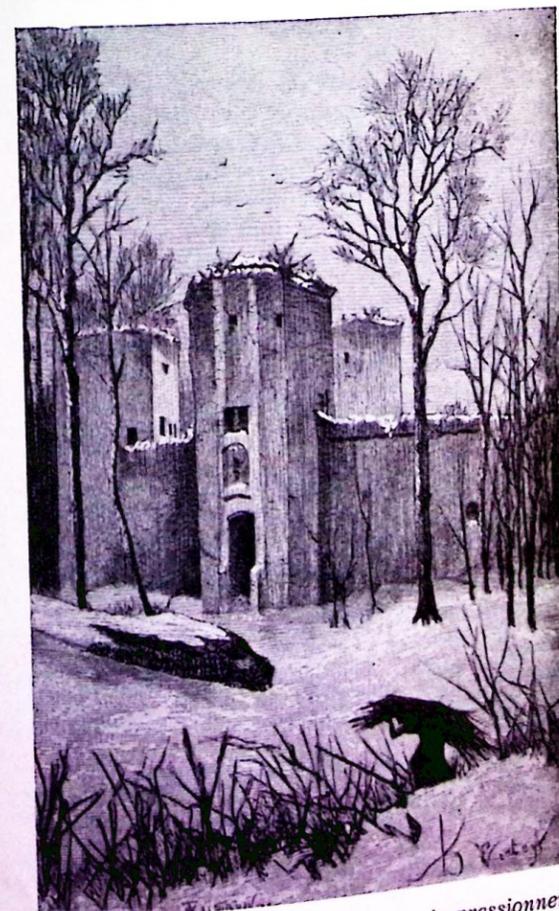
gothique, à tour carrée et massive, est accolée à une vieille et grande bâtisse à pignon crénelé, reste d'un ancien château seigneurial. Louis Thévenet — notre Utrillo belge — en a fait une toile aussi émouvante que remarquable et que nous avons pu admirer plus d'une fois chez feu notre ami René Lyr.

A quelques pas de là, dépassant l'ancienne propriété Calemeyn, nous nous engageons à droite dans la rue Marie Collart (autre peintre brabançon de grande valeur) et apercevons vers notre gauche, sur une éminence le village de Beersel et un regard plus à gauche encore nous fait découvrir le clocher typique de Linkebeek. Un peu plus loin, nous descendrons à droite, la Bemptstraat qui parmi de beaux vergers nous ramène derrière le domaine Calemeyn au travers duquel s'esquive la Senne. Nous suivrons cette dernière vers la gauche à travers l'émeraude des pâtures rehaussées par de prestigieuses rangées de peupliers ou de têtes de saules touffues. C'est alors qu'à notre gauche apparaît, en toute sa beauté, au sommet de la crête, le village de Beersel semblant commander la région, tandis qu'à notre droite, les gracieux et charmants méandres d'une Senne non polluée encore, nous accompagne. Telle une couleuvre, elle se contorsionne en circonvolutions argentées qui nous font songer aux paysages familiers de la Moselle luxembourgeoise.

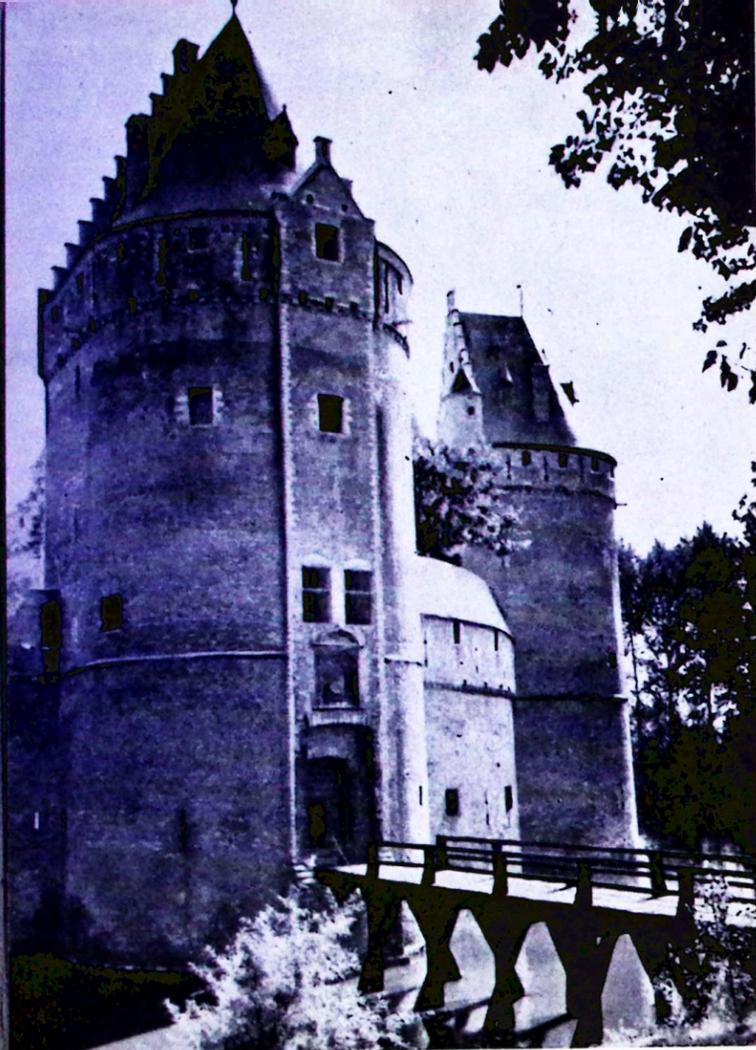
Dans un calme serein, nous poursuivons notre balade, et devons cependant abandonner le sentier lorsque nous nous trouverons en vue des ruines imposantes du Château de Beersel dont le donjon est flanqué d'épaisses tours d'angles.

Ce coin du Brabant qui ne manque certes pas d'intérêt et dont les « Spectacles » ont porté la réputation bien au-delà de notre Province est devenu un but touristique. Son manoir, magnifiquement restauré depuis peu se reflète à nouveau dans l'eau de ses fossés.

Tout enfant, il nous arrivait de pousser nos randonnées jusqu'à l'ombre de ces vestiges délabrés de



Ces murs sombres avaient de quoi impressionner...



Le manoir restauré.

la féodalité. Ces murs sombres aux lézardes profondes dont la végétation prenait possession en pas mal d'endroits, nous impressionnaient sérieusement. Mon Dieu ! qu'ils étaient sinistres ! Ce qui faisait naître en nous cette poltronnerie campagnarde, entretenue par toutes espèces de légendes dont l'imagination populaire était aussi féconde que friande : antre de sorcière qui y élevait des chauves-souris de la taille d'un chat, des hiboux et autres oiseaux prenant des allures de génies du mal, des crapauds lançant des fontaines de venin brun, etc... Certains y avaient même vu la langue de feu d'un dragon !...

Chaque fois qu'il nous arrivait de passer près de ces lieux lugubres, ce fut non sans quelque appréhension et c'est en accélérant nos pas et en élargissant nos enjambées que nous nous en éloignâmes.

Par tous les moyens, nos parents essayèrent de nous faire rejeter ces balivernes et ce n'est qu'en grandissant, — nos études et nos lectures y aidant, — que nous nous intéressâmes à tout ce qui touchait de loin ou de près à ces vestiges du passé. Il nous arriva donc en 1928, d'installer une première fois, notre cheval: devant ces ruines aussi originales que pittoresques, massives et sévères, en imposant encore malgré leur vétusté, dans un vallon de verts pâturages. Ça et là, de modestes bâtisses de ferme, des peu-

pliers et des chênes semblaient assurer la garde et protéger ces débris contre les outrages des temps.

Nous pensâmes à Laermans qui, par des sentiers tortueux et allongés, amenait, après un dur labeur, le paysan fourbu à son humble chaumière...

L'œuvre que nous en rapportâmes nous fut enlevée aussitôt par un amateur passionné. Nous la vîmes partir avec bien de regret.

Le nom de Beersel n'apparaît dans l'histoire qu'au XII^e siècle. Henri III de Witthem (2) un des seigneurs, y fit construire au XV^e siècle la belle église du village, campée au haut d'un escarpement dominant la contrée environnante d'où l'on jouit d'un remarquable panorama sur la vallée de la Senne (3).

Au commencement du XVIII^e siècle le château appartenait à la famille d'Arenberg.

« Vers 1745, elle ((la famille d'Arenberg) en » abandonna la jouissance à un capitaine, Vellemans » qui se chargea, moyennant 200 florins par an, de » l'entretenir et de fournir les légumes à l'hôtel du » duc, à Bruxelles. Un prêtre, nommé Christophe- » François Blanchet, y a longtemps séjourné; nommé, » le 12 août 1755, à bénéficier de la chapellenie » Ste-Anne, il habitait encore le château en 1787. Sa » vieille servante passait pour sorcière et plus d'une » fois, les paysans, entendant battre les volets d'une » fenêtre mal fermée, ont cru assister au départ de » cette femme pour le Sabbat. En 1818, après que » l'on eût établi au château de Beersel une manu- » facture de toiles de coton dont l'existence ne fut » pas longue, on commença à le démolir, mais on » s'arrêta bientôt, soit que les travaux eussent paru » trop coûteux, soit que l'on se fût ému des récla- » mations du public. On n'en avait pas moins pré- » paré la ruine de l'édifice qui, faute de toits, fut » dorénavant mis à la merci des ouragans, des orages » et des pluies. » (4).

En 1958, trente ans plus tard — presque jour par jour — nous sommes retournés avec nos couleurs et nos pinceaux, à Beersel.

Entretemps, le manoir avait été restauré heureusement. Nous l'avons reproduit dans ses nouveaux habits.

Beersel y a gagné certainement en renom touristique et artistique même. Mais tout le mystère et quelque poésie tout de même en ont disparu.

C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

(1) Lors d'une promenade dans la verdoyante campagne : Wezembeek-Oppem, Sterrebeek, Stockel, que nous fîmes au cours d'une belle journée de juin, nous avons rencontré « un unique promeneur » qui devait appartenir à la même race que nous : Bipède allant à pied.

(2) De la famille des Witthem qui eurent leur demeure patricienne près de la place St-Jean — rue du Lombard actuelle — à Bruxelles, domaine disparu avec tant d'autres.

(3) Nous pensons que la beauté du site a incité notre dramaturge flamand Herman Teirlinck à s'y fixer.

(4) Wauters.

Du 28 novembre au 6 janvier

Foire aux Cadeaux

Kamps, Coenen, Kleykens, Menrotin, Roger, Chale, Ledel, Tisages, Louis, Foulards, Souply, Chaudoir, Docquier, Wierusz, Muller, Vanderghote, Poupées, Dambiermont, « Attica », Dery, Vaes, Emaux, Bois, Lavachery, Anneli, Fiabach, Dentelles, d'Oultremont, du Chastel, Cobbaert, Mennens, Van Cauwelaert, Still, Orlandini, Bartocci, Julien, Gravures, Porcelaines, Céramique, Paliot, Truyens, Wilchar, Laboye, Ducatteau, Nève, Minne, Laboye

MÉTIERS D'ART DU BRABANT - 6, RUE ST-JEAN

Le retable de Lombeek = Notre = Dame

MONUMENT national, joyau de l'art, sans rival dans les communes rurales de notre pays, l'église de Lombeek-Notre-Dame ne se découvre au regard que lorsqu'on en est proche.

Nichée dans un fond de verdure, elle émerveille l'amateur d'art qui surprend toutes à la fois les beau-

tés, nobles et simples, de son architecture, et qui accusent dans la construction de ce modeste temple un homme de talent et de goût.

Mais ce qui appelle à Lombeek tout admirateur des merveilles enfantées par le génie des maîtres de l'art, c'est un magnifique retable placé à l'autel du collatéral gauche (voir notre couverture).

Véritable chef-d'œuvre de la sculpture belge à la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e, c'est un travail qui révèle un ciseau d'une habileté vraiment déconcertante.

On épuiserait vainement les formules les plus enthousiastes, sans pouvoir décrire la profusion d'ornements dont il est couvert, leur élégance, le soin minutieux avec lequel le moindre d'entre eux est traité. « Les naïfs et charmants personnages qui animent ces tableaux sont en relief et se trouvent placés sur un plan incliné figurant la perspective. Les arbres, les maisons, l'herbe qui couvre le sol, tout enfin y est en haut relief d'un travail si délicat, qu'il semblerait que le souffle de la respiration va renverser cette fragile dentelle en bois de chêne. »

Le retable de Lombeek est une œuvre à ce point remarquable, qu'elle n'a pas été égalée.

Ses neuf compartiments représentent chacun une scène de la vie de la Vierge, patronne de la paroisse et du bourg, qui jamais n'a été écrite avec autant de poésie et d'amour.

Dans le haut, on voit l'Annonciation et la Visitation, où, avant la restauration qu'a subie le retable, il ne se trouvait plus de figures. Le milieu comprend le Mariage de la mère du Sauveur, l'Adoration des bergers et l'Adoration des mages, où quelques figures manquaient aussi. Sous l'Adoration des bergers, qui est la scène principale, l'artiste a placé deux vieillards assis, vêtus à l'antique et tenant chacun en main une banderolle.

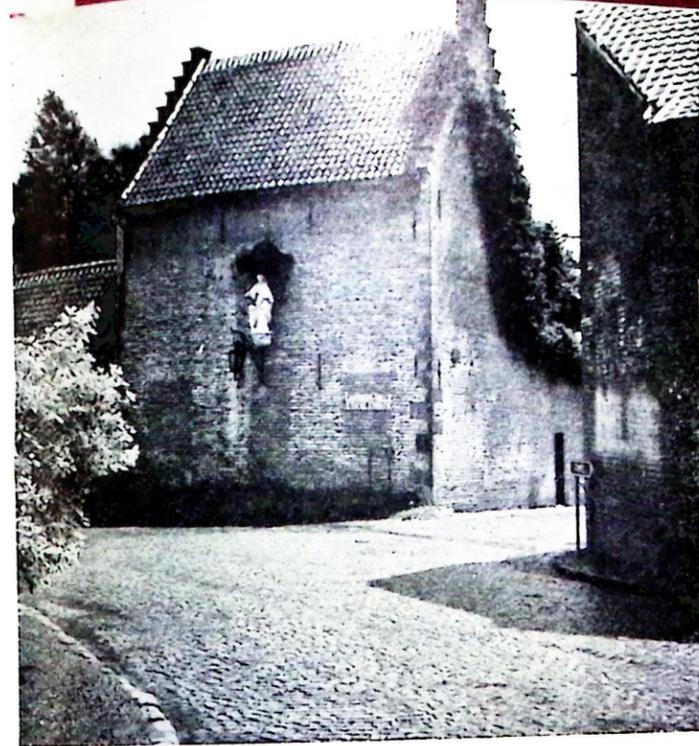
Quant à la partie inférieure, elle offre quatre scènes :

La Naissance de la Vierge, qui renferme des détails d'une naïveté et d'une vérité adorables;

La Présentation au temple, épisode remarquable surtout par la magnificence des détails architectoniques;

La Vierge à son lit de mort, ayant près d'elle des apôtres, et un païen foulé aux pieds, symbole du triomphe de l'Évangile sur les anciennes croyances;

Un détail du retable.
« La Nativité ».



Notre-Dames de Lombeek, au carrefour des routes de Gooik et de Pamel.

Et enfin ses Obsèques : sa dépouille mortelle est portée au tombeau par de saints personnages; saint Jean les précède en pleurant, et un malade essaye de toucher le drap funèbre; dans le fond, la Vierge apparaît entre Dieu le Père et Jésus-Christ.

Dans l'intervalle séparant chaque compartiment, des moulures d'une variété incroyable, ici des soubassements couverts de sculptures, là des balustrades flamboyantes, plus haut des pinacles dentelés, partout une richesse d'ornementation dont nous ne connaissons pas un second exemple, voilà les principales beautés de cet étonnant travail.

Pourquoi faut-il qu'on en soit encore à rechercher quel artiste éminent a doté notre pays de ce joyau ?

Ces glorieux ouvriers du Moyen Âge, qui achevaient dans une humble retraite des chefs-d'œuvre qu'ils auraient cru profaner en y inscrivant leurs noms, ne travaillaient pas pour recueillir des honneurs; ils ont obtenu la plus douce des récompenses le jour où ils ont vu leur œuvre terminée, et cela leur a suffi.

Peut-être pourrait-on attribuer le retable à Jean Van Lombeke, qui exécuta deux sceaux du duché de Brabant, celui de Marie de Bourgogne, en 1477, et celui de Maximilien d'Autriche et de Marie, en 1479.

D'après M. Henry Rousseau « peut-être pourrait-on en attribuer la paternité à Passier Borremans, fils de Jean, lequel exécuta, vers la même époque, le retable des saints Crépin et Crépinien, à Hérenthals, un retable dédié à saint Paul, pour le couvent de Saint-Pierre à Bruxelles, et plusieurs autres œuvres du même genre.

M. Jos. Destrée, le savant conservateur des Musées royaux ne se range pas à cet avis et, d'après lui, ces analogies permettent tout au plus d'affirmer que ce sont des œuvres émanant « d'un même centre » où « les traditions étaient tenaces ».

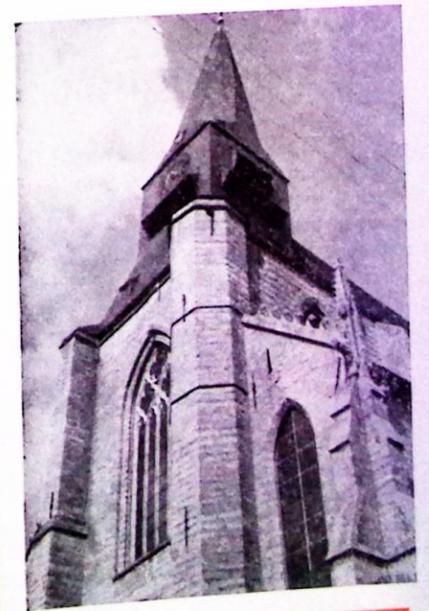
La tradition a conservé quelques détails, mais peu importants, sur l'œuvre dont nous venons de parler : Le sculpteur, dit-elle, était encouragé par la Vierge qui lui apparaissait fréquemment la nuit.

Pendant les troubles du XVI^e siècle, en 1580, le retable fut déposé à Lennick, dans une ferme où le feu prit un jour et ne respecta que la grange dans laquelle on l'avait caché. De là, les traces de fumée que l'on y apercevait, dans le haut.

Lorsqu'on enleva le retable pour le restaurer, on s'aperçut qu'il était double, c'est-à-dire que sa partie postérieure était formée par des volets qui se fermaient jadis et qui avaient été ornés de peintures dont la plus grande partie avait disparu, par suite du contact de la muraille. Un seul fragment subsistait encore; il représente, autant qu'on en a pu juger, l'Apparition de Jésus-Christ à sa mère après sa résurrection. Ce qu'il y a de curieux dans cette peinture, c'est qu'elle a été exécutée selon l'ancien système, au moyen de couleurs appliquées avec du blanc d'œuf. Il semblerait donc qu'on pourrait la faire dater du premier tiers du XV^e siècle car, postérieurement à cette époque, Roger Vanderweyden fit connaître à Bruxelles la peinture à l'huile, dont son maître, Jean Van Eyck, lui avait révélé le secret.

M. de V.

L'église en gothique primaire avec partie romane.



LA CÉRAMIQUE ET LE TISSAGE

Un éventail de possibilités ouvert aux jeunes qui entendent travailler dans un réel esprit de création artistique et de perfection technique

EN dehors de nos expositions itinérantes « Métiers d'Art en Brabant » et de l'ouverture récente de notre salle d'exposition rue Saint-Jean à Bruxelles, deux présentations d'ensemble ont mis en lumière, ces dernières années, le problème complexe de l'enseignement des métiers d'art.

Ce sont les expositions de l'Abbaye Saint-Pierre à Gand, qui réunissait, pendant l'été 1962, les anciennes élèves de Mme Overloop-Zimmer, professeur de tissage, tapis et tapisserie à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs à Bruxelles, et celle du château du Karreveld où, en mars 1963, s'épanouissait l'art merveilleux de Mary Dambiermont tout autour des céramiques créées à l'Académie de Dessin et des Arts Décoratifs de Molenbeek-Saint-Jean, par les élèves du cours de M. Robert Van Nérom.

La première idée de Robert Van Nérom

L'EXPOSITION du Karreveld fut, pour la commune de Molenbeek-Saint-Jean, une véritable opération de prestige : aux murs de briques rouges, les tapisseries de Mary Dambiermont, dont l'atelier est situé dans la commune, 13, rue du Lierre, et dont l'œuvre est appréciée bien au-delà de nos frontières nationales, et, sur des tables basses, les pièces chatoyantes de « l'équipe » de Robert Van Nérom.

C'est à ce peintre et décorateur que le cours de céramique a été confié en octobre 1947, date à laquelle, à l'initiative du directeur de l'Académie, M. Frans Depooter, lui-même artiste peintre, l'Administration communale de Molenbeek le créa.

Robert Van Nérom était alors professeur à l'Ecole des Métiers à caractère d'Art à Hornu et, en tant que céramiste, il avait participé aux expositions internationales de Paris en 1937 et de New York en 1939.

Nous ne voulons certes pas créer de particularisme : on peut en effet apprendre l'art de la céramique et celui du tissage ailleurs. Il nous a cependant paru intéressant de rendre visite à ces deux maîtres dans leur classe même. Pourquoi ? Parce que, très souvent, des jeunes viennent à nous, après avoir visité nos expositions, pour savoir comment on devient céramiste, ou tisseuse, ou émailleur... Tout ce qu'ils ont vu dans nos vitrines les ont tentés : certains ont simplement le coup de foudre.

Nous désirions dès lors cerner les problèmes de l'enseignement artisanal, non seulement à leur usage, mais aussi à l'intention de ceux et de celles qui sont attirés par l'un ou l'autre des métiers d'art si brillamment représentés en Brabant.

La céramique est, avec le tissage, l'un des deux grands volets de l'artisanat brabançon.

— J'ai débuté en 1935, m'explique-t-il avec la grande simplicité qui caractérise cet homme maigre à la chevelure poivre et sel. J'avais fait la Décoration à l'Académie de Bruxelles et l'architecte Marcel Schmitz, qui est mort voici peu, m'avait demandé une série de vitraux pour la Chapelle Royale qu'il réalisait à ce moment. Puis, deux années plus tard, ce fut l'exposition de Paris. L'art de la céramique, je l'avais appris dans la fabrique de M. Meyer à Wasmuel, où j'avais été envoyé en stage par Henry Vandevelde, lequel a été longtemps directeur de La Cambre et qui était, en 1937, commissaire du gouvernement belge pour les Arts Décoratifs à l'Exposition de Paris.

La première idée de Robert Van Nérom était de créer des modèles dans le sens de l'industrie. C'est petit à petit qu'il a bifurqué vers l'artisanat.

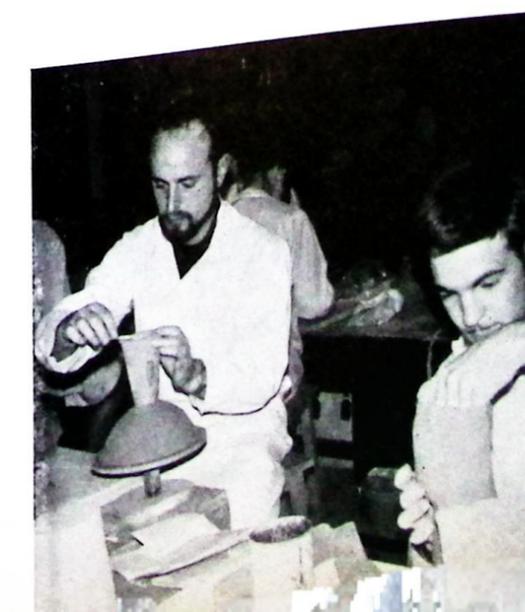
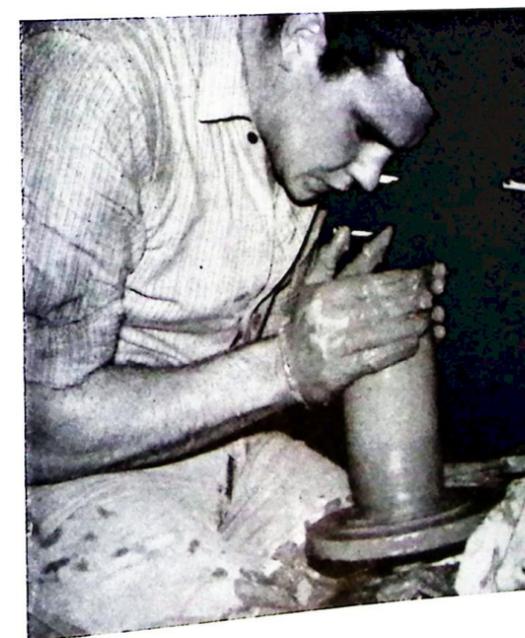
Et l'enseignement ?

— Je pratique, si l'on veut, deux formes d'enseignement. J'ai d'abord le cours de céramique de l'Ecole professionnelle Bischoffsheim. Là, les élèves sont toutes jeunes (elles ont entre 15 et 20 ans) et elles sont intégrées dans un ensemble de cours d'arts décoratifs. Elles sont donc formées dans le sens de la décoration en tous genres. La céramique, elle, vient s'incruster dans un roulement de cours, roulement qui fait que je vois moins mes élèves qu'ici.

« Ici » dans la bouche de Robert Van Nérom, c'est sa grande classe de l'Académie de Molenbeek, située dans l'aile droite du vaste bâtiment ancien du 2, rue Mommaerts.

— Ici, poursuit Robert Van Nérom, j'ai affaire à des élèves de toutes les formations culturelles et artistiques, de tous les âges et de tous les milieux. Il y a une institutrice froebelienne, un décorateur de stands publicitaires, des étudiants, mais aussi un pompier de Molenbeek. Certains sont venus ici sans aucune formation artistique, sans aucun bagage, ce qui est peut-être mieux, dans un sens, parce qu'ils arrivent sans idées préconçues et vierge de toute influence. J'aime cependant qu'ils soient « dégrossis », qu'ils aient une formation esthétique minimum.

L'atmosphère du cours de Robert Van Nérom est celle d'un atelier : elle est familiale. Chaque élève possède sa table, son « coin ». Il y a un grand tour et quantité de tournettes. Depuis 1950, l'atelier est équipé d'un grand four, et, plus récemment,



l'administration communale l'a doté d'un second, plus petit, pour les cuissons spéciales. Contre les murs, des armoires bourrées d'émaux et d'échantillonnages et des rayons chargés de pièces achevées, ou à l'état de biscuits et d'ébauches...

Pas de brutalités : de la psychologie

— Du fait que tous ces élèves sont de formation différente, m'explique Robert Van Nérom, ils s'affinent et s'affirment les uns par les autres. Oh ! bien sûr, j'en ai eu aussi qui passaient à travers tout sans rien voir. Dans ces cas-là, j'évite de tout casser, comme font certains. Moi, j'estime que si la pièce, ou la conception ou la décoration, est mauvaise, mieux vaut réagir avec doigté et diplomatie, plutôt que de donner d'emblée à l'élève une impression d'infériorité. Je reconnais qu'il est difficile d'extirper ce qui est mauvais. Il m'est arrivé de n'y pas parvenir avec des réfractaires complets, imbus de leurs travaux.

Les élèves apprennent ici à traiter les terres différentes, en commençant par la terre ordinaire de potier qu'il est plus aisé de manipuler; puis ils passent aux terres « chamottées », c'est-à-dire aux terres ordinaires auxquelles on a ajouté de la terre cuite réduite en poudre. Au bout des quatre années de cours, ils ont une notion pratique de tout ce qu'on peut réaliser en céramique.

— Je ne leur impose pas de sujets qu'ils ne désirent pas traiter. Au début, ils apprennent à faire des croquis, des pièces simples,

telles que des bols, de manière à leur inculquer le sens de la forme, à leur faire sentir directement l'importance du profil. J'apporte des livres sur la céramique chinoise, coréenne, précolombienne. Je les conduis parfois au Cinquantenaire, pour voir, dans les vitrines du Musée, les pièces antiques. Ils vont à des expositions, qui les inspirent beaucoup plus et plus utilement que les départements spécialisés des magasins à rayons multiples. Mieux vaut aller à la source que de prendre exemple sur des ressucées. Mais, de toute façon, toutes les recherches leur sont ouvertes.

Loisirs intéressants et heureux

La création de ce cours en 1947 posait une inconnue : y aurait-il des élèves ? En fait, il a « pris » plus vite que prévu, pour parler comme Robert Van Nérom, si bien qu'il fallut rapidement lui consacrer une salle plus grande. Et c'est ici qu'ont fait leurs premiers pas dans cette discipline des artistes que les habitués de « Métiers d'Art en Brabant » connaissent bien et dont ils apprécient le métier : Pierre De Rouck, Yana Desaegeer, Francis Dufey, Gabrielle Hannaert-Bennezon...

— J'avais cherché une orientation parce que je ne savais pas ce que ces gens que je devrais former désireraient faire, poursuit le professeur. J'ai abandonné petit à petit ma façon de juger et de travailler en fonction de l'industrie, et ce au profit de la notion d'artisanat. Ici, le caractère d'atelier est visible. Un atelier où chacun a sa place. On peut arriver à la céramique par toutes sortes de chemins, par la peinture comme Yana Desaegeer, par le contact avec un autre céramiste — ce fut le cas de Pierre De Rouck, qui avait commencé à travailler avec Francis Dufey — ou pour avoir un dérivatif, comme Gabrielle Bennezon. Il y a cependant une exigence : celui qui veut apprendre la céramique doit prendre en considération avant tout les impératifs de formes...

« Chacun y a sa place »... C'est sans doute la conséquence des progrès réalisés dans tous les domai-

M^{me} Overloop fidèle au « climat »

DANS ce havre de paix, pourtant implanté au croisement de grandes artères, qui s'appelle « Abbaye de La Cambre », le cours de M^{me} Overloop-Zimmer et de M. Reynaert occupe un étage dans un des bâtiments non transformés de la Cartographie militaire — un vaste atelier très clair, d'où l'on a vue sur les jardins pleins de charme et de pittoresque, avec de vieux poêles et une dizaine de métiers...

— L'enseignement de La Cambre a surtout une tendance artistique, à laquelle vient s'ajouter un côté

nes en matière de loisirs — des loisirs qu'il convient d'utiliser utilement et agréablement. La fréquentation d'une académie telle que celle-ci — et ce n'est pas la seule solution à ce problème — permet d'envisager des loisirs intéressants et heureux. Heureux parce que notre époque, qui accorde toutes ces heures de liberté, s'est trop peu préoccupée jusqu'à présent de leur utilisation raisonnable.

Mettre en évidence ce qui devrait crever les yeux

L'âge minimum d'admission est dix ans, sans limite maximum. Les cours sont mixtes, gratuits et ont lieu du premier lundi d'octobre à fin avril, cinq soirs par semaine. L'enseignement s'y fait dans les deux langues nationales. Outre la céramique, on peut s'y livrer aux joies du dessin, de la gravure, de la publicité, de la mode, de la décoration, de l'illustration, de la sculpture, de la mosaïque, de la conception de costumes et de décors de théâtre, de l'impression sur tissus, de l'esthétique industrielle, de l'architecture, du dessin industriel et mécanique, etc. En outre, on y dispense des cours spéciaux d'histoire de l'art, d'anatomie, de perspective, de projections orthogonales, de science de la peinture, d'arpentage, de tracé géométrique, etc. Un diplôme de fin d'études et une médaille du gouvernement peuvent être obtenus pour chacune des branches principales.

Voilà donc pour la céramique; répétons-le cependant : l'enseignement de Robert Van Nérom à Molenbeek est un exemple qui a été concrétisé par l'exposition du Karreveld, mais ce céramiste n'est pas le seul qui enseigne en Brabant et je songe notamment à Pierre Caille à La Cambre et à Jef Vaes à l'Académie de Tirlemont. Il en est de même pour le tissage, domaine qui n'appartient pas exclusivement à M^{me} Overloop, mais l'exposition de Gand est apparue comme une sorte de point d'orgue à son enseignement. Il faut ainsi parfois mettre bien en évidence ce qui, normalement, devrait crever les yeux...

d'Henry Vandeveld

technique que nous voulons très solide aussi, m'explique M^{me} Overloop d'une voix toute en douceur. Ce qui nous différencie des écoles professionnelles où la technique domine. Nous voulons créer un climat sans jamais imposer un style, une atmosphère qu'à l'extérieur, on appelle « l'esprit de La Cambre ». Si, par exemple, un abstrait total comme Jo Delahaut peut succéder, au cours de peinture monumentale,

à un surréaliste aussi net que Paul Delvaux, il n'en reste pas moins que l'ensemble des professeurs a la même aspiration et la même compréhension des problèmes artistiques.

M. Reynaert est spécialement chargé de la partie tissage dans le cadre des techniques nouvelles, tandis que M^{me} Overloop s'attache plus à la création de tapis et de tapisserie. Lorsqu'ils s'inscrivent à ce cours, les candidats sont interrogés sur les éléments de base : ils sont en effet sensés connaître la terminologie et la technique générale des arts textiles et avoir des notions suffisantes de dessin linéaire et d'après nature. Ils doivent en outre exécuter trois échantillons de tissus en deux couleurs ou bien un fragment de tapisserie. Ils doivent être âgés de dix-sept ans accomplis, ce qui est valable pour tous les grands chapitres de cette section des Arts Décoratifs, qui comprend, outre ce cours de tissage, tapis et tapisserie qui nous intéresse plus spécialement aujourd'hui, des cours « mobilier et agencement », « technique du théâtre-décors et costumes », « peinture monumentale », « vitrail », « sculpture monumentale », « céramique », métal et émaux », « sérigraphie », « gravure et illustration du livre », « typographie », « reliure et dorure », « publicité et étalage », « photographie » et « costume de théâtre et création de mode ».

Surtout pas le genre « ouvrage de dames » !

— Pour ma part, poursuit M^{me} Overloop, j'essaie d'ouvrir les yeux de mes élèves, de leur apprendre à voir plutôt que de leur imposer mes vues. Beaucoup sont très peu formés. Certains n'ont même aucune formation artistique et possèdent des degrés différents de réceptivité à la théorie. Ils sont issus de toutes les classes de la société. Nous avons des natures frustes qui se forment étonnement, qui s'épanouissent. Les résultats ne sont pas moins bons, selon que les élèves proviennent d'un milieu simple ou d'un milieu huppé. On pourrait tout au plus remarquer que les « modestes » sont plus travailleurs que les « mondains ». De toute façon, nous luttons contre l'amateurisme. L'ouvrage de dames n'a rien à voir chez nous !

Parmi les noms qui nous sont familiers à « Métiers d'art en Brabant », citons : Colette Baugniet, Nelly Coenen, Jeanine Coppens, Marie-Thérèse Courtois, Claudine Ropsy... Elles sont toutes passées par ce cours de tissage, tapis et tapisserie et ont été marquées par l'une des deux tendances qui le caractérisent : soit par la tendance purement artisanale, soit par la notion de création industrielle.

— Le tapis reste purement artisanal, de toute façon, précise M^{me} Overloop. En ce qui concerne la tapisserie, nous désirons former des cartonniers qui soient aussi les exécutants de leurs cartons et qui connaissent donc tout de A à Z. Arriver à ce résultat pré-

sente des difficultés. Faute de temps et de personnel, il n'est guère possible de réaliser des pièces importantes, alors que nous tenons à respecter le caractère monumental de cet art. Ajoutez à cette préoccupation que les cours de culture générale occupent la moitié du temps alors qu'il faut six semaines pour qu'un élève encore tâtonnant exécute un mètre carré de tapisserie ! Il convient donc de leur faire réaliser des morceaux de tapisseries et non pas des petites pièces, de manière à préserver cet esprit monumental. De plus, il n'est pas aisé de gagner sa vie dans cette branche. Et là se pose un véritable cas de conscience pour le professeur, car il faut vraiment avoir le feu sacré pour persévérer dans cette voie de l'artisanat.

L'échantillonnage pour l'industrie : l'avenir

Elle-même ancienne élève de La Cambre, M^{me} Overloop y a succédé à Elisabeth De Saedeleer. Elle avait suivi les cours de publicité, de mobilier et de tissage du temps du grand architecte Henry Vandeveld, dont les vues en matière d'esthétique industrielle étaient prophétiques. Elle espère développer encore cette tendance, tout en reconnaissant que l'on n'est pas encore très loin dans les rapports entre industriels et créateurs belges. Elle espère pouvoir prochainement consacrer plus de temps à l'exécution proprement dite. En outre, sous peu, son cours va être mieux outillé pour l'échantillonnage industriel.

— D'un point de vue purement technique, poursuit M^{me} Overloop, la tapisserie et le tapis ne recèlent pas de grands secrets. Il y a avant tout la pratique. Pour le tissage, au contraire, la partie théorique et technique est beaucoup plus importante et plus compliquée. Les élèves doivent en effet connaître les techniques modernes mais savoir aussi comment se fabriquer un tissu de style. C'est là tout un domaine que nous devons leur ouvrir en leur inculquant une série de notions indispensables. C'est surtout dans ce secteur du tissage que le cours se scinde : d'un côté, l'aspect artisanal, où l'on cherche à faire la pièce unique originale dont les points ne peuvent être imités mécaniquement; de l'autre, l'échantillonnage pour l'industrie. Un secteur d'avenir, à mon avis, en raison de la démocratisation des prix. Nous allons, en effet, plus vers la tendance qui consiste à réaliser mécaniquement pour tous des pièces qui aient du cachet, que vers le grand luxe réservé à quelques-uns.

La Cambre orientée nettement vers l'abstrait

En guise de conclusion à notre entretien, M^{me} Overloop exprime un regret : — L'optique générale de La Cambre est orientée nettement vers l'abstrait et le très moderne. Nous

regrettons de ne pas voir plus de cartoniers ou candidats cartoniers abstraits.

Elle ajoute cependant :

— Si un élève veut faire du figuratif, nous ne l'en empêchons pas... à condition qu'il n'œuvre pas dans le mauvais goût.

Ces cours de tissage, de tapis et de tapisserie peuvent être suivis simultanément. Un élève peut, par conséquent obtenir le certificat de capacité à la fois pour les trois « spécialités » dans un délai de trois années. Au cours de celles-ci, les élèves visitent sous la conduite des professeurs des usines de textiles, des ateliers artisanaux et des expositions se rapportant à l'objet du cours. Ils suivent en outre des cours de dessin d'après nature, étudient l'harmonie des cou-

leurs et assistent aux conférences du séminaire de culture générale.

De la céramique au tissage : tout un éventail de possibilités ouvert aux jeunes qui entendent travailler dans un réel esprit de création artistique et de perfection technique. On n'apprend pas à conduire une voiture de courses avec un conducteur de chariot agricole. De même, en céramique et en tissage... Dans cette formation artistique, notons la ligne actuelle des nouveaux loisirs, les Académies des Beaux-Arts, les écoles professionnelles et une institution telle que La Cambre ont à jouer un rôle primordial et essentiel.

Robert GOFFAUX.

UN TRÈS GRAND ARTISTE ÉMAILLEUR DISPARAIT : KURT LEWY

Parmi la soixantaine d'artistes qui participent à nos expositions « Métiers d'Art en Brabant » et que j'ai rencontrés successivement pour les présenter aux lecteurs de « Brabant », la personnalité de Kurt Lewy est l'une de celles qui sont le plus profondément ancrées en moi. J'étais sorti de son atelier de Woluwe-Saint-Pierre vraiment impressionné par la sérénité de cet artiste peintre et créateur d'émaux, âgé de 65 ans, né à Essen, établi chez nous depuis 1935 et naturalisé Belge depuis 1951.

Son image m'est apparue étonnement claire lorsque j'ai appris que Kurt Lewy n'était plus. Il avait commencé en Allemagne une très brillante carrière artistique, que l'avènement d'Hitler brisa net. Après deux années passées aux Pays-Bas, Kurt Lewy repartit à zéro en Belgique. Hélas ! cette nouvelle carrière fut brisée, elle aussi, lorsque les nazis occupèrent notre pays. L'artiste et sa femme Lilli vécurent d'internement en internement...



Marqué à jamais par la souffrance, qu'il n'exhibait jamais, Kurt Lewy, ne demandant plus dès lors que la solitude, le recueillement et l'oubli, fait un véritable retour sur lui-même et trouve refuge dans l'abstraction.

« Je ne suis pas de ceux qui font de l'abstrait à la mode, m'avait-il confié (voir « Brabant » de mai 1962). J'ai pour le figuratif toute la compréhension nécessaire. Je trouve plus de liberté dans les formes abstraites que je peux créer moi-même. Tout devient plus clair, il n'y a pas d'autre langage possible. Mais, en ce qui me concerne, je n'obéis pas à la mode ».

L'artiste était partagé entre ce besoin de solitude et la maladie, conséquence de ses souffrances de la guerre. Il devait s'appuyer sur deux cannes pour marcher et se déplaçait donc difficilement. Cependant, c'est en voyage que la mort l'a surpris : il avait exposé avec succès à Londres et il était allé prendre quelque repos à Badweiler en Suisse. C'est dans cette localité que le mal l'a frappé : il est décédé peu après à Fribourg.

Kurt Lewy connaît à présent la véritable paix intérieure. Plus aucun indiscret professionnel ne viendra fracturer les portes secrètes de son moi : car c'est bien là l'impression que j'avais ressentie devant cet homme plein de noblesse, serein et méitatif, que je venais importuner de mes questions.

A nous qui connaissions bien Kurt Lewy et qui apprécions l'extrême qualité des émaux qu'il nous confiait pour « Métiers d'Art en Brabant », il reste un grand regret devant cette perte, cruelle pour une épouse attentive, irréparable pour notre artisanat.

R. G.

« LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique.

Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres 40 francs). C.C.P. 3857.76.

SOIRÉES DU TOURISME

24 octobre 1963.

Campagnes de Charles le Téméraire de 1465 à 1469

par le Colonel BRUSTEN,
chef du Service Historique de l'Armée.

MÊME s'il fut témoin oculaire, voire acteur des événements qu'il prétend consigner pour la postérité, l'historien, soucieux de serrer la réalité d'aussi près que possible, de faire « vrai », sans pour autant verser dans la subjectivité ou dans un sentimentalisme de circonstance, vous confessera sans ambages combien il est pénible, ardu, délicat de dépouiller les faits aussi anodins, aussi futiles soient-ils, de cette adhérence à la fois psychologique et passionnelle qui les gauchit et les corrompt. Mémoire défaillante, imagination débridée, parti-pris inconscient, rumeurs tendancieuses et persistantes, climat affectif, nationalisme sous-jacent, tentation de céder au goût du panache ou à l'esprit cocardier sont autant de traquenards, de chausse-trapes qui guettent le chroniqueur dans le lent et délicat cheminement vers le triomphe de la vérité.

Déjà en butte aux influences pernicieuses de facteurs tant intrinsèques qu'extrinsèques lorsqu'il se cantonne dans la relation d'événements contemporains, l'historien voit, se multiplier, au rythme d'une progression qu'on pourrait qualifier de géométrique, les difficultés, les embûches, au fur et à mesure

qu'il tente de remonter le cours des siècles, au fur et à mesure que l'époque ou le personnage qu'il entend recréer ou ressusciter se perdent dans les méandres d'un lointain passé. Sources confuses, incertaines, récits partiels ou incontrôlables où l'histoire se teinte de légende, où de simples faits d'armes prennent des allures dantesques, tout concourt à fausser l'optique du chercheur en enveloppant les êtres et les choses d'un halo aussi séduisant que pernicieux.

Pour mesurer à quels débordements frénétiques peut conduire l'imagination populaire dès l'instant où elle se drape des attributs de la tradition, il suffit d'évoquer, un instant, l'illustre et fascinante figure de Charles Quint. A l'instar de Berchem-Saint-Agathe où l'Empereur aurait été mêlé bien malgré lui, à une aventure qu'on croirait issue d'un précis de scatalogie ou encore de Woluwe-Saint-Lambert dont l'Hof van Brussel aurait servi de refuge galant au grand monarque, existe-t-il dans nos contrées, une ville, une bourgade voire une prosaïque enseigne de cabaret qui ne revendique tantôt avec candeur, tantôt avec suffisance, telle anecdote, telle historiette dont Charles Quint aurait été l'involontaire héros.

On conçoit que cette façon de « poétiser » l'histoire tout en se ménageant un succès facile ait tenté plus d'un historien avide de cueillir d'amples lauriers en s'annexant adroitement les faveurs d'une clientèle insensible aux subtilités de la dialectique. Aussi doit-on admirer sans détour l'exceptionnelle probité scientifique du colonel Brusten qui, s'interdisant, dès l'abord, toute compromission avec l'histoire, tenta, non sans succès, de dégager au travers les campagnes entreprises par Charles le Téméraire entre 1465 et 1469,



Sceau de
Charles le Hardi,

nom au sujet duquel, depuis peu de temps, nous avons accepté en Belgique le qualificatif de « Téméraire », qui a été importé de l'étranger. Il serait préférable, par tradition patriotique, de reprendre le nom de « Hardi », qu'ont utilisé la plupart de nos anciens historiens belges.

Charles le Téméraire.



un portrait du fameux guerrier aux antipodes de l'affabulation et de l'imagerie populaire.

En raison de la pauvreté, de la ténuité des sources monumentales, en raison aussi de la partialité qui entache la plupart des chroniques de l'époque — Commines, l'historiographe averti, auteur de précieux Mémoires sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII n'a-t-il pas galvaudé son indéniable talent de narrateur au gré de ses intérêts ? — le règne de celui qui, dès 1465 présida, avec des fortunes diverses, aux destinées bourguignonnes, semble tout entier, noyé dans une nébulosité propice aux interprétations les plus extravagantes comme aux supputations les plus audacieuses.

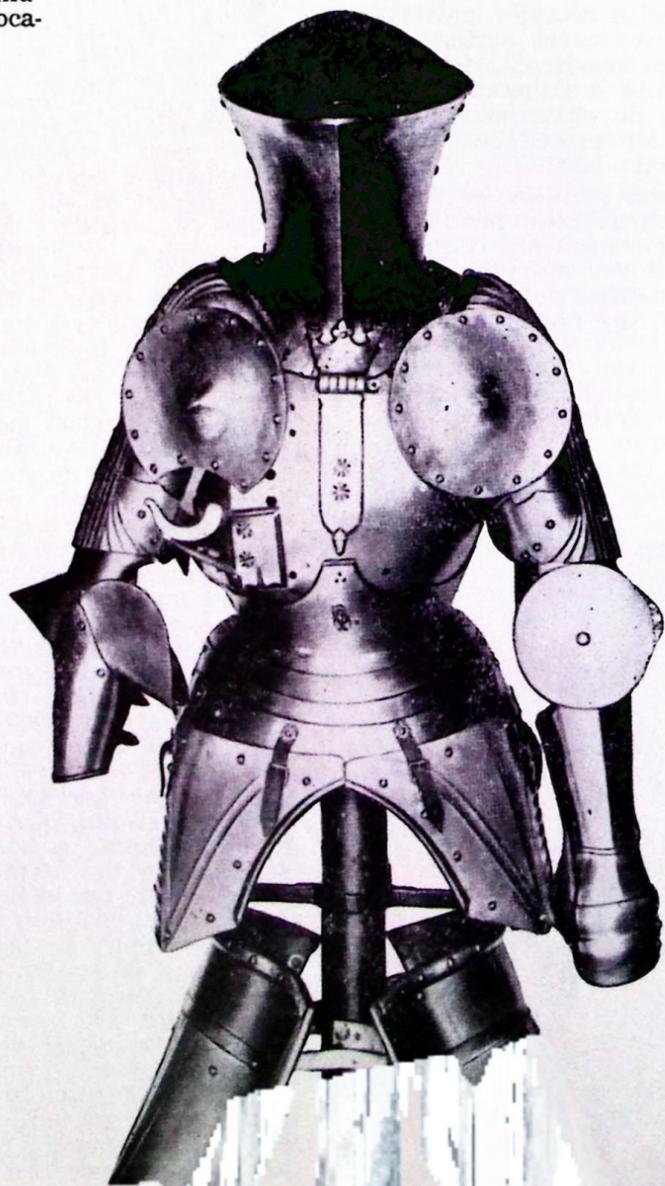
Mérite-t-il ce surnom de Téméraire dont nos contemporains l'ont affublé, ce Charles qui, de son vivant, était plus communément désigné sous le vocable de Hardi ou de Guerrier ? A en juger par l'intrépidité frisant la désinvolture avec laquelle il mena, tambour battant, les opérations qui devaient conduire à la victoire de Montlhéry (16 juillet 1465) qui prélude au traité de Conflans (5 octobre 1465) où Louis XI, momentanément ébranlé, reconnaissait avoir violé les clauses de la paix d'Arras et restituait à Charles les villes de la Somme, on serait tenté de répondre par l'affirmative. Ne vit-on pas, en la circonstance, ce grand guerrier foncer littéralement jusqu'au sud de Paris, laissant délibérément derrière lui un chaquet de villes non conquises ?

Mais bien plus qu'un militaire impavide, Charles le Téméraire nous apparaît tout au long de sa brève et féconde carrière qui devait s'achever, sur une note tragique, aux portes de Nancy, à l'aube même de l'an 1477, comme l'incarnation, ou plus congrûment, comme le prolongement de cet esprit chevaleresque qui balaya tout le Moyen Age, comme le champion des idées féodales face au progressisme de Louis XI, considéré unanimement comme le premier souverain vraiment moderne de l'Europe. Reniant les affinités



Un heaume de joute qui date du 3^e quart du XV^e siècle

Charles le Téméraire, qui fut, comme le dit Olivier de la Marche « moult somptueux tant à la guerre qu'à la paix » au point de se parer de joyaux pour le combat, a commandé, pendant son règne, de nombreuses armures destinées à être offertes à de grands seigneurs étrangers, pour les gagner à la politique bourguignonne.



Armure de joute attribuée en partie à Lorenz Colman et à Jacques Voys.

(Musée d'Armes et d'Armures, Porte de Hal, Bruxelles.)

ancestrales qui le rattachaient à la France, Charles le Téméraire, obnubilé par le dessein de ruiner coûte que coûte, la puissance menaçante de Louis XI, n'hésita pas à se proclamer l'ennemi héréditaire et irréductible de cette terre qui portait ombrage à ses ambitieux projets.

Douze années de luttes sans merci, d'intrigues de palais, d'alliances, marquées du sceau de l'opportunisme, devaient caractériser le règne de ce chef impétueux et volontaire et le véhiculer des bords de la Meuse à ceux du Rhin, des Alpes fribourgeoises au plateau lorrain. S'appuyant sur un choix éclectique de diapositives en couleurs en guise de toile de fond à son exposé, le confrencier s'attachait, avec infiniment de bonheur, à recréer, à la lumière des rares documents probants que nous ait laissés l'histoire, la période dite liégeoise qui s'échelonne de 1465 à 1469 et sur laquelle plane l'ombre mi-angélique, mi-machiavélique de Louis XI, ce diplomate aussi rusé qu'habile.

Se fiant à la parole du roi de France qui s'était engagé à mettre deux cents lances à la disposition des Liégeois et à les soutenir, incontinent, dès qu'ils envahiraient le Brabant, les troupes de la Principauté de Liège profitant de l'éloignement de Charles le Téméraire, harcelèrent les garnisons d'observation que le duc avait placées aux confins de la terre liégeoise. Mouvement impulsif qu'ils ne devaient pas tarder à regretter car au traité de Conflans Louis XI les abandonnait à la discrétion du duc de Bourgogne. Tout auréolé de son récent succès à Montlhéry, Charles se dirigea, par Mézières et Hankendover, vers la Principauté pour atteindre les portes de Saint-Trond où à la suite de négociations aussi confuses que précipitées, un traité fut signé, le 22 décembre 1465, consacrant le protectorat bourguignon sur les rives mosanes, traité dont furent exclus les Dinantais, coupables de lèse-majesté pour avoir publiquement qualifié le duc de bâtard. L'apogée des rigueurs hivernales et aussi le fait qu'à l'époque, l'armée bourguignonne était composée essentiellement de féodaux et de contingents communaux, normalement licenciés en fin d'année, empêchèrent le duc de laver cette flétrissure dans le feu et le sang.

Angoissant sursis auquel Charles mettrait un terme, le 18 août 1466, en se présentant, sous les murs de Dinant, confiant en la puissance terrifiante de son artillerie, réputée la plus meurtrière d'Europe. Ravagée par l'incendie, la ville capitula après sept jours de résistance héroïque. Galvanisé, peut-être, par ce succès foudroyant, Charles résolut de tourner ses forces contre les Liégeois qui, au mépris des accords intervenus, avaient prêté assistance aux Dinantais. A ce sujet, la chronique nous rapporte que le charroi bourguignon, en route vers la principauté de Liège, défila à Namur durant trois longues journées. On devine cette impressionnante théorie de lances, d'artilleurs, de piétons, de ravitailleurs, de bombardes tirées chacune par quelque vingt-quatre chevaux, de marchands de tout acabit, groupant peut-être quarante mille, voire cinquante mille hommes et l'on conçoit aisément, l'effet psychologique que cette chevauchée fantasmagorique devait produire sur les populations opprimées.

Toutefois, ce déploiement spectaculaire fit long feu. Mis en présence des troupes liégeoises, aux portes de Waremmes, Charles tergiversa, conscient sans doute de la désorganisation partielle de son armée en même temps qu'il était aux prises avec le problème que lui procurait l'acheminement irrégulier des colonnes de ravitaillement. De leur côté, les Liégeois, inquiets, pusillanimes ne saisirent pas leur chance et cherchèrent leur salut dans un replâtrage du

traité de paix qui avait toutes les allures d'une amende honorable.

Compromis transitoire, on s'en doute, car, en 1467, confiants dans l'appui de Louis XI qui se révélait une fois de plus diplomate aussi adroit que retors, les Liégeois galvanisés saccageaient Huy, déclenchant la riposte immédiate de Charles qui concentra ses troupes dans la région de Saint-Trond et le 29 octobre 1467, défit à Brustem les Liégeois qui ne durent leur salut qu'à la faveur de la nuit et d'un sol où foisonnaient vergers, ruisseaux, fossés, marécages qui constituaient autant d'obstacles de nature à entraver la progression des Bourguignons. Si ce deus ex machina évita aux Liégeois les affres de la débâcle d'abord, du carnage ensuite, il fut impuissant à les prémunir contre la sentence impitoyable du vainqueur qui extirpa de la vie publique tout ce qui pouvait rappeler de près ou de loin, l'ancienne constitution liégeoise.

Déguenillé, dépenaillé, on croyait le vaincu définitivement terrassé, lorsque l'année suivante, profitant de l'éloignement du Téméraire qui guerroyait à nouveau contre la France, le moribond liégeois redressa une dernière fois la tête. La cuisante humiliation infligée à Louis XI, retenu prisonnier à Péronne autant que la bassesse inqualifiable du monarque français sonnèrent le glas des dernières espérances liégeoises et en dépit d'un ultime et inutile holocauste, où suivant la tradition, furent anéantis six cents valeureux Franchimontois, Liège tomba le 30 octobre 1468. Puis ce furent sept semaines d'indescriptible horreur au cours desquelles la ville martyre fut méthodiquement pillée, systématiquement incendiée, impitoyablement rasée. Aveuglé par le succès, Charles au faite d'une gloire éphémère poursuivra, désormais, des rêves de domination qui devaient hâter sa perte et consommer sa déchéance, démontrant, à l'envi, combien une destinée peut être fragile si elle ne s'abreuve aux sources suprêmes de la sagesse.

Yves BOYEN.

Cotisations pour 1964: 80 F.

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 80 F ou de 130 F pour les deux éditions de la « Revue Brabant », au C.C.P. n° 3857.76 avant le 15 décembre prochain.

Nous attirons l'attention des lecteurs, désireux de souscrire un abonnement à notre revue, que celui-ci prend toujours cours au 1^{er} janvier.

Les numéros du dernier trimestre peuvent être obtenus à raison de 10 F le numéro.

MIDIS DU TOURISME

4 NOVEMBRE 1964.

« Kastelen in het Hageland »

par M. Evrard OP DE BEECK,
président du Willemsfonds,
Section d'Aarschot.

DEVANT l'accumulation des indices, des témoignages, des preuves, devant l'éloquence des chiffres, point n'est besoin d'être grand clerc, maître ès sociologie ou statisticien émérite pour admettre que nos châteaux, qu'ils cachent la modestie de leurs origines au creux d'épaisses frondaisons ou qu'ils clament la noblesse de leur lignée du haut de quelque promontoire rocheux, magnétisent les foules et drainent vers leurs murailles grises ou lumineuses comme vers leurs façades archaïques ou modernes, un public de plus en plus bigarré, de plus en plus hétérogène, de plus en plus vaste. Ce phénomène social à la fois inquiétant dans la mesure où il se développe en marge de toute discipline, de toute norme de conduite et exaltant en tant qu'il éveille chez l'individu un sentiment de légitime curiosité, répond, semble-t-il, plus à un état d'esprit, à une tendance psychologique collective qu'à un mouvement instinctif d'auto-défense, de libération physique face aux impératifs sans cesse plus envahissants, sans cesse plus assujettissants de notre société mécanisée et automatisée.

Si l'extraordinaire engouement — quelque trente mille visiteurs — que connut, en dépit de conditions atmosphériques déplorable, l'exposition « Rubens diplomate » organisée, en 1962, au château du Steen à Elewijn, si le succès de masse que connaissent présentement nos châteaux-musées peuvent, au même titre que la « popularité » grandissante des concerts donnés, chaque été, dans les manoirs brabançons, peuvent être attribués, partiellement, à cette impulsion qui pousse le citadin à fuir, coûte que coûte, l'atmosphère fiévreuse et empoisonnée de nos villes tentaculaires et à chercher, au sein de la nature, quelques moments d'oubli et d'abandon, il n'en de-

L'entrée du château Schoonhoven à Aarschot.

meure pas moins que cette évasion charnelle s'accompagne de plus en plus d'un éveil des consciences, d'une efflorescence intellectuelle, métamorphosant, peu à peu, le curiste du dimanche, jaloux du sain équilibre de son corps, en un chirurgien de l'esprit, avide de parfaire ses connaissances, soucieux d'affiner son sens du beau.

Qu'il s'érige en esthète pour doser le degré d'ordonnance de tel ensemble architectural, qu'il se découvre une vocation d'historien pour arracher aux murs leurs secrets les plus intimes ou qu'il s'improvise critique d'art pour qualifier telle ou telle œuvre, le touriste contemporain, bénéficiaire des bienfaits du relèvement généralisé du niveau de vie intellectuel, apparaît, essentiellement, comme un être dynamique, fureteur, inquiet même, et si ses pas le guident, volontiers, vers nos somptueuses demeures seigneuriales comme vers nos discrètes gentilhommières, c'est moins, sans doute, pour troubler l'intimité ambiante ou pour goûter, un instant, au fruit défendu que pour éprouver ou parfaire sa culture au contact direct et intime de ces éloquents témoins de l'art et de l'histoire que sont nos châteaux. Qu'importe, dès lors, que sous les voûtes gothiques de telle salle médiévale ou au pied de tel vénérable donjon, l'imagination vagabonde et recrée, au gré de sa fantaisie, les fastes oubliés, le rêve n'est-il pas aussi une forme de la réalité ?

Sous cette optique, le sujet qu'avait choisi M. Op de Beeck, le jeune, dynamique et talentueux président de la section d'Aarschot du Willemsfonds, pour honorer cette première conférence néerlandaise de notre cycle 1963-64, s'avéra d'emblée d'un brûlant intérêt doublé d'une authentique révélation dans la mesure même où il dévoila les charmes subtils d'une région méconnue entre toutes : le Hageland.

Pays des halliers, au sol tantôt raviné, tantôt s'élevant en ondulations souples et gracieuses, pays des bocages pleins d'ombre et de mystère, pays des vergers, le Hageland, cette contrée, que délimite le trapèze formé par les villes de Louvain - Aarschot - Diest et Tirlemont, fut et est encore un réceptacle prestigieux pour nos châteaux. Schoonhoven à Aarschot, Waanrode, Houwaart, Sint-Joris-Winge, Ter Heyden à Rotselaar, et Horst à Rhode-Saint-Pierre seront, au cours de notre impromptu de ce jour, comme autant de diamants scintillant de mille feux, sertis dans la nature pour guider nos pas et nous aider au contact de leur chaude et envoûtante intimité, à atteindre les frontières d'un merveilleux qui ne devrait rien à la magie ni aux sortilèges mais qui serait indissociable du quotidien.

Discrets, effacés, placides, les châteaux du Hage-



Le château de Cleerbeek à Houwaart.

ven a su garder des restes émouvants d'une grandeur qui remonte à la fin du XIV^e siècle et qui, pendant plus de cent ans fut l'apanage de la famille de Schoonhoven. Puis le flambeau fut repris par la maison d'Eynatten qui joua un rôle prééminent dans l'histoire de la ville d'Aarschot avant d'échoir, par héritage, aux van der Noot qui s'illustrèrent lors de la révolution brabançonne. Si son lustre parut quelque peu terni, sa flamme quelque peu vacillante durant le XIX^e et le début du XX^e siècle, le retour des d'Aarschot-Schoonhoven qui acquirent le castel, en 1937, semblait de nature à insuffler au domaine

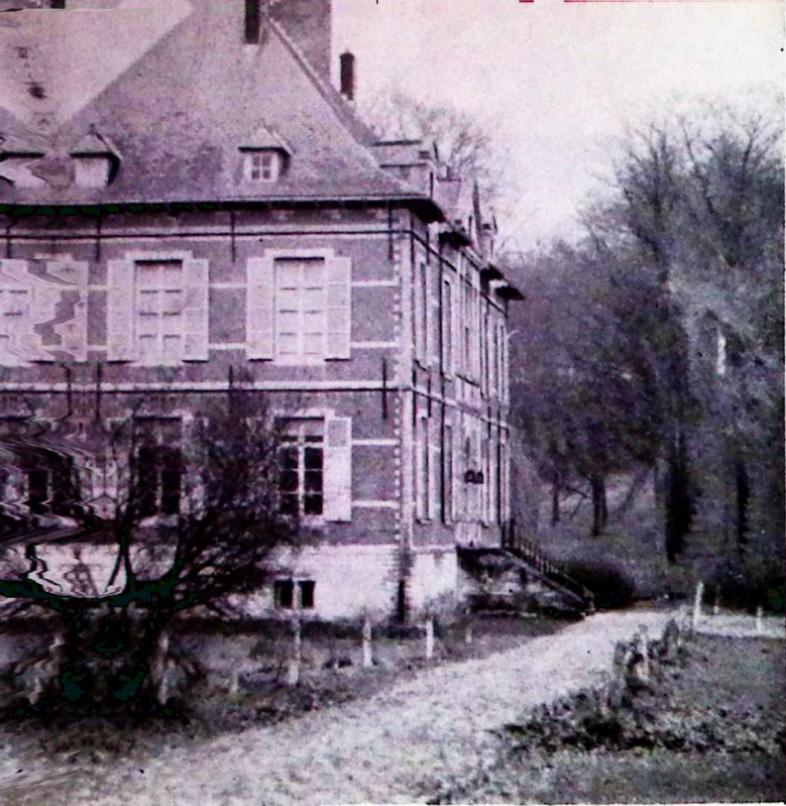
une vie nouvelle. Mais c'était compter sans les impondérables.

land, gagnés, sans doute, par la vétusté ambiante, ne laissent plus aujourd'hui, entrevoir que de loin en loin leur origine féodale et le rôle stratégique qu'ils jouèrent dans les temps reculés. Si Horst et Ter Heyden, miraculeusement échappés aux dévastations et aux calamités proclamées encore avec force leur ascendance médiévale, en revanche, les châteaux fortifiés de Rivieren, de Sint-Joris-Winge, de Waanrode, de Boutersem, de Wezemaal, de Bekkevoort ou de Holsbeek, qui tous, avec des fortunes diverses, eurent leur heure de célébrité, ont, à jamais été rayés de la carte du monde et seuls des estampes jaunies, des gravures oblitérées peuvent encore recréer, un instant l'illusion de leurs créneaux dentelés, de leurs tours massives, de leurs donjons altiers, de leurs dômes chargés de mystère et de mélancolie. Edulcorés, amenés, les survivants, attestent encore tant par leur nombre que par la noblesse de leurs origines que le Hageland, terre obscure presque ignorée, fut, par excellence sinon par essence, une terre d'accueil et d'adoption pour nos châteaux.

En dépit des déchirures, des meurtrissures et des affreux stigmates laissés par la dernière déflagration mondiale, Schoonho-



Le château de Geetbets et son éblouissant décor.
(Photo : de Sutter.)



Le château de Sint-Joris-Winge (Winghe-Saint-Georges), situé à 13 km de Louvain, est entouré d'un parc plein de fraîcheur.

Si Geetbets, et son éblouissant décor attestent avec un légitime orgueil que les châteaux du Hageland connurent aussi leur âge d'or, Cleerbeek, à Houwaart, se pose, pour sa part, en archétype de ces maisons de plaisance, qui, misant sur la discrète complicité d'une nature complaisante et généreuse, s'ingénient dans un tourbillon vertigineux de formes et de couleurs, à semer le trouble, prélude à toutes les ivresses. Unité dans la diversité, tel est le trait marquant de cette captivante demeure, remaniée plus qu'à son tour, et que somme effrontément une tour centrale qui n'est pas sans rappeler furieusement les clochers d'Aarschot et de Werchter. Quoi de plus naturel, dès lors, que tant de grâce si candidement déployée soit parvenue à écarter de cet eldorado en miniature, les pillages, sacs et autres calamités qui trop souvent servent de commun dénominateur à l'odyssée de nos châteaux et de nos abbayes.

Tandis que sur proposition de la Commission Royale des Monuments et des Sites, un arrêté royal, donné, à Bruxelles, en décembre 1962, classait le château de Sint-Joris-Winge (Winghe-Saint-Georges) en raison de son exceptionnelle valeur historique, le correspondant local d'un quotidien bruxellois animé, sans doute des meilleures intentions, mais souffrant peut-être soit de troubles visuels, soit d'impéritie chronique, proclamait sentencieusement « de ce qui fut l'ancien château, seuls subsistent encore les deux

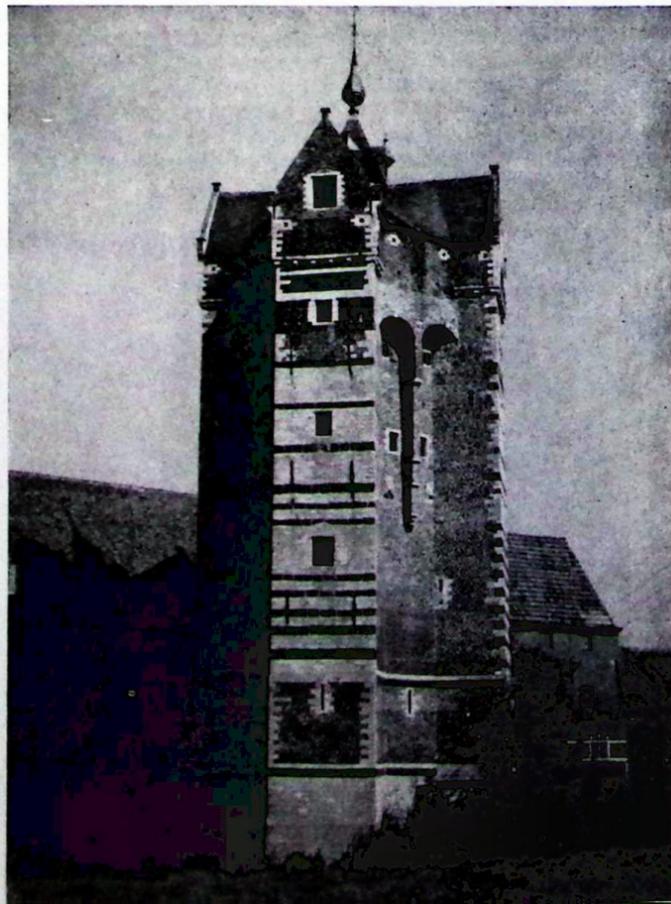
étangs ». Sans s'attarder, outre mesure, sur ces propos ahurissants qu'il convient, plutôt, sans y chercher malice, de mettre sur le compte d'une regrettable distraction ou d'un instinct casanier outrageusement hypertrophié, disons, de suite, que le « défunt » se porte bien et que son pedigree remonte bien aux années 1220.

Sous son aspect actuel, il doit dater, compte tenu de quelques adjonctions postérieures, de 1658 environ. Edifié dans le voisinage immédiat de l'ancien château, il est probable qu'il se soit appuyé partiellement sur les vestiges du château primitif ainsi l'étrange et troublante asymétrie qui semble avoir présidé à l'édification du manoir actuel trouverait une explication plausible sinon déterminante.

Avec Ter Heyden et Horst qui clôturent, en apothéose, ce festival de châteaux du Hageland, nous entrons de plain-pied dans ce Moyen Age si haut en couleurs avec ses joutes amicales, ses luttes

et portant la griffe des constructions propres au XVIII^e siècle.

Waanrode, patrie séculaire des d'Arschot-Schoonhoven abrite, aujourd'hui, un frais et riant manoir, pimpante gentilhommière dont le modernisme nuancé — sa construction remonte à peine au début de ce siècle — s'il ne manque pas d'une certaine grandeur, trahit, néanmoins, ses attaches contemporaines et, malgré son charme, sa vénusté, son indéniable présence et sa discrète dignité, il ne recueillerait, sans doute, qu'un succès de curiosité si son nom n'était associé à celui d'une des plus illustres familles brabançonnaises : les d'Arschot-Schoonhoven. De génération en génération, avec une constance admirable, si l'on excepte un bref effacement à la fin du siècle dernier, les comtes d'Arschot régirent le domaine de 1420 à nos jours avec une sagesse exemplaire que reflètent parfaitement les impressionnantes archives familiales. Bonheur tranquille, vécu à l'ombre d'un vieux castel dont le visage ne nous est connu que grâce à deux gravures de Van Moer (1845), conservées à la Bibliothèque Royale et dont la lente et pathétique agonie fut abrégée, au seuil de 1900, par la pioche aveugle des démolisseurs.



Le donjon « Ter Heyden » à Rotselaar.

Le donjon est la partie la plus ancienne du château de Horst à Rhode-St-Pierre. Le poste de vigie date d'une époque plus récente.

seigneuriales, ses mystères, ses légendes et surtout son panache. Indépendamment de l'impression de désolante beauté qui saisit, remue et étreint le visiteur, le site de Ter Heyden apparaît comme une transposition ou plutôt comme un intrusion dans notre monde moderne d'un mode de vie à jamais révolu gravitant autour de la lutte engagée par nos principautés contre les ambitions centralisatrices des rois. Avec ses trente mètres de haut, ses sept étages, ses briques incrustées de pierres de taille, son plan cruciforme et ses douves chargées d'inquiétude et de mélancolie qui semblent le couper de tout contact avec l'extérieur, le donjon solitaire de Ter Heyden, dont l'édification pourrait remonter au XII^e siècle, reste en dépit de ses rides, un des monuments les plus extraordinaires que nous ait légués la féodalité en même temps qu'un document d'une valeur incommensurable pour l'étude de notre architecture militaire. A Rhode-Saint-Pierre, enfin, face au superbe donjon de Horst, seul vestige de l'ancien château fort ravagé par un incendie de 1489, c'est tout un climat, toute une atmosphère lourde d'une poésie désuète qui nous enveloppe, un climat chargé d'une subtile nostalgie,



une porte ouverte vers l'évasion, vers ce merveilleux que le Hageland a su immuniser contre la lente mais impitoyable corrosion des ans.

Yves BOYEN.

En touristes avisés, préparez pendant l'hiver vos futures évasions printanières en vous procurant nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

FOLKLORE PROVENÇAL

La Danse de la Souche

VENCE la jolie, qui s'est édiflée sur un plateau dominant la mer Méditerranée et où resplendissaient, autrefois, les jardins des seigneurs de Villeneuve, consacre chaque année ses journées pascales à faire revivre son folklore. Le début des cérémonies se déroule le dimanche matin sur la place publique, à la sortie de la grand'messe. C'est de cela surtout que je parlerai, car c'est du vrai folklore pris sur le vif. Il se caractérise par un curieux mélange de paganisme et de christianisme. C'est la « Danse de la Souche » qui en est le point culminant. Les autres festivités ont lieu sur des tréteaux dressés sur la place du grand jardin, tout encadrée de platanes. Ici, il s'agit plutôt, à vrai dire d'une série de spectacles. Les groupes pittoresques portant le costume ancestral de leur région respective, sont venus de Cannes, de Nice, d'Arles et de Manosque. On dansera, on chantera pendant deux jours aux sons des fifres et des tambourins. Il y aura aussi une Cour d'amour, où, pour célébrer les charmes de la ravissante Vénus sacrée reine pour un an, des poètes régionaux rivaliseront de compliments. Hélas, il faut bien le dire, dans ce genre de lyrisme, on est loin d'avoir progressé depuis les troubadours. Les éloges rimés que doit agréer la reine toute souriante, dans la fraîcheur de ses dix-huit printemps sont farcis de banalités se traduisant en clichés. Une Cour d'amour reconstituée dans ce cadre unique n'aurait un caractère de relative authenticité, que si l'on y récitait, en langue d'oc, des chants datant de l'époque médiévale.

Mais la cérémonie qui se répète, chaque année, le dimanche de Pâques, à la sortie de la messe, est d'un intérêt folklorique qui dépasse de loin celui des autres ma-

A Vence, la chapelle du Rosaire a été décorée par Matisse.



Une jolie ambassadrice de Vence la Romaine.

nifestations, même celui de la messe du lundi qui se donne en plein air, où l'on prêche en provençal et où les groupes costumés viennent faire au prêtre, une offrande de fruits. Ces groupes se composent de garçons et de filles. Ces dernières portent une coiffe, une blouse blanche, un châle brodé, une large jupe rayée sous un tablier clair. Certaines ont un ample chapeau de paille attaché sur le dos. Les gars sont en costume de toile blanche avec ceinture rouge, ou encore en gilet, un large feutre sur la tête. Les groupes sont arrivés le dimanche en cortège à la cathédrale, en tirant des coups de feu qui ont ameuté la population de la petite ville. La journée est largement ensoleillée. Toutes les façades des cours, ruelles et impasses de la vieille cité se mettent à vibrer dans la clarté. Les familles qui n'ont pu avoir

accès à l'intérieur du temple, font au dehors du bruit à qui mieux mieux. Un camelot ingénieux a pourvu les enfants de cocottes en papier, dont ils tirent, en agitant un fil, des grincements imitant à s'y méprendre, les gloussements des volatiles. Bref, le décor est lumineux et sonore à souhait.

A la sortie de l'office, des jeunes filles dont l'une tient entre les mains, un sarment, sont suivies des prêtres et des enfants de chœur, portant un Crucifix, des cierges allumés et un encensoir. La foule les encercle. On dépose sur le sol, de la paille et des brindilles. Alors, une jeune fille choisie pour son agilité, danse seule au son de la musique. Elle s'accroupit et rebondit avec une souplesse de félin. Au fur et à mesure que l'air devient plus endiablé, ses bonds se font plus frénétiques. Lorsque la musique, enfin, fait trêve, l'officiant, qui avait regardé cette danse païenne venue du fond des âges, avec un air approbateur, s'approche des brindilles. Tandis qu'un enfant de chœur y répand de l'encens, le prêtre prononce en français quelques paroles incantatoires, par lesquelles il demande à Dieu, ressuscité ce jour-même, d'agréer les flammes qui vont monter vers lui. Un autre enfant de chœur abaisse son cierge allumé. Pailles et brindilles se mettent à flamber. Les musiciens qui jouent du fifre qu'ils tiennent de la main gauche, tandis qu'ils tambourinent de la droite, entament un air particulièrement fougueux. Cette fois, pendant que la porteuse de sarment multiplie les bonds et les entrechats autour du feu, les garçons et les filles font la ronde. On voit très bien ce qui a déterminé le rite chrétien à s'ajouter au païen. La danse de la souche, autour des flammes, affirme que par le feu, les sarments qui, l'hiver, semblent morts, se couvriront bientôt de feuilles et de grappes, tout comme le Dieu chrétien, en cette grande fête pascale, est sorti du tombeau pour proclamer le mythe de la résurrection et le triomphe de la vie éternelle sur la mort.

La cérémonie va se terminer. Tandis que le prêtre et ses assistants rentrent dans la cathédrale à laquelle mènent ruelles et pittoresques portillons, un coup de fusil assourdissant ponctue la fin du rite. Les groupes costumés se reforment et s'en vont, en cortège, fleurir non loin de là, le mémorial du grand Frédéric Mistral. En les suivant, pourquoi ai-je pensé à Binche ? Est-ce parce que Vence, comme la cité des Gilles, a gardé son air médiéval, du fait que

Une autre danse provençale, celle du Ruban.



Fièvre et sympathique allure de l'Arlésienne.

d'esprit chrétien un relief tout particulier ? Toujours est-il, que dans ma rêverie, à l'image de la jeune provençale brandissant un sarment autour du feu, s'ajoutait en surimpression celle des Gilles déchainés qui, le lendemain du célèbre cortège du Mardi gras, brûlent la paille qui a servi à bourrer leurs bosses et dansent autour des flammes en les frôlant avec une témérité telle qu'il semble que la folie se soit emparée d'eux.

Binche dans les brumes du nord, Vence en terrasse de la Méditerranée : deux sœurs qu'a marquées, malgré la distance, la même civilisation latine et dont les dialectes, le wallon picard et le provençal, s'ils ne disposent pas toujours des nuances expressives du gracieux parler de l'Ile-de-France, ont en revanche, une sonorité d'accent que celui-ci peut leur envier.

Armand BERNIER.



Noël : le Cougnou et le "Patacon"

LA Section du FOLKLORE NATIONAL aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, parc du Cinquantenaire, à Bruxelles, est trop peu connue (ouverte tous les jours pairs, à l'exception du vendredi).

Elle comporte six salles qui reconstituent avec fidélité, malice et savoir-faire : tantôt une pharmacie installée dans la première moitié du siècle dernier rue de la Montagne à Bruxelles, avec son mobilier, la balance en porcelaine décorée, une remarquable collection de pots en Delft bleu, des tonnelets, etc...; tantôt un délicieux « bazar » (provenant de la collection COMHAIRE, Liège) avec sa vitrine éclairée et mille objets savoureux; tantôt un vaste local, meublé à l'ancienne, dans l'ambiance vivante duquel se réunissent encore les Gildes de Saint-Sébastien de la Province de Brabant.

Dans cette Section du Folklore national on découvre une foule d'objets appartenant à un passé récent, encore très familier et bon enfant. — Point n'est ici de meubles marquetés portant l'estampille d'illustres maîtres-ébénistes; d'orfèvreries aux poinçons princiers. — Non. — De simples témoins de la vie pratique quotidienne. — Du charme, énormément de charme, et beaucoup d'enseignements sur la façon de vivre au XIX^e siècle et au début du nôtre. — C'est prodigieusement intéressant.

Revenons cependant à Noël, au cougnou et au « patacon ». — Parmi toutes ces choses du temps

Beaux spécimens de « patacons ».

(Photos : André Cas.)



passé, une collection a attiré plus spécialement ma curiosité. Elle est constituée par environ 500 « patacons », ou disques de *cougnous*, provenant en grande partie de Baudour. La plupart datant du XVIII^e siècle; certains étant antérieurs à celui-ci.

Un vieux Noël de France dit : « ... Sortant de son lit brillant, le soleil nouveau visite le monde... »

Rien n'est plus vrai. — La fête de la Nativité se place, en effet, à la période du solstice d'hiver, donc de l'allongement des jours par suite de la renaissance quotidienne du soleil. — Symboliquement on a assimilé la naissance de l'Enfant-Dieu à la renaissance de Phœbus, donc de la vie, Jésus étant considéré comme le Dieu de « lumière » et son influence comparée à celle du « soleil vainqueur de la nuit ».

Ancestralement, le peuple croyait au passage, à ce moment de l'année, de l'Enfant-divin apportant aux écoliers sages une COUQUE déterminée par de lointaines coutumes.

QU'EST-CE QUE LE PATACON ?

Le *cougnou*, en terre wallonne, c'est la COUQUE de Noël avec ou sans corinthes; c'est le pain mollet affectant la forme grossière d'un poupon emmaillotté dont d'aimables et anciens usages imposent l'offrande au temps de la Nativité.



Forme ancienne



Forme ancienne Cougnous



Forme moderne

Les deux premières gravures montrent la décoration adoptée par deux vieux boulangers namurois. Les dessins ont été tracés au couteau dans la pâte.

En d'autres régions du pays cette *couque* est aussi appelée : couniole, cougniole (Hainaut), coquille ou cotchile (Tournai), fiskeuman (Ath), brégolet (Landen et environs). A Cambrai, on dit quéniole ou cunile, du latin cunac (berceau) et cunalis (maillot). — En pays flamand on dit : toteman, kerskoeken, koekenbrand.

Au début du XX^e siècle, le caractère traditionnel, à Liège notamment, était déjà profondément altéré. — Cependant cette *couque* a conservé sa forme symbolique mais l'ornementation en a changé. — De nos jours, le *cougnou* est décoré d'un minuscule enfant en sucre rose; personne n'en ferait l'achat si d'aventure, le petit Jésus manquait... Jadis ce Jésus était en terre cuite et l'on s'en resservait chaque année à la même époque.

Mais, dans un passé plus lointain encore, la molle croûte dorée était ornée principalement de « patacons », généralement ronds, (ou médailles, ou disques, ou mascarons, ou printjes) en plâtre ou en terre à pipe représentant les choses les plus diverses enluminées à la main de couleurs naïves et frustes.

Parfois plusieurs « patacons » garnissaient les grands *cougnous*; les petits se contentant d'un seul exemplaire placé au centre. — La vogue de ces disques coloriés prit naissance en Flandre, puis fut adoptée par la Wallonie après avoir traversé le Brabant.

Les centres artisanaux de fabrication en Belgique étaient surtout : Baudour, Nimy, Louvain. — Le dernier atelier en activité — celui de Baudour (nous dit le savant folkloriste Albert MARINUS dans le « Folklore Brabançon », n° 111-112, déc. 1939/févr. 1940) — cessa de travailler peu après 1930. La préparation était compliquée et assez délicate. On préparait la terre à pipe en automne. Elle n'était moulée et cuite qu'en mai ou juin, puis colorée pour la Noël. Dans le temps, la *couque* elle-même était faite par

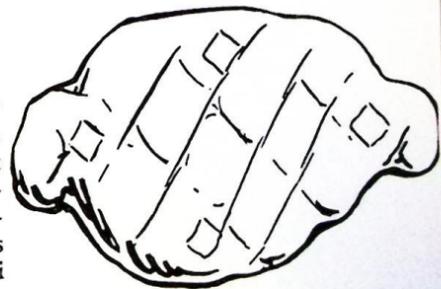
la ménagère et les *patacons* conservés d'une année à l'autre. Aujourd'hui les disques — si demande en est encore faite — viennent d'Allemagne et ne sont généralement plus que du plâtre comprimé. Cependant il existe encore actuellement, dans le Borinage (Quaregnon) quelques ateliers familiaux qui maintiennent la tradition.

La renaissance de cette coutume primesautière devrait s'imposer. A la Noël 1962 d'ailleurs (et cette année-ci encore), l'un des patrons-boulangers parmi les plus connus de Bruxelles exposait, en vitrine, des *cougnous* garnis — à nouveau — de jolis *patacons* en pierre colorée.

Le Musée de Folklore d'Anvers (2-6, Gildenkamersstraat) possède des moules de *patacons* ainsi qu'une importante collection de spécimens en bon état ayant décoré des : *voldaars*, *volaards*, *krollemans* ou *prentkoeken*.

Le charmant Musée de la Vie Wallonne, à Liège (136, rue Féronstrée) expose également des exemplaires à l'inspiration savoureuse. A Gand, le Musée d'Art populaire et de folklore de la Flandre Orientale — installée depuis peu dans les pittoresques locaux de l'Hospice Alijn (quai de la Grue) — conserve sous vitrine dans la « boulangerie » une collection de *patacons* anciens des plus plaisants.

Max ELSKAMP (poète et littérateur belge) collectionna ces jolis objets et s'attacha à les étudier. D'autres amateurs et folkloristes s'y intéressent. J'ai eu le privilège de voir chez M. et Mme Edmond Macoir, à Bruxelles, une belle collection composée d'une trentaine de spécimens aux couleurs archaïques. Aimablement il m'a été permis de les photographier.



(Marche)



(Nivelles)

« Cougnous » de Noël.

Geneviève-C. HEMELEERS.

Quatre ans déjà...

REGARDS SUR L'OPÉRATION MOULINS

DELENCHÉE au seuil de l'année 1960 par le Commissariat Général au Tourisme avec l'appui quasi inconditionnel de toutes les Fédérations touristiques provinciales auxquelles bon nombre de communes et différents organismes privés farouchement attachés à la préservation du visage traditionnel de notre pays, emboîtèrent résolument le pas, la campagne nationale en faveur de nos moulins menacés de disparition poursuivait, rappelons-le, un double objectif : d'abord, attirer l'attention du public sur l'immense détresse de nos moulins et provoquer au sein même de la population un choc psychologique susceptible d'engendrer un gigantesque mouvement d'opinion en faveur de ces témoins déshérités mais toujours éloquents d'une des plus belles pages de notre passé économique; inciter, ensuite, les touristes à découvrir les beautés naturelles ou artistiques que recèlent les régions abritant les moulins les plus caractéristiques.

Il n'est pas inutile d'évoquer, ici, une fois encore, les efforts généreux consentis par la Fédération tou-

ristique du Brabant en vue du triomphe de cette cause noble entre toutes. Contacts suivis avec la presse, la radio et la télévision, cycle de conférences, agrémentées de projections, à l'effet d'ouvrir les esprits au pathétique problème de la sauvegarde de nos moulins, rallyes organisés aux quatre coins de notre province, destinés à révéler aux participants la valeur architecturale et picturale de nos archaïques minoteries, offre de bons offices dans les dialogues qui s'amorçaient entre le Gouvernement provincial et les communes désireuses de participer d'une façon active à cette captivante campagne, conseils et encouragements prodigués aux propriétaires et exploitants de moulins, édition et diffusion, à un prix social, d'une étude inédite sur les moulins brabançons, existants et disparus, ouvrage fort de 328 pages, d'un format très commode, richement et fort judicieusement illustré et agrémenté d'une carte-repère, tout ce faisceau d'activités inlassablement poursuivies contribua à créer un « climat » de sympathie d'abord, d'intérêt ensuite, d'engouement enfin qui se concrétisa par le « sauvetage » spectaculaire de plusieurs moulins dont le sort paraissait irrémédiablement réglé.

Le bilan (dont tableau en annexe, nécessairement provisoire puisque la campagne continue) que nous sommes en mesure de dresser aujourd'hui, dépasse, de loin, les spéculations les plus optimistes, voire les plus téméraires. Sans pour autant verser dans un provincialisme étriqué et rétrograde, nous avons le sentiment qu'il n'existe aucune région du pays apte à produire, sur le plan de la matérialisation, un ensemble, aussi positif, aussi enthousiaste, aussi encourageant, aussi percutant que celui dont s'enorgueillit le Brabant au terme de quelque quarante mois d'efforts inlassables.

Parmi les réalisations les plus marquantes, épinglons :

- 1) *L'érection à Diest*, dans le courant de l'année 1960, d'un moulin en bois, à l'initiative et avec l'appui financier de la Province de Brabant. Il est constitué, en ordre principal, d'éléments de remploi empruntés à deux anciens moulins de

Le « Linde Molen » occupe une place privilégiée sur les remparts de Diest.

la région, celui d'Assent (originaire de Schaffen où il fut construit en 1742 et démonté en 1887 pour être réédifié à Assent où il resta en service jusqu'en 1953 et fut démonté en août 1959 en vue de son transfert à Diest) et celui de Kortenaeken (établi en cette localité depuis 1860).

Ce nouveau moulin, très décoratif, que les Diestoïens ont baptisé, avec une pointe de lyrisme, « Linde Molen » occupe une place privilégiée sur les remparts de la cité, à deux pas de la célèbre plage de la Lunette et du Stade communal.

Reposant sur des socles de pierre, coiffé d'une nouvelle toiture en ardoises et recouvert, à l'extérieur, de planchettes en pitchpin il est en parfait état et en mesure de triturer le grain à tout moment à l'aide de la seule force éolienne. Il fut inauguré, solennellement, le 25 juin 1961, en présence de M. de Néeff, Gouverneur de la Province, des édiles communaux et de nombreuses personnalités du monde politique et artistique.

Sa destination est essentiellement touristique et didactique. Il peut être visité, en principe, durant les week-ends de la haute saison.

- 2) *La restauration du « Keirekensmolen » de Pamel*, opérée au cours de l'année 1961 par un jeune couple de Bruxellois, Daniel et Claire Housiaux qui s'en étaient rendus acquéreurs en janvier 1961, l'arrachant, avec pour tout bagage un enthousiasme à en rendre et pour toute arme les moyens précaires du bord, à une déchéance qui semblait inéluctable.

Ce moulin en bois, attachant à plus d'un égard, du type pivotant, date de 1700 environ. Son histoire est assez mouvementée. Initialement construit aux confins de la Wallonie, à proximité de la frontière française. Démonté vers 1770, il fut réédifié, peu après, sur le territoire de Pamel, au lieu-dit Impegem. En 1884 un ouragan d'une violence exceptionnelle faillit compromettre sa carrière. Projeté violemment sur la chaussée voisine, il fut promptement redressé par le meunier et poursuivit, avec des fortunes diverses, ses activités jusqu'en août 1941, date que choisit l'exploitant de l'époque, Henri Van Nuffel, pour lui assigner comme nouveau séjour, le sommet de ce gracieux mamelon dénommé Keirekensberg (territoire de Pamel), emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. Vaincu à son tour par la concurrence impitoyable des minoteries à cylindres, il cessa tout travail dans le courant de 1954.

Branlant et sérieusement délabré, son sort paraissait scellé à l'aube de 1961, lorsque le ménage Housiaux le prit sous sa tutelle. Bel exemple d'idéalisme efficace qu'il est de notre devoir de mettre en exergue à une époque où matérialisme sordide et rentabilité à outrance tendent de plus en plus à présider, en maîtres absolus, aux destinées de notre société contemporaine.



Le moulin en briques à toiture mobile d'Opprebaix est en parfait état.

- 3) *Autre restauration à verser au crédit de l'initiative privée : celle du Moulin Gustot à Opprebaix.*

Ce moulin en briques à toiture mobile, dont la ligne générale rappelle celle du Moulin du Tiège à Nil-Saint-Martin, fut édifié en 1850 par les frères Xavier et Joseph Gustot qui l'exploitèrent jusqu'en 1907. Modernisé la même année, il fonctionna jusqu'en 1925 sous le contrôle de J. Loozeionna. Laissés, par la suite, sans entretien, les ailes, la toiture et le plancher se sont effondrés de sorte qu'à la veille de l'Opération Moulins seule la tour, fortement délabrée et menaçant ruine et quelques éléments décharnés de la charpente actionnant le toit mobile subsistaient encore.

Le moulin fut vendu dans le courant du second semestre de 1960 et, sous l'impulsion de son nouveau propriétaire, il fut entièrement et intelligemment restauré au cours des années 1961-62. Il est, présentement, en parfait état.

- 4) *Quatrième exemple de restauration intégrale à verser à l'actif de la campagne intensive en faveur de la préservation de nos moulins brabançons : le Moulin d'Argenteuil, à Ohain.*

Dernier moulin en bois à égayer les sites capricieux du Brabant wallon, ce vénérable ancêtre d'un type archaïsant, à plan carré, coiffé d'un toit



Voici le moulin de Tiège à Nil-Saint-Vincent. Un curieux casque sarrasin le coiffe.

que, comme une tentative révolutionnaire dans le domaine de l'architecture religieuse.

Désaffecté dès 1931, il survécut, néanmoins, à son altière compagne mais le spectacle qu'il offrait à l'aube de 1960 laissait craindre le pire. Charpente lépreuse, ailes brisées, toiture ravagée, tel était le sinistre aspect qu'il présentait aux usagers de la chaussée de La Hulpe à Mont-Saint-Jean.

Sans entretien, il aurait, vraisemblablement, succombé aux assauts impétueux des éléments déchaînés sans l'intervention « in extremis » d'un mécène au grand cœur qui prit l'auguste vétéran sous son égide tutélaire et qui n'eut de cesse qu'après lui avoir insufflé une seconde jeunesse.

Quatre spécialistes consacrèrent près d'une année de labeur pour assurer son transfert et sa réédification, toujours sur le territoire d'Ohain, mais cette fois sur les hauteurs de Ransbèche où sa pimpante et alerte silhouette domine toujours la végétation luxuriante de sa patrie d'adoption : Argenteuil.

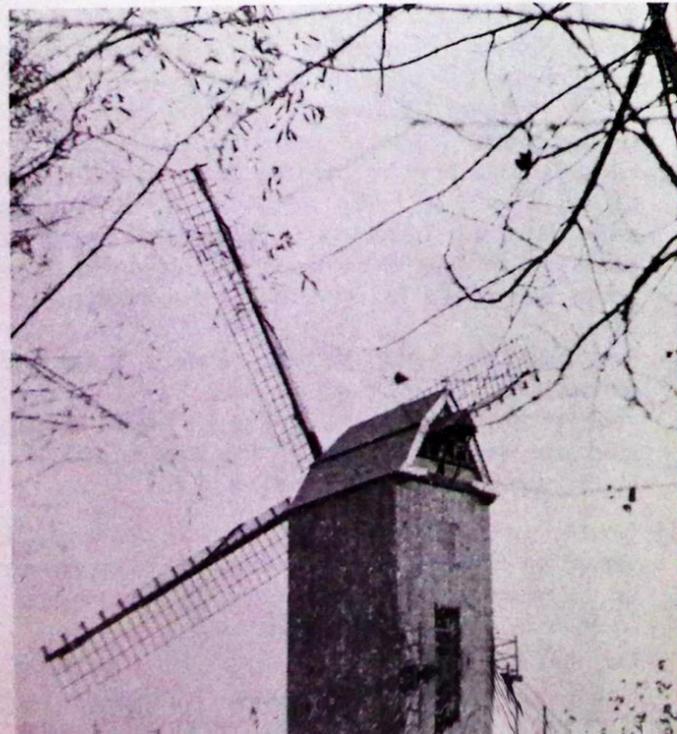
A l'intention des amateurs de la petite histoire, signalons que le nouveau moulin, dont il paraît superflu de souligner l'état impeccable, a tourné

à la Mansard, eut à l'exemple du Keirekensmolen de Pamel, une destinée de nomade. Initialement construit à Vollezele, aux confins du Payottenland, cette terre d'élection de nos valeureuses petites usines, il fut transféré, au cours du XIX^e siècle, à Ohain, non loin des superbes frondaisons du domaine d'Argenteuil où pendant quelque cinquante ans il opposa sa carcasse fragile et désuète à cette Eglise de Fer qui passait, à l'épo-

Le seul moulin à vent de l'agglomération bruxelloise se trouve à Woluwe-Saint-Lambert. Il est prêt à débiter de la vraie farine !

Le voici dans un cadre de verdure.

Un relief plein de vigueur.



pour la première fois le 11 novembre 1962 au cours d'une cérémonie toute empreinte d'une chaude intimité.

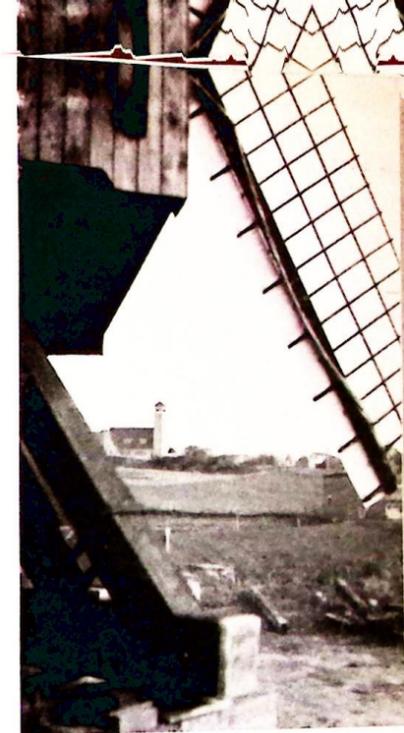
5) L'érection en 1962-63 à Woluwe-Saint-Lambert, en bordure de la promenade de la Woluwe, de cet autre moulin « migrateur », celui d'Arc-Ainières, don de Madame Vve Duthoit à la commune de Woluwe-Saint-Lambert (donation négociée avec bonheur par Albert Marinus et approuvée par le Conseil communal en septembre 1960), atteste hautement de la vitalité qui anime l'Opération Moulins en Brabant.

6) Enfin, à Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, ont commencé, en octobre dernier, les opérations de démontage des ailes et de la toiture du Moulin du Tiège, dans le cadre du programme de restauration de ce bâtiment. Cette construction, en briques de forme conique, à laquelle une « coiffure » originale, rappelant le casque sarrasin, confère un cachet indéniable, préside, avec bonheur, depuis quelque cent-trente années déjà, aux destinées géorgiques de la région.

* * *

Encore avons-nous volontairement passé sous silence les restaurations et aménagements partiels dont

Pour le situer bien, signalons que l'église qu'on aperçoit sous l'aile du moulin, est celle de l'Assomption, sise avenue Vandervelde.



bénéficièrent certains moulins brabançons au cours de ces quatre années exceptionnelles, tels ceux effectués, sous l'impulsion du propriétaire, à la majestueuse tour (23 m de haut) du Moulin de Lillois-Witterzée.

Actuellement, douze moulins à vent (huit en bois et quatre en briques) sont en bon ou parfait état de conservation. Leur distribution géographique est très judicieuse soit trois pour l'arrondissement de Hal-Vilvorde (Hekelgem - Pamel - Lombeek-Notre-Dame) quatre pour l'arrondissement de Louvain (Keerber-

TABLEAU COMPARATIF

Situation au 1 ^{er} janvier 1960	Situation au 1 ^{er} décembre 1963
1. Moulins en bon état ou légèrement dégradés :	1. Moulins en bon état ou légèrement dégradés :
Moulins en bois 5	Moulins en bois 8
Moulins en briques 3	Moulins en briques 4
Total 8	Total 12
2. Moulins en briques en bon état mais dépouillés de leurs ailes 2	2. Moulins en briques en bon état mais dépouillés de leurs ailes 3
3. Moulins en mauvais état ou en ruine :	3. Moulins en mauvais état ou en ruine :
Moulins en bois 5	Moulins en bois 3
Moulins en briques 7	Moulins en briques 5
Total 12	Total 8
4. Moulins transformés et affectés à divers usages :	4. Moulins affectés à divers usages :
Petite minoterie électrique 8	Situation similaire à celle de 1960.
Remise ou entrepôt 4	
Servant d'habitation 1	
Colombier 1	
Château d'eau 1	
Taverne-Restaurant 1	
Auberge de Jeunesse 1	
Total 24	Total 24
Total général (1, 2, 3, 4) : 46	Total général (1, 2, 3, 4) : 47

Bilan extrêmement réconfortant puisque le nombre de moulins ou d'anciens moulins est passé de 46 à 47 tandis que le total des moulins en bon état atteint, en décembre 1963, le chiffre de 12 contre 8 en janvier 1960 et que celui des moulins dégradés ou en ruine est ramené de 12 à 8.

Relevons encore qu'actuellement 3 moulins en briques (contre 2 en 1960) pourraient, moyennant simple adjonction d'ailes, reprendre leur physionomie d'antan.

gen - Langdorp - Schaffen et Diest) quatre pour l'arrondissement de Nivelles (Saintes - Ohain - Oppebais et Nil-Saint-Vincent) et un dans l'arrondissement de Bruxelles Capitale (Woluwe-Saint-Lambert) assurant de la sorte à travers le Brabant une solution de continuité dont peu d'exemples, pensons-nous, peuvent être trouvés ailleurs.

L'opération continue. L'année 1964 verra, peut-être, éclore d'autres projets : restauration du moulin à vent en briques sis à Hekelgem et dénommé « Nieuwe Molen » qui bénéficiera d'une mesure de classement, le 27-9-1943 (le projet de remise en état vient d'être introduit par les soins du Service technique des Bâtiments de la Province de Brabant) édification possible dans le cadre édénique du Domaine provincial d'Huizingen d'un moulin en bois (type pivotant) en provenance de Paal (Limbourg) sans omettre une réalisation que caresse, de longue date, la ville d'Aarschot, celui de la réédification intra muros du

moulin à vent de Gelrode et pour lequel, dès à présent, les autorités de la ville ont de beaux projets.

Sans doute ce déploiement prodigieux d'activités ne rendra jamais à nos moulins cette place prééminente qu'ils occupaient jadis, en tant qu'éléments positifs et dynamiques de notre activité économique. Telle n'a, d'ailleurs, jamais été l'ambition des promoteurs de ce généreux mouvement d'opinion en faveur de ces prestigieux témoins du passé. Ils visaient seulement à soustraire ces vénérables usines, expression d'un mode de vie à jamais révolu, à l'anéantissement en les incorporant, tant qu'elles palpitent encore, dans notre patrimoine national.

Cet objectif, les résultats enregistrés l'attestent péremptoirement, ils l'ont atteint pleinement. Historiens, folkloristes, éducateurs, artistes, amants de la nature et tous ceux qui croient encore à la magie du beau leur en sauront toujours gré.

SITUATION DES MOULINS A VENT BRABANÇONS VIS-A-VIS DE LA LOI DU 7 AOÛT 1931 SUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS ET DES SITES

Onze moulins à vent ont fait l'objet d'un arrêté de classement en raison de leur valeur artistique et historique. Ce sont :

- 1° Le Moulin de Diest dit « Linde Molen » (ex-moulin d'Assent), classé le 4-4-1944. En état impeccable.
- 2° Le Moulin de Gelrode, classé le 4-4-1944. Menace ruine.
- 3° Le Nieuwe Molen d'Hekelgem, classé le 27-9-1943. Partiellement en ruines.
- 4° Le Oude Molen d'Hekelgem, classé le 27-9-1943. En bon état.
- 5° Le Hei Molen de Keerbergen, classé le 19-4-1955. En très bon état.

- 6° Le Hei Molen de Langdorp, classé le 4-4-1944. En état convenable.
- 7° Le Moulin de Lombeek-Notre-Dame (Onze-Lieve-Vrouw-Lombeek), classé le 4-4-1944. En excellent état.
- 8° Le Heidemolen de Malderen, classé le 27-9-1943. Ce moulin, le plus ancien du Brabant, est dégradé, notamment à la suite des rigueurs de l'hiver 1962-63. Faute de soins, sa situation pourrait devenir alarmante.
- 9° Le Moulin de Tiège à Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, classé le 18-6-1946. En cours de restauration.
- 10° Le Moulin d'Hondzocht à Saintes, classé le 4-4-1944. En bon état.
- 11° Le Moulin de Woluwe-Saint-Lambert (ou Moulin Brûlé d'Arc-Ainières), classé le 9-4-1943. En parfait état.

Pour leur valeur historique et artistique

Par arrêté royal, sont classées, comme monument, en raison de leur valeur historique et artistique, conformément aux dispositions de l'article 1^{er} de la loi du 7 août 1931, les façades et toitures de toutes les constructions entourant la place des Martyrs, ainsi que le monument des Martyrs, situé sur la même place à Bruxelles.

* * *

Sont également classés, comme monument, en raison de leur valeur artistique, les immeubles dénommés « Maisons Horta », sis à Bruxelles, rue Américaine, nos 23 et 25.



SOPHIE

Le fourreau de mousseline porté sur un fond de jersey nylfrance, est ici terminé d'un rucher à l'encolure et de manches descendues au poignet. (Germaine et Jane.)

IL est normal, au bout de l'an, de faire le point, de rassembler les souvenirs, d'écarter les soucis, de se réunir entre parents et amis, pour fêter agréablement les joies passées, les bonheurs futurs, les espoirs à venir...

C'est cela, aussi, le but des réveillons.

Avant de découvrir une année neuve, avant de s'engager davantage, une halte s'impose. Et cette trêve de Noël permet à chacun de reprendre confiance, de sourire malgré les tracasseries, de se montrer compréhensif et généreux, plus attentif aux plaisirs passagers.

Non qu'il faille être frivole sans réserve. Coquette sans mesure. Insouciant aux problèmes journaliers.

Mais en fin d'année, au moment du bilan, il est logique de s'accorder quelques vacances... de retrouver sa joie de vivre et de s'amuser.

N'est-il pas vrai ?

Discrets ou brillants : VOS RÉVEILLONS

CARINE

Une harmonie bleue : le manteau de lainage moelleux couvrant une robe de gaze, ceinturée de satin, brodée de cristal et ourlée de vison, tout pareil à celui du chapeau. (Jacques Esterel.)



CHANTAL

C'est en lamé tergal rose dragée, broché d'argent et semé de cabochons que voici réalisée la robe 1961, gentiment découverte aux épaules et légèrement appuyée à la taille. (Chloé.)

Pour y arriver, rien ne vaut une transition. Celle du cadre, d'abord. Celle du vêtement, ensuite.

La première est laissée à l'appréciation des intéressés. Voyages ou simples déplacements, sinon aménagement du home et « noëllisation » des pièces, transformeront rapidement l'ambiance quotidienne.

La seconde, souvent fonction de la précédente, mérite qu'on s'y attarde.

Une robe, un costume sont responsables souvent de notre humeur agréable ou morose. Pourquoi, dès lors, ignorer leur importance et choisir sans discernement le modèle et la nuance qui nous habilleront ?





NICOLE

Asymétrique et spirituelle, cette coiffure jeune et simple garde la nuque relativement courte et les oreilles masquées, tandis qu'une frange souple ombre le front. (Guillaume.)

Changer de tête !



SYLVIE

Pour les teen-agers, cette forme douce et presque lisse est cependant équilibrée. La frange couvre le front tout entier, sous un mouvement gonflé au sommet. (Luc Traineau.)



DANIELLE

Beaucoup de douceur dans ce profil avantage par une coiffure sobre que terminent des mèches floues, retournées sur les joues. Ici également, le sommet est accentué. (Roger.)

TROUVER pour un soir, une coiffure différente, est un gage de succès. Une femme est sensible à la diversité. Son compagnon l'est également.

Cheveux courts ou longs, lisses ou ondes, voici la mode à votre portée.



CLAUDIA

Inspirée de la guêpe, cette coiffure merveilleusement construite dégage entièrement le visage et se distingue par un chignon torsadé du haut, libre ensuite. (Carita.)



BEATRICE

Celles qui ont de beaux cheveux longs, les porteront (le soir du réveillon) doucement fixés dans la nuque et délicatement éclaircis sur le front. (Elizabeth Arden.)



MARIE-LAURE

Toujours en vue des fêtes, la coiffure ornée reste favorite. Discrète de ligne, mais agrémentée d'un postiche ou d'un bijou elle devient étonnante et personnelle. (Hélène P...)

Blanc, noir ou tigré ?

LES pelages, précieux ou pas, que nous aimerons cette année se limitent (semble-t-il) à des couleurs précises.

En blanc : le vison (évidemment), l'hermine (cela va de soi), le renard (qui renaît),



DOMINIQUE

Ample et séduisant, ce manteau de phoque blanc peut recouvrir indifféremment la petite robe de lainage, de soie ou de lamé à mettre en fin d'année. (Lanvin.)

MICHELINE

Actuel et superbe, ce modèle en panthère s'anime d'un col de vison noir, découpé en revers. La forme est gracieuse, le boutonnage s'inscrit en carré au niveau de la taille. (Edouard.)

CECILE

Plus strict mais élégant, ce pardessus en loutre Labrador convient également pour le jour et le soir. Sa coupe nette et son col géant justifient son succès. (Slachmuylder.)

l'agneau (qui se décolore) et enfin le phoque (subtilement traité) raviront celles qui préfèrent à tout autres, cette nuance rajeunissante.

En noir : le vison (encore), la loutre (si douce), le poulain (meilleur marché), le lapin (aux noms étudiés) se prêtent aux assemblages les plus raffinés.

En bicolore : mais surtout en fourrures ocelées, tachetées, zébrées, les femmes s'offriront un détail ou un vêtement ainsi « imprimé »...



Foire aux variétés

S I rien ne manque à votre tenue de fête, n'est-il pas un cadeau dont vous rêvez ?

Un caprice (valable), une fantaisie (autorisée) qui dans l'arbre ou en guise d'étreintes décupleront votre joie ?



FRANÇOISE

Jamais démodé, souvent convoité, le sac de crocodile (noir, sapin ou café) accompagnera tous les vêtements élégants. (Modèle Comtesse.)

CHRISTIANE

Originale et multicolore, cette chaussure de gala s'enrichit de perles et de cabochons, tandis que son talon suit une ligne peu banale (très confortable, dit-on). (Modèle Roger Vivier.)



Parmi les suggestions (plus ou moins) raisonnables, peut-être retiendrez-vous :

- la trousse de voyage.
- le collier de cristal.
- la montre-bracelet.
- les gants de fourrure.
- l'écharpe de mohair doublée de soie.
- les bas de nylon (avec couture rebrodée).
- les sandales du soir.
- la valise de week-end.
- une pièce de lingerie.
- un pull de soie imprimée.
- une cravate de fourrure.
- une bague-médailon.
- des perles en sautoir.
- une ceinture d'or ou d'argent...

GILBERTE

Le style des montres évolue sans cesse. Voici, noté à Genève, récemment, un modèle opposant des surfaces d'or poli et d'or gravé, donnant l'impression du métal à l'état brut.



JACQUELINE

Sur une toque de taupé vert billard, ponctuée d'un ruban roulé au sommet, le clip en pierres taillées du Tyrol, met une note précieuse et opportune. (Jacques Heim.)



MICHEL

Parmi les nouveautés qu'il appréciera voici un tergal bleu-noir brillant, un smoking à col châle en satin noir, dont la ligne sobre et récente, le séduira. (Arya.)

POUR mettre chacun au diapason, pour terminer l'année en beauté, il faut que « son » costume soit digne de la robe que vous porterez.

Si l'habit a cessé de plaire (momentanément), si sa coupe paraît trop savante ou guindée, le smoking, au contraire, est partout apprécié.

Sombre ou clair, de ligne stricte et amincissante (pour eux, c'est aussi important), il se complète du pantalon assorti ou contrasté.

Traité en tissu souple et sec, défroissable évidemment, il se nuance en majorité de bleu, marine ou nuit, de noir (classique), de vert foncé (haute

C'est
FÊTE
aussi
pour
LUI



ALAIN
Jeune et très en vogue pour le moment, le smoking en fil à fil tergal bistre ou blanc, complètera le pantalon marine. Tandis qu'une chemise à plis et un papillon classique parachèvent cette tenue occasionnelle. (Tedd)

PHILIPPE

S'il ne renouvelle pas son smoking, offrez-lui cette chemise inédite, dotée d'un plastron plissé, garni au-devant d'un délicat tuyauté. Le tout est en nylon et (par conséquent) sans problème d'entretien. (Ted Lapidus.)

fantaisie) ou de ton bourgo-
gne (finement gansé autour de
la parmenture).

Au rayon des nouveautés

POUR ses loisirs mais aussi pour la vie quotidienne, il renouvelle singulièrement l'aspect de ses vêtements.

A l'heure des cadeaux, offrez-lui l'un ou l'autre détail vestimentaire dont il a (précisément) envie.

- un chapeau en velours de soie, de forme chasseur.
- une chemise en crépon, imprimé cachemire.
- un polo de laine, à dessins norvégiens.
- une série de cravates et de chaussettes assorties.
- un veston d'intérieur en mohair écossais.
- un modèle identique mais réalisé en soie brochée.



EDITH

La robe d'hôtesse est admise désormais. Pour les soirées amicales, les spectacles de télévision mais aussi les fêtes (familiales) de fin d'année. La voici traitée en jersey de laine et courtelle, simple et féminine à souhait. (M.G.D.)

- un gilet de daim gris clair.
- des gants d'automobiliste.
- des bottillons fourrés (en cuir ou en daim).
- le foulard de soie imprimé d'un motif abstrait.
- le « coordonné » de cuir : cravate, pochette et ceinture.
- la robe de chambre en surah.
- les mules en veau-velours.
- la douzaine de mouchoirs fins (multicolores ou blancs).

Et puis, d'autres fantaisies à choisir avec ou sans lui, de manière à l'étonner, à commencer (avec élégance) la nouvelle année.

Françoise ALAIN.

VERONIQUE

Pour un réveillon moins modeste, cette robe en satin d'orlon jaune s'accompagne d'une courte veste assortie, précieusement ourlée de vison, tandis que le corsage est rebrodé en relief. (Jean Patou.)



NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

Saint Eloi, patron des métallurgistes

DANS un numéro spécial de son bulletin d'information, consacré à « Saint Eloi parmi nous », FABRIMETAL a relaté la vie mouvementée et quelques curieuses anecdotes du grand patron des métallurgistes, fêté partout en Belgique le 1^{er} décembre.

La « Revue Brabant » est heureuse d'avoir obtenu l'autorisation de pouvoir reproduire, à l'intention de ses lecteurs, de larges extraits de ce divertissant et combien érudit exemplaire.

IL est dit dans la « Quête de Joie » de Patrice de la Tour du Pin : « Les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid. »

Réchauffons-nous un instant au feu de la forge d'Eloi et que le vœu du bon poète tournaisien Joseph Ritte s'accomplisse :

*La Saint-Eloi sera connue
Tant qu'on usera de l'étau,
Qu'on usera de la charrue,
Tant qu'on usera du marteau.
Pour deux jours la forge sommeille,
La ferme est en quartiers d'hiver;
Villageois et batteurs de fer,
Buvons, dès que le coq s'éveille.*



SAINTELOI, que les métallurgistes se sont choisis comme patron, n'eut rien d'un saint à l'eau de rose. Il vécut à une époque violente, entre Clovis et Charlemagne, au moment où s'établissait, entre le monde gallo-romain et celui des Francs, un équilibre qui ne devait rien à la douceur. De magnifiques barbares s'assassinaient à qui mieux mieux dans des villes en rondins, cachées au fond de som-



Saint Eloi en compagnie de sainte Gertrude et de saint Roch. Haut-relief en pierre de France originnaire de la région de Rouen — environs de 1500.
(Collections de M. R. M.-L.)

bres forêts, qui ressemblaient à des forteresses canadiennes au temps de Montcalm. Par un contraste curieux, c'est à cette époque brutale que les cours des rois francs se remplirent de grands saints fonctionnaires. Le Roi Dagobert, dont saint Eloi fut le conseiller et le ministre des finances, tout en restant industriel, était certes un grand lettré, sans doute un grand roi mais aussi un fier débauché et un guerrier sanguinaire. On imagine mal dans ce cadre saint Eloi en mauviette; ce fut à coup sûr un caractère.

Enfant, il avait des goûts de bricoleur qui l'amenèrent en apprentissage à Limoges, où le grand art de l'époque, l'orfèvrerie, l'avait attiré. C'est dans cette ville, déjà célèbre par ses émaux enchâssés dans du métal, mais aussi turbulente qu'une ville du Far West américain au temps des chercheurs d'or, que notre Eloi fut lancé dans la vie. Il devint rapidement habile dans son métier; mais il acquit en même temps la réputation d'un adolescent intègre et droit pour lequel les tumultes de la vie barbare n'avaient rien d'intimidant. De Limoges, il passa en France, c'est-à-dire au nord de la Loire, où sans désespérer de celui-ci, puis avec le roi lui-même, le trésorier de celui-ci, Eloi était certainement aussi ambitieux, ou en tout cas actif. Pour un provincial et un simple artisan, il n'avait pas perdu son temps. Son talent et son intégrité firent le reste. Bientôt ce fut lui qui battit la monnaie du roi. En même



Saint Eloi guerrier en bronze.
XVI^e siècle.
(Collections de M. R. M.-L.)



Début
XVI^e siècle.
(Fonderie Wyseur, Courtrai.)

temps il peuplait de barbares trésors d'orfèvrerie une cour fastueuse presque à l'orientale, tout autant que les églises qui s'érigent partout à cette époque. Le roi le prend comme conseiller et sa carrière professionnelle se développe en même temps que son rôle officiel. Ses affaires personnelles prospèrent; il devient propriétaire de plusieurs ateliers occupant de nombreux ouvriers, dont beaucoup sont d'anciens prisonniers ramenés en esclavage, sorte de « displaced persons » de l'époque, dont il a racheté la liberté pour en faire ses collaborateurs.

Le commerce de ses fabrications métalliques s'étend à toute la France et même à l'exportation. Il n'apparaît pas toutefois qu'il ait été pénalisé de ce fait par une taxe spéciale. Aucun document non plus ne garde le souvenir de difficultés de licences qu'il aurait eues. Il semble au contraire qu'il ait été plutôt encouragé à développer le renom de son pays au-delà des frontières. Le résultat fut que les ambassadeurs étrangers mirent leur point d'honneur à rendre visite à ses ateliers, sans doute pour pouvoir étudier sur place les secrets de sa productivité. C'est que saint Eloi est devenu un grand industriel, généreux et intègre, étroitement mêlé à la vie publique du pays par les charges officielles qu'il occupe à la cour sans abandonner pour autant ses affaires. Le roi lui confie même une ambassade et, il se rend auprès du duc des Bretons dans les habits somptueux couverts d'or et de pierreries qu'il portait d'habitude, comme un personnage de qualité, ainsi que le rapporte son biographe saint Ouen. Mais ni son goût du faste, ni son esprit d'entreprise, ni la haute situation qu'il s'est acquise rapidement ne l'éloignent du petit peuple de ses ateliers. Sa générosité s'étend à tous ceux qui l'approchent; il bâtit force monastères et églises, occupe ainsi de plus en plus de monde et dispense à ce que l'on désignait alors sous le terme de « familia », c'est-à-dire à tous ceux qui dépendent plus ou moins de son activité, ce que l'on pourrait déjà appeler, si le mot n'était devenu suspect, son paternalisme.

Il serait difficile d'imaginer plus bel esprit chrétien dans le sens fort du mot : simple aimant la vie et les hommes, se dépensant sans compter, prenant de la vie tout ce qu'elle lui apporte pour en tirer de généreux effets. Jamais il n'eut de mépris pour les biens de la terre; au contraire, il était heureux d'en produire pour les faire servir à la communauté tout entière. On a parfois nommé saint Eloi le Vincent de Paul du VII^e siècle.

En 640, à l'âge de 52 ans, Eloi devint prêtre, on ne sait trop dans quelles circonstances. Il fut presque aussitôt élu évêque de Noyon et de Tournai. Il s'applique dès lors à propager la foi chrétienne et à combattre l'injustice avec la même vigueur qu'il avait apportée à développer ses propres affaires. Mais même comme évêque il restera le créancier de tous les industriels à venir; entre deux apôtats, il combat avec sa fougue généreuse les exactions du fisc et la cupidité de l'administration dans la personne d'un certain Archambaut. Et c'est saint Eloi qui obtint de la reine Bathilde la levée de capitations particulièrement abusives héritées de l'économie dirigée que l'Empire romain décadent avait instituées dans le vain espoir de ranimer artificiellement la santé d'un empire succombant sous le poids des impôts et de la contrainte.

Telle est l'image que nous a laissée de lui saint Eloi. Elle nous permet de conclure que les métallurgistes n'ont pas si mal choisi leur patron, dont les qualités et les vertus, peut-être aussi certaines faiblesses que l'histoire ne révèle pas, sont encore aujourd'hui celles de tout patronat qui se respecte et auquel les métallurgistes en général se flattent d'appartenir.

HISTOIRE ET LÉGENDES

Les deux fauteuils.

E LOI était déjà devenu un maître quand il quitta Limoges pour venir à Paris, où l'on nous dit qu'il se lia avec Bobbon, le trésorier du roi, sans doute sur la recommandation d'Abbon. Quand Clotaire II désira avoir un fauteuil d'or, Bobbon lui proposa de charger de ce travail un jeune orfèvre limousin, très habile en son art, et l'on remit à Eloi la quantité d'or jugée nécessaire pour ce fauteuil.

Eloi se mit au travail et l'eut bientôt terminé. Mais au lieu d'un fauteuil, il en fit deux. Le saint



XV^e siècle.
Collections de M. R. M.-L.)
XV^e siècle.
(Collections de M. R. M.-L.)

ne s'était point permis les chaudes que ne se refusaient pas les autres ouvriers. Il ne mit point en avant la morsure de la lime ou la trop grande ardeur du feu... Quand il eut terminé son ouvrage, il le porta au Palais et, tout d'abord, ne présenta au roi qu'un des sièges, ayant mis l'autre de côté.

Clotaire II admira le fauteuil; il en fit compliment à Eloi et ordonna qu'on le payât largement. Eloi alors présenta l'autre fauteuil :

— Ne voulant rien perdre de la matière qui restait, dit-il, j'ai fait ce second siège.

Le roi fut au comble de l'étonnement.

— Comment as-tu fait ? lui demanda-t-il.

Eloi le lui expliqua et le roi trouva tant de sagesse dans ses réponses, comme il avait trouvé en Eloi tant d'art et tant d'honnêteté, qu'il lui promit de lui accorder sa confiance pour de plus grandes choses. Eloi avait désormais sa place dans le palais et l'eut bientôt dans les conseils du roi.

Les deux fauteuils de saint Eloi ont été chantés dans les proses de sa fête et ils n'ont cessé de frapper l'imagination du peuple. On a cherché à expliquer ce qui paraissait une multiplication de l'or en disant, les uns, que saint Eloi avait employé un alliage, les autres, que le second fauteuil n'était qu'en bronze. Il n'y a pas besoin, semble-t-il, de recourir à ces explications qui, d'ailleurs, n'expliqueraient pas tout : si le second fauteuil n'avait été qu'en bronze, ou si l'orfèvre s'était servi d'un alliage, ni le roi, ni personne ne se serait étonné. Pour que tout le monde fût frappé d'étonnement, pour que, du coup, le roi accordât sa confiance à Eloi, il fallait que les deux fauteuils fussent bien de bon or.

Eloi n'a rien perdu de l'or qu'on lui avait remis, n'en a rien gardé pour lui, en mettant cela sur le compte de la lime ou de la forge. D'autre part, en admirable artiste qu'il était, n'a-t-il pas su, sans que la solidité fût atteinte, alléger les pièces, ajouter les ornements, économiser ainsi la matière en affinant les formes ? Un miracle d'honnêteté et un miracle d'art.

Le pied coupé.

DEPUIS l'image d'Epinal jusqu'à Mistral, qui n'a pas raconté le miracle du pied coupé ?

C'était le temps où Eloi faisait son tour de France. Le voilà qui s'établit comme forgeron maréchal-ferrant dans un bourg des environs de Limoges. Il était très habile dans son métier. La réputation

lui vint vite, — et l'orgueil. Il mit à sa forge une enseigne qui portait : « Eloi, maître sur tous ».

Un jour arrive un jeune compagnon.

— Maître, dit-il à Eloi, sauriez-vous m'enseigner quelque chose que j'ignore ?

— Lis mon enseigne, répond Eloi. Tiens, voilà un morceau de fer : fais-en un fer à cheval en trois « chaudes ».



Statuette polychrome.
XVI^e siècle.
(Coll. M. R. M.-L.)



Haut-relief en bois XVII^e siècle. Origine française.
(Collections de M. R. M.-L.)

— Je le ferai en une seule, dit le compagnon.

Il met le fer au feu, il frappe sur l'enclume...

— Voilà, dit-il à Eloi, qui n'en revient pas.

Un fer à cheval admirablement fait !

On amène un cheval à ferrer. Le compagnon demande à le ferrer à sa manière. Il prend une hachette et coupe le pied du cheval. Pas de sang, le cheval ne bronche pas; il n'a pas l'air de souffrir. Le compagnon met le pied coupé dans un étai; il y pose le fer qu'il vient de forger, il enfonce les clous, desserre l'étai et va remettre le pied à la jambe du cheval. Il l'ajuste bien, en donnant un petit coup sec. Le pied tient, le cheval trotte sur ses quatre jambes comme auparavant.

Quelques jours après, à un moment où le compagnon était absent, un cavalier arrive et demande à Eloi de ferrer son cheval. Eloi a bien regardé comment s'y prenait le compagnon. « J'en ferai bien autant », se dit-il. Il coupe le pied du cheval. La jambe saigne, le cheval rue. Eloi ne s'en émeut pas encore. Il emporte le pied sur son enclume; il y ajuste un fer et il court remettre le pied à la jambe saignante; mais le pied ne tient pas. Le cheval perd tout son sang, le cavalier est en colère et apostrophe durement Eloi.

Heureusement, le compagnon rentre. Il remet le pied à la jambe comme la première fois, et, comme la première fois, le cheval ne se ressent de rien.

— Désormais, dit Eloi, c'est vous qui serez le maître.

Mais le cavalier est monté sur son cheval et le compagnon a sauté en croupe derrière lui, et tous deux, subitement, disparaissent. Le compagnon, c'était Notre-Seigneur, et le cavalier, c'était saint Georges. Eloi brise son enseigne. C'est Dieu qui est le maître des maîtres.

Le nez du diable.

E LOI, maréchal-ferrant de campagne, était un très brave homme, bon chrétien et excellent ouvrier. Jaloux de la pureté des mœurs du brave forgeron, le démon, pour le tenter, lui apparut un jour dans sa forge sous l'aspect d'une femme. D'autres



Dessin extrait du *Ironmenger*.

affirment : sous l'aspect d'un loup. Sachant, par une inspiration divine, à qui il avait affaire, Eloi s'empara de ses tenailles et pinça si fortement le nez du diable qu'il se mit à pousser des hurlements qui ameutèrent les voisins; sitôt libérée par Eloi, sa victime disparut dans un nuage de fumée.

Dans l'atelier d'un orfèvre bruxellois.

TRES heureuse est l'initiative de l'orfèvre bruxellois qui ranima dans son atelier le culte de saint Eloi en plaçant parmi ses ouvriers une statue ancienne représentant leur patron.

Déjà en 1850, date la plus reculée à laquelle on peut retracer son histoire, cette statue se trouvait dans un atelier d'orfèvre du quartier de la Putterie qui périt sous la pioche des démolisseurs, victime de l'urbanisation... et de la Jonction.

Cette sculpture, représentant un Evêque — saint Eloi était évêque de Noyon — est une œuvre brabançonne de la fin du XVI^e siècle. La mitre très élevée suffirait à la placer à cette époque de l'évolution de la sculpture; par la souplesse des plis et par ses proportions elle se rapproche des meilleures œuvres brabançonnnes de la fin de la Renaissance.

Les attributs du saint orfèvre ont été ajoutés vers 1850; disposés assez heureusement, l'enclume et les tenailles meublent l'espace libre au pied de la statue à gauche et le saint Evêque tient un marteau dans la main droite et une pièce d'orfèvrerie dans la main gauche.

Une ancienne coutume voulait que les vieux ouvriers prenant leur retraite aillent déposer les armes, c'est-à-dire leur marteau, sur l'enclume de leur saint patron avant de quitter définitivement leur emploi.

Le 1^{er} décembre, selon l'ancienne tradition folklorique, les ouvriers orfèvres fêtent leur patron. Ils

Ateliers
Wolfers
Bruxelles.



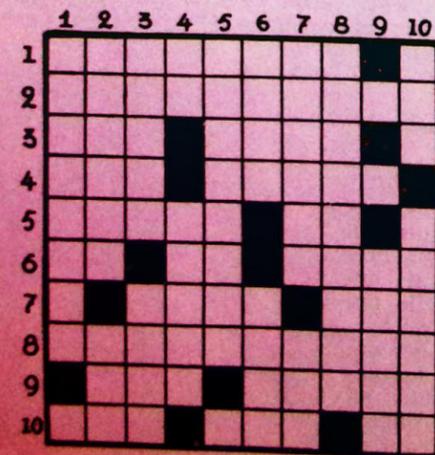
apportent des cierges que l'on allume autour de la statue et tant que ceux-ci ne sont pas consumés le patron doit leur servir à boire.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 47

HORIZONTALEMENT.

- Ecrivain français natif de Bruxelles (1877-1937).
- Nom de la ferme où débuta la bataille de Waterloo et où la garde anglaise se battit contre les bataillons du roi Jérôme.



- Vieux. — Village du Brabant où s'évoque un très riche passé.
- Unis. — Bourgmestre de Laeken de 1849 à 1872 qui a donné son nom à une rue de la ville.
- Château brabançon, près de Bousval, qui n'est plus que ruines. — La moitié d'une héroïne de Colette.
- Pronom. — Voyelle doublée. — Greffe.
- Sainte Anne y est vénérée. — Une forme de nuire.
- Commune du Brabant où sont visibles le moulin Wielant et le « Flietermolen ».
- Animal. — Celui du Congo est visible à Tervuren.
- Femme de Saturne. — Ville de Belgique dont la basilique date du XIV^e siècle. — Symbole chimique.

VERTICALEMENT.

- Hameau du Brabant, dans un site pittoresque, qui possède une église dont la tour romane remonte au XII^e siècle.
- Fut réuni à Rebecq en 1826, par décret du roi Guillaume des Pays-Bas. Village sur la petite Gette.
- Point cardinal. Hameau brabançon, au nord de Steenhuffel.

- Deux lettres de Bierges. — Village du Brabant arrosé par le Fielste Motte.
 - Hameau près de Tourneppe.
 - Peur subite. — Prénom féminin.
 - Touche un traitement. — En défalquant la dernière lettre : ancien bourgmestre de Bruxelles.
 - Charmant village du Brabant wallon.
 - Assassinées.
 - Saison propice aux promenades. — Petit hameau sur la route Louvain-Malines.
- Pierre LAURENT.

SOLUTION DU N° 46

1	O	R	P	F	A	U	C	O	N
2	H	E	L	L	E	N	S	M	I
3	A	A	U	R	E	L	I	E	N
4	I	N	N	U	O	R	D		
5	N	I	C	O	L	A	S		
6	L	E	D	E	B	E	R	G	
7	A	N	E	E	P	I	N	E	
8	B	R	O	U	E	T	T	E	V
9	L	O	I	R	I	U	S	E	
10	E	S	T	I	T	T	R	E	

Tables géographiques des articles parus dans « BRABANT » en 1963

ASSE	
A la découverte d'une contrée brabançonne. par J. Verspecht.	1963, 6, p. 14
AUDERGHEM	
Les fêtes du centenaire d'une des communes les plus dynamiques : Auderghem. par Yves Boyen.	1963, 3, p. 18
AYWIERS	
Halte à l'ancienne abbaye d'Aywiers. par Joseph Delmelle.	1963, 9, p. 15
BAISY-THY	
Du dernier Patard à Godefroid de Bouillon.	1963, 6, p. 37
BEERSEL	
Beersel et son château. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 12, p. 37
BEIGEM	
De la lanterne de N.-D. de Beigem au Dard de Rode-St-Brice. par Joseph Delmelle.	1963, 12, p. 34
BRABANT	
ABBAYES :	
L'abbaye du Val des Vierges à Oplinter.	1963, 11, p. 23
L'abbaye de Forest, telle qu'elle apparaît encore de nos jours. par V.-G. Martiny.	1963, 11, p. 13
ART :	
Vierge en bois, vierge en Brabant. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 2, p. 6
EXPOSITIONS :	
Le Brabant à Vienne. par M.-A. Duwaerts.	1963, 9, p. 1
Le Brabant à Paris. par M.-A. Duwaerts.	1963, 7-8, p. 1
Le Brabant au Luxembourg. par M.-A. Duwaerts.	1963, 5, p. 1
LEGENDES :	
La légende de sainte Marie de Brabant. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 6, p. 32
METIERS D'ART :	
La femme et les métiers d'art. par Robert Goffaux.	1963, 5, p. 9
Visages de nos métiers d'art. Nanny Still Mc Kinney — Anne Carnier-Pasteels — Jef Vaes. par Robert Goffaux.	
Monique Henrotin. par Robert Goffaux.	1963, 9, p. 26
Tapta Wierusz. par R. Goffaux.	1963, 7-8, p. 29
Micheline de Bellefroid. par Robert Goffaux.	1963, 7-8, p. 26
Yvette Contempré. par R. Goffaux.	1963, 7-8, p. 27
VALLEES :	
A la découverte de la vallée de la Nethen.	1963, 11, p. 24
BRUXELLES	
ARCHITECTURE :	
Un oratoire bruxellois du XVe siècle dont le souvenir tangible est toujours visible. par Geneviève-C. Hemeleers.	1963, 7-8, p. 9
Bruxelles gâchera-t-elle son avenir en sacrifiant trop facilement son passé. par A. H.	1963, 1, p. 4
BEAUX-ARTS :	
A la Belle Epoque. Dans les greniers de l'« Efort » par Yvonne du Jacquier.	1963, 1, p. 8
EGLISES :	
La restauration de la tour sud de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles. par Pierre Giraud.	1963, 12, p. 22
GRAND-PLACE :	
La Maison du Roi à Bruxelles. par Pierre Giraud.	1963, 10, p. 22
La Maison de la Louve. par Pierre Giraud.	1963, 9, p. 24
Les maisons du Cygne et de l'Etoile à la Grand-Place de Bruxelles. par J. Delmelle.	1963, 7-8, p. 16
HISTOIRE :	
La vie quotidienne à Bruxelles sous le régime hollandais. I. par Georges Winterbeek.	1963, 3, p. 8
La vie quotidienne à Bruxelles sous le régime hollandais. II. par Georges Winterbeek.	1963, 4, p. 14
La vie quotidienne à Bruxelles sous le régime hollandais. III. par Georges Winterbeek.	1963, 5, p. 18
Coup d'œil dans les bas-fonds du Parc Royal. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 4, p. 25
MUSEES :	
A Saint-Josse-ten-Noode. La Maison Charlier. Le double but du Musée Royal de l'Armée et d'Histoire militaire est atteint. par Pierre Giraud.	1963, 2, p. 2
En cherchant la « petite bête » à l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique à Bruxelles. par Geneviève C. Hemeleers.	1963, 2, p. 13
PARCS :	
Coup d'œil dans les bas-fonds du Parc Royal. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 4, p. 25
Leçons d'art dans les parcs de Bruxelles. par Jean Cette.	1963, 12, p. 24
PLACES :	
Les places Madou et Surllet de Chokier. par Frans Weemaels.	1963, 9, p. 8
Bruxelles. ma ville. par Geneviève C. Hemeleers.	1963, 3, p. 34
RUES :	
Mes mille et un Bruxelles. par Louis Quiévreux.	1963, 3, p. 13
Les noms des rues de Bruxelles. par E. Op de Beeck.	1963, 10, p. 15
Bruxelles. ma ville. par Geneviève C. Hemeleers.	1963, 3, p. 34
Un Parisien... rue Neuve. par J. B.	1963, 1, p. 18
BOISFORT	
Notre-Dame de Bonne Odeur. par Pierre Giraud.	1963, 6, p. 34
BOUSVAL	
Une chevauchée qui n'en est plus une...!	1963, 7-8, p. 37
CEROUX-MOUSTY	
La tour de Moriensart. par Jean Cette.	1963, 11, p. 32
COURT-SAINT-ETIENNE	
A Court-St-Etienne et aux alentours. par Emile Poumon.	1963, 12, p. 30
DIELEGEM	
Voir Jette.	
DIEST	
Une ville du Hageland un peu repliée sur elle-même. par Pierre Giraud.	1963, 4, p. 20
FOREST	
L'abbaye de Forest. telle qu'elle apparaît encore de nos jours. par V.-G. Martiny.	1963, 11, p. 13
GREZ	
Plaidoyer pour une petite chapelle.	1963, 3, p. 20
HAL	
Hal-Drogenbos et leur peintre Louis Thévenot. par C. Derie du Bruncquez.	1963, 10, p. 25
HOENHAART	
Notre-Dame de Bonne Odeur. par Pierre Giraud.	1963, 6, p. 34
ITTEB	
Itteb, gros village de notre roman de Brabant. J. Delmelle.	1963, 4, p. 7
LEZ	
Plaidoyer pour un grand maître de la sculpture de Dielegem. par Robert Van der Linden.	1963, 1, p. 27
LEZ-TOURNAI	
Création à Keerbergen d'un nouveau centre de délassement.	1963, 2, p. 15
LA HAUTE	
Camille Lemoanier à La Haute. par Pierre Giraud.	1963, 4, p. 1
LEZ-TOURNAI	
Léau, endormie dans son passé. par Pierre Giraud.	1963, 4, p. 1
LOMBELIEUX	
Le retable de Lombelieux. par Pierre Giraud.	1963, 4, p. 1
LOUVE	
La Vierge « Sedes Sapientiae » à Louve. par Pierre Giraud.	1963, 4, p. 1
LA HAUTE	
L'artisanat d'art de la province de Brabant. par Paul Pierret.	1963, 4, p. 1
ASSE	
A la découverte d'une contrée brabançonne. par J. Verspecht.	1963, 6, p. 14
BEIGEM	
De la Lanterne de N.-D. de Beigem au Dard de Rode-Saint-Brice. par Joseph Delmelle.	1963, 12, p. 34
BRUXELLES	
A Merxhem et aux alentours. par Pierre Giraud.	1963, 11, p. 21

NASSOGNE		RONQUIERE	
Nassogne et la région, par Willy Lassance.	1963, 5, p. 5	Une petite région... mais une très haute tour.	
A la découverte du Fourneau St-Michel, par Willy Lassance.	1963, 5, p. 3	Celle de Ronquière, à la limite de deux provinces, par André Hustin.	1963, 7-8, p. 3
Invitation au voyage, par Emmanuel Poncelet.	1963, 5, p. 2	SAINT-JOSSE-TEN-NOODE	
NIVELLES		La Maison Charlier regorge de trésors d'art et reflète à la fois la vie bourgeoise d'antan.	
Une exposition remarquable : le Trésor d'Oignies, par Yves Boyen.	1963, 7-8, p. 21	TIRLEMONT	
La porte de Saintes à Nivelles.	1963, 11, p. 28	Dans le cadre de la propagande des musées : inventaire des tableaux de peintres belges des XIXe et XXe siècles exposés à l'Hôtel de Ville de Tirlemont, par Paul Dewalhens.	
OHAIN		VILLERS-LA-VILLE	
Ohain et Ransbèche à travers les âges, par Ch. Hemeleers.	1963, 6, p. 6	Un musée où l'on retrouve l'âme du Brabant wallon : celui de Villers-la-Ville, par André Leclercq.	
OPHEYLISSSEM		VIRGINAL	
Opheyliissem, par Emile Poumon.	1963, 10, p. 9	Un village plein d'intérêt : Virginal, par Joseph Delmelle.	
OPLINTER		WATERLOO	
Une église et une abbaye, par Emile Poumon.	1963, 9, p. 20	Victor Hugo à Waterloo, par Théo Fleischmann.	
A l'abbaye du Val-des-Vierges à Oplinter.	1963, 11, p. 23	WAVRE	
OPWIJK		Tradition populaires : la tarte de Wavre, par A. Brasseur-Capart.	
A la découverte d'une contrée brabançonne, par J. Verspecht.	1963, 6, p. 14	WOLUWE-SAINT-LAMBERT	
OVERIJSE		Woluwé-St-Lambert sauve un vénérable témoin du passé, par Pierre Giraud.	
Notre-Dame de Bonne Odeur, par Pierre Giraud.	1963, 6, p. 34	WOLVERTHEM	
PERK		A Merchtem et aux alentours, par Emile Poumon.	
Les charmes de Perk, par H. de Pinchart-Staes.	1963, 2, p. 32	1963, 1, p. 13	
RANSBECHE			
Ohain et Ransbèche à travers les âges, par Ch. Hemeleers.	1963, 6, p. 6		
RODE-ST-BRICE			
Voir Meise.			

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

Les lauréats de la XIII^e semaine du Film de Tourisme et de Folklore.

La cérémonie de remise des prix aux lauréats de la XIII^e Semaine Internationale du Film de Tourisme et de Folklore qui s'est tenue au Palais des Congrès, à Bruxelles a été relevée par la présence de MM. Vermeylen, ministre de l'Intérieur et Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, entourés de MM. Jean Goffin, secrétaire général du comité organisateur et Fernand Rigot, administrateur.

En voici le palmarès :
La Médaille d'honneur du CIDALEC, prix Louis Marin, a été attribuée au film japonais « Oze », qui décrit la faune et la flore d'une réserve naturelle du Japon.

Le Prix du Commissariat général au tourisme a été décerné au film belge « Bruxelles » (réalisation Christian De Boe) qui présente divers aspects de la capitale.

Le film italien « Canal Frande » de Carlo Ragghianti a obtenu le Challenge du ministère de l'Education nationale et de la Culture.

Le film français « Une Faïence de Samadet » de Jean Leherisson a remporté le prix de l'Union Internationale des organismes officiels de tourisme et de folklore.

Celui offert par le Commissariat général au tourisme de la Principauté de Monaco est allé au film hollandais « Zeilen » de Hattum Hoving.

Ont également été primés : « Tapis de Tchiprovtzi » (Bulgarie) meilleur film de folklore, « The Real West » (Etats-Unis) meilleur film convenant à la jeunesse, « Description d'un Combat » (France-Israël), meilleur film mettant en évidence la liaison de l'homme avec son pays, « Matin sur la Lièvre » (Canada), meilleur film mettant en valeur un rapport littéraire dans le cadre du tourisme, « Quebec-USA » (Canada) meilleur film de tourisme à caractère de reportage, et « Amazing New Zealand » qui a obtenu le « Polytechnic Film Trophy » destiné au meilleur film de propagande touristique produit par un Office National de Tourisme.

La mode à l'école

Une magnifique présentation de mode et couture a ratifié, le 30 octobre dernier, la réputation de l'Ecole féminine des Arts et Métiers de Nivelles.

L'ornementation de la salle, qui avait pris comme thème « Les Oiseaux », était vraiment une réussite.

Le défilé comprenait des robes, manteaux, tailleurs, jupes et blouses qui rivalisaient de classe et d'ingéniosité. Leur coupe impeccable, leur achèvement soigné témoignaient d'un souci d'application et d'un travail judicieusement effectué par les élèves des diverses sections sous la conduite de leurs professeurs d'élite.

Parmi les personnalités présentes à cette manifestation, nous avons noté : MM. Cluyse, commissaire d'arrondissement; Duwaerts, secrétaire de l'Office provincial des Métiers d'Art; Jeuniaux, Steignier, Garcet, directeur honoraire; MMmes Philippet et Stievenart, inspectrices de l'enseignement technique; Deconceller honoraire; Maréchal, Flamant, membres du comité de l'Amicale des anciennes élèves des « Arts et Métiers ».

Gros succès de la foire annuelle de Diest

Malgré le mauvais temps, plusieurs centaines de personnes ont rendu visite à la foire annuelle qui se tenait à Diest à l'occasion de la Toussaint. Dès le matin des autocars déversèrent des flots de visiteurs venus des villages voisins. Vers midi, sur la grand-place et dans les rues qui y mènent, il devenait pratiquement impossible de se frayer un passage à travers la foule.

Plus grande encore fut l'animation qui régnait sur le chemin qui conduit à la chapelle de la Toussaint où des fidèles venus de tous les coins du Brabant, mais surtout des environs de Tirlemont, se rendaient en pèlerinage pour y offrir des figures en cire. Le marché aux bétails et l'exposition d'instruments aratoires retinrent le plus l'attention des visiteurs de la foire.

L'exposition d'oiseaux qui se tint dans la salle des fêtes des halles au draps remporta également un vif succès.

Hommage à M. Constant Theys

Un hommage public a eu lieu à Beerzel, en l'honneur de M. Constant Theys, qui a consacré sept monographies volumineuses aux communes de la vallée de la Senne.

A cette occasion M. Van Elslande, ministre-adjoint de la Culture, a remis à l'écrivain les insignes d'officier de l'ordre de Léopold II. Des discours ont été prononcés par MM. Decoster, bourgmestre de Rhode-St-Genèse; H. Teirunck, qui souligna la valeur du travail scientifique de M. Theys, et le ministre.

Ce dernier manifesta l'opinion que l'élargissement des horizons nécessite, comme l'a fait l'historiographe, le retour à la source et à l'origine des choses.

« Le Coup de Lune », le petit laboratoire des variétés.

Les amis du « COUP DE LUNE » ne pourront plus, dorénavant, se rendre au numéro 10, place de la Chapelle, à Brunelles, pour y voir poursuivre les expériences entreprises il y a onze ans déjà par Camille Biver et Georgette Noguët, dans le domaine des variétés de qualité.

La pioche du démolisseur va faire disparaître bientôt ce petit théâtre où tant de liens véritables furent noués entre le public et la poésie d'aujourd'hui.

Mais rien ne sert de se rappeler avec nostalgie le temps où Jacques Brel, après ses premières tentatives, venait lancer ses refrains agressifs et tendres sous les voûtes de la petite cave des succès-

puis, plusieurs venues déferler, vivre et s'écrouler sous l'unique projecteur. Cependant, l'esprit était resté le même. Et le refus de la facilité, l'amour de la belle œuvre avaient permis au Coup de Lune de rester vivant dans un monde où seules les valeurs sûres ont des chances de se maintenir à travers les modes et les bismes.

Grâce au patronage de la Province de Brabant, le COUP DE LUNE a pris un nouveau départ. Il était, jusqu'ici, le petit « Conservatoire de la Chanson » en Belgique. Il est devenu « LE PETIT LABORATOIRE DES VARIETES ».

La Salle de Théâtre du C.E.R.I.A., à Anderlecht, a été mise à sa disposition. Le « COUP DE LUNE » poursuit donc avec des moyens nouveaux, beaucoup plus puissants, et avec l'aide de la Province de Brabant, les efforts qu'il tentait il y a onze ans, dans la cave du XVII^e siècle de la rue du Saint-Esprit.

Démolitions à Bruxelles.

La rénovation du quartier des Marolles à Bruxelles a fait l'objet, ainsi qu'on le sait, d'un concours d'architecture organisé par le groupe Tekné. Le projet primé prévoit des constructions en hauteur entourées de parcs de verdure.

La rue des Fleuristes devait être démolie la première. Mais on s'est aperçu que cette opération posait de multiples difficultés vu le nombre élevé (près de trois mille) d'habitants à réloger. Aussi en premier lieu la rue Sainte-Thérèse qui est parallèle à la rue des Fades, mais plus basse dans la vallée. Les démolitions seront terminées en hiver. Quant au battage de pieux du premier bloc d'habitations prévues, il aura lieu au début du printemps prochain.

L'aménagement de l'autoroute de Wavre

Le ministre des Travaux publics vient de fournir quelques précisions quant à l'aménagement de l'autoroute de Wavre dans l'agglomération bruxelloise, de manière à permettre un écoulement facile du trafic depuis et vers la ville.

L'idée de base est de transformer la chaussée de Wavre actuelle entre Notre-Dame-au-Bois et l'avenue Herman Debrux à Auderghem en une autoroute. De l'avenue Herman Debrux partira un viaduc franchissant le boulevard du Souverain. Au-delà, vers Bruxelles, seront aménagés une nouvelle voirie à caractère d'autoroute urbaine. Cette voirie sera sensiblement parallèle au tracé de la ligne électrique Bruxelles-Tervuren et elle aboutira au moyen d'un viaduc à la gare du Quartier-Léopold qui pourrait servir de centre de dispersion du trafic.

Quant à l'élargissement de la route 53, tant en direction de La Hulpe que d'Overijse, il n'est pas envisagé à brève échéance. La réparation du trafic en provenance de l'autoroute proprement dite prolongée vers Auderghem avec la route Quatre-Bras - Mont-Saint-Jean. A cet endroit sera prévu un croisement à niveaux différents.

Un peu d'humour

« On ne peut pas passer un jour sans penser à la mort... » dit un proverbe. C'est pourquoi, dans un monde où l'on se préoccupe de plus en plus de la mort, on a vu paraître un livre qui s'intitule « La mort est un métier ».

C'est un livre qui parle de la mort d'un point de vue humoristique. Il raconte comment on peut mourir de différentes manières, et comment on peut même acheter sa mort.

Le livre est écrit par un auteur qui a une expérience personnelle de la mort. Il raconte comment il a vécu sa dernière heure, et comment il a été enterré.

C'est un livre qui est à la fois drôle et triste. Il nous fait réfléchir sur la mort, et sur la vie. C'est un livre qui est à lire.

Le cadeau qui s'impose

POUR répondre aux vœux émis par de fidèles lecteurs, la « Revue du Brabant » vient de faire confectionner un album couverture, imitation cuir, de teinte rouge très agréable à l'œil et d'une conception moderne fort pratique, qui permettra à chacun de conserver nos numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les amateurs peuvent se le procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue St-Jean, à Bruxelles, au prix dérisoire de 50 francs, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.

Brabant

tourisme tourisme

Brabant

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

DECEMBRE

- 1 BRUXELLES : Métiers d'art du Brabant (6, rue St-Jean). Foire aux cadeaux (jusqu'au 6 janvier).

BRUXELLES : « Le courant réaliste en Belgique, du XIX^e siècle à nos jours » au Musée provisoire d'Art Moderne (1, place Royale).

L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 12 janvier 1964.

BRUXELLES : Musée d'Art Ancien (rue de la Régence). Conférences du dimanche matin, à 10 h 30, avec projections lumineuses. « Antoine Watteau et ses affinités flamandes », par M. Claude Souviron.

MEISE : Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la chapelle Saint-Eloi (Hasseltberg). Bénédiction des chevaux.

A 11 heures, concert de carillon en l'honneur de saint Eloi.

BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — « Sourires bulgares », par Mme Willemart. (Rue Marché-aux-Herbes-Potagères, 89, à 10 heures).

BRUXELLES : « Premier Salon du Bois » dans les Palais du Centenaire (jusqu'au 4 décembre).

- 7 ETTERBEEK : Gala de clôture des festivités publiques (rue Joseph Buedts).

- 8 BRUXELLES : Musée d'Art Ancien (rue de la Régence). Conférence à 10 h 30 : « Vermeer et la construction de l'espace », par M. Jean Servais.

RHODE-ST-GENESE : Kermesse « Den Hoek ».

- 15 BRUXELLES : Musée d'Art Ancien (rue de la Régence). « Les énigmes de Nuno Gonçalves », par M. Albert Chatelet (à 10 h 30).

BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — « Périple au cœur de la France », par G. Dopagne. (38, chaussée de Louvain, à 10 heures.)

NIVELLES : Fêtes des étalages, par la Chambre de Commerce.

- 24 DANS LES GRANDES ABBAYES : Messe de Minuit.

DANS LES GRANDS CENTRES : Fêtes de Noël et illuminations.

JANVIER

- 1 BRUXELLES : Métiers d'art du Brabant (6, rue Saint-Jean). — Foire aux cadeaux (jusqu'au 6 janvier).

BRUXELLES : « Le courant réaliste en Belgique » au Musée provisoire d'Art Moderne (1, place Royale).

L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 12 janvier.

- 6 UN PEU PARTOUT : Cortège des Rois Mages.

Lorsque la tradition célèbre la fête des Rois, elle confond, dans sa commémoration, et les rois de la crèche qui ont, les premiers, crié « Le Roi boit », lorsqu'ils virent à Bethléem le « divin enfant » au sein de sa mère; et le roi qui, dans le gâteau, a trouvé la fève cachée; et le « Roi boit » des banquets que s'offraient nos ancêtres et dont le tableau de Jordaens reste un précieux documentaire.

La fête des Rois était déjà mentionnée dans un calendrier de l'an 448 et le Concile d'Orléans, en 541, en généralisa la célébration.

Hélas, l'usage en est presque perdu.

- 10 BRUXELLES : Métiers d'art du Brabant (6, rue Saint-Jean). — La Gravure (jusqu'au 2 février).

- 12 BRUXELLES : « Les Amis du Rail » : « Vers le lumineux Tessin », par Ch. Porret, avec le concours du cercle symphonique d'Auderghem. (38, chaussée de Louvain, à 10 heures.)

- 15 BRUXELLES : Palais du Centenaire, 43^e salon de l'automobile, consacré uniquement aux voitures de tourisme. (Ouvert de 10 h du matin à 20 heures, jusqu'au 26 janvier).

- 19 BRUXELLES : Musée d'Art Ancien (rue de la Régence). — Conférence à 10 h 30. « Eugène Delacroix, classique et précurseur », par Mme M. J. Chartrain-Hebbelinck.

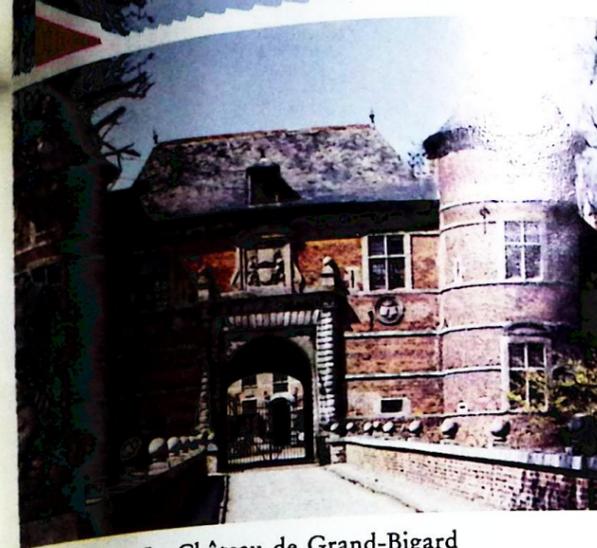
- 26 BRUXELLES : Musée d'Art Ancien (rue de la Régence). Conférence à 10 h 30. — « Zurbaran : à propos de l'exposition d'art espagnol à Paris », par M. Paul Warze.

- 26 BRUXELLES : « Les Amis du Rail ». — « De Grado à Venise, par les rouges Dolomites », par R. Briade. (89, rue Marché-aux-Herbes-Potagères, à 10 heures.)

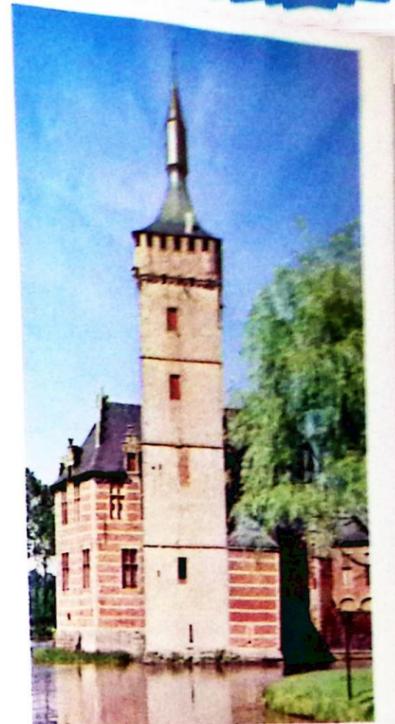
- 27 GAMMERAGES : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul (cette coutume remonte à l'année 1382).

La manifestation marquant la conversion de saint Paul est très suivie par les amateurs de « Pauwelsbroodjes ».

CHATEAUX EN BRABANT



Le Château de Grand-Bigard



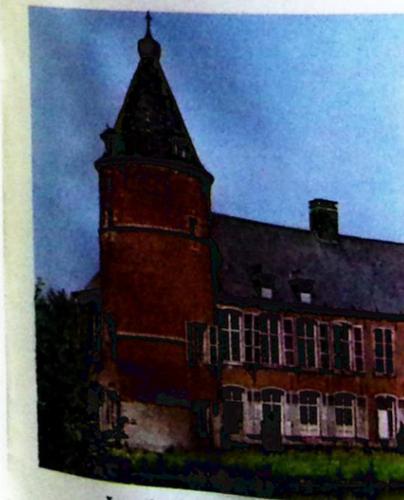
Rhode St-Pierre : château de Horst



Le château de Beersel



Le château de Gaasbeek



Le château de Ternat



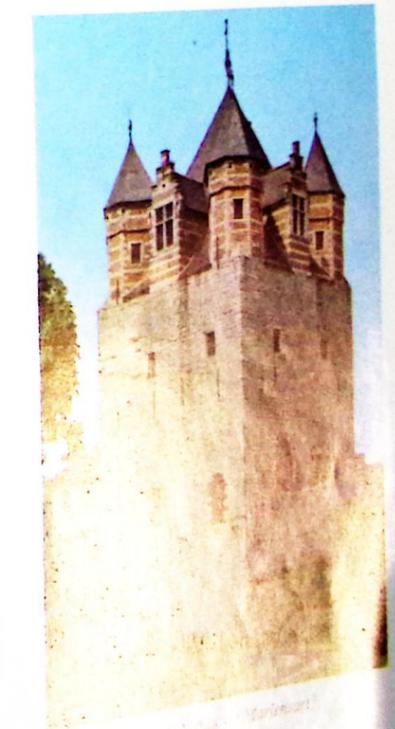
Grimbergen : ferme de Charleroy



Château de Bonlez



Jodoigne-Souveraine
ferme-château de Glimes



Château de Jambes